

Guts Of Darkness

*Le webzine des musiques sombres et expérimentales : rock, jazz,
progressif, metal, electro, hardcore...*

avril 2009

Vous pouvez retrouver nos chroniques et nos articles sur www.gutsofdarkness.com

© 2000 - 2009

Un sommaire de ce document est disponible à la fin.

Les chroniques

DEVO : Be stiff

Chronique réalisée par *dariev stands*



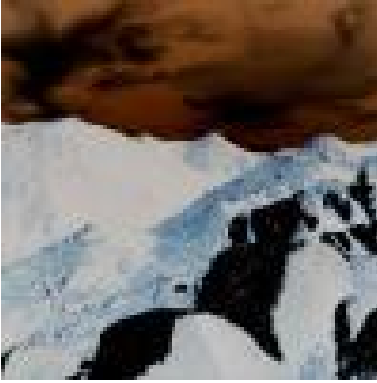
"Il y a deux catégories de gens sur terre : ceux qui comprennent Devo, et ceux qui ne comprennent pas Devo." Cette phrase aurait pu être d'un rock critic anglais soudoyé par les requins de Stiff Records (tout contents de la coïncidence homonymique), voire du groupe lui-même, ne ratant jamais une occasion de se mettre au ban du rock'n'roll. Raté, c'est à Henry Rollins qu'on la doit. L'homme de Black Flag avait vu juste. D'ailleurs, la majorité du monde n'a pas hésité longtemps avant d'opter pour la seconde catégorie... Alors certes, Devo a perdu pas mal de sa crédibilité avec le temps, à force d'albums inférieurs à ce début fracassant, de tenues ridicules, de reconversions dans la pub (!), de reformations déprimantes... ou simplement en continuant d'exister après leur premier disque, manifeste qui aurait gagné à n'être que le putsch d'un soir. Mais à l'époque de ce Be Stiff, EP regroupant leurs premiers 45 tours, sorti bel et bien avant le fameux premier effort, leur message était on ne peut plus clair. Devo venait tout simplement d'inventer la formule du post-punk : un fond radical, questionnant la société, appliqué à une forme entièrement dévouée à la danse et au kiffage immédiat, où même la basse griffe le plafond de ses aigus revanchards. Tous les hymnes emblématiques du groupe sont déjà là : Satisfaction bien sûr, encore apte aujourd'hui à traumatiser à vie quiconque l'entend pour la première fois (amusant de constater que l'effet sera bien moindre sur votre petite cousine de 8 ans qui ne connaît pas l'original), et puis Jocko Homo et Mongoloid, ici dans des versions assez différentes de celle du premier LP, les plus connues. Mongoloid devient ici paralysé en plus d'être mongoloïde, et sera considérablement accéléré au moment d'enregistrer la version finale ; quant à Jocko Homo, il se termine ici sur une sorte de chant patriotique de l'Ohio du plus bel effet.

La chanson titre met tout le monde d'accord : un tube pareil, faites le jouer par n'importe quel pantin à mèche ou à frange actuel, et il vous fait le tour du monde en un rien de temps. Alors pourquoi Devo est-il un groupe si mésestimé ? Jusqu'aux fatidiques années 80, les bonnes fées se penchent pourtant sur eux : Bowie les présente sur scène, Iggy reprend Praying Hats et Neil Young - à l'époque en mode raccrochage de wagon opportuniste il est vrai - les cite en référence dans Rust Never Sleeps. Sans oublier le moins connu Conny Plank qui les invite dans son studio à Cologne pour enregistrer leur premier album, sous l'égide d'un Brian Eno à l'époque hyperactif et inspiré. On est pas si loin de Düsseldorf, fief de D.A.F. et de Kraftwerk, dont on parle encore très peu à l'époque, et avec lesquels Devo partage pourtant une filiation, tout comme avec les Residents. Après viendront Telex, The The, KLF, Pop Will Eat Itself, Chumbawamba... Toute une lignée de groupes d'apparence cheap qui entretiendront ce rapport pervers avec la pop la plus putassière, travestissant des idéaux souvent de gauche ou d'extrême gauche sous un emballage toujours clinquant et d'un mauvais goût recherché. Bref, tout cela est ma foi fort jouissif et indispensable, quelque soit votre chapelle. Dommage que la face B soit aussi déséquilibrée comparée à une face A qui mériterait un 6/6 franc et sans appel. "That's all for now, this is the end".

Note : 5/6

TARANTULA HAWK : Desert solitaire

Chronique réalisée par *Chris*



Le deuxième album studio des californiens Tarantula Hawk, sorti en 2002, m'avait collé une claque inoubliable. On tenait enfin un groupe 100% instrumental au son unique et hors de toute mode et qui de surcroît ne se regarde pas jouer et ne se prend pas le chou avec les habituels plans clichés plus ou moins foireux du genre post-(machin). Et puisque depuis le groupe a eu l'intelligence de mettre gratuitement en ligne l'intégralité de sa discographie, ne boudons pas notre plaisir et démarrons notre exploration tarentulesque avec ce live édité à l'origine sur support CD-R, puis ensuite disponible en téléchargement (légal) sur internet. "Desert Solitaire" ne comporte qu'un seul morceau, mais celui s'allonge carrément sur pas moins de 79 minutes ! Il s'agit d'un morceau ambient et planant sur lequel le groupe prend un malin plaisir à hypnotiser l'auditeur avec des boucles patiemment construites et dont les multiples enchevêtrements n'en finissent pas de brouiller les pistes... Tarantula Hawk prend soin de ne jamais faire sombrer sa musique dans une froideur métallique et mécanique, se serait même tout le contraire avec la présence par moment de rythmiques tribales et cette guitare lancinante et omniprésente. Toutefois cet album pourrait décevoir les amateurs (dont je suis) de cette empreinte métallique et progressive qui fait la recette imparable des 2 premiers (et seuls à ce jour) albums studios du groupe. En effet les éléments progressifs, les effusions d'adrénaline et autres changements de rythmes ne font pas partie du programme de ce "Desert solitaire" qui est un album assez linéaire au final même s'il reste tout de même hautement recommandable "Desert solitaire" présente simplement une autre facette, plus introvertie, de ce groupe méconnu mais passionnant.

Note : 4/6

FENNESZ (Christian) : Black sea

Chronique réalisée par *dariev stands*



Mince, voilà un skeud au son trop travaillé et ample pour le maigre matos de votre serviteur... Quand une écoute au casque révèle un tout autre disque qu'une écoute aux enceintes (vraiment rien à voir, en l'occurrence), c'est signe que l'équipement a trouvé ici ses limites. La musique de Fennesz est pourtant accueillante, neutre, et d'une apparente simplicité. C'est son cinquième album en presque 10 ans... Pas la prétention de détrôner le fameux *Endless Summer*, Fennesz veut encore et toujours aller ailleurs. Une nouvelle orientation prise par l'autrichien sur cet album à signaler ? Pas vraiment, si ce n'est un certain sens de la restriction que l'on pourrait appeler "no glitch". Seules subsistent les nappes, plus phréatiques que jamais, et les glissandos de guitares, qu'elles soient acoustiques où gorgées d'une électricité caressante. Pas vraiment du shoegazing. Disons plutôt que l'homme regarde ses orteils s'enfoncer dans le sable. Les seules rémanences électroniques sont à trouver en début d'album, avec l'intro glaciale de *Black Sea* et les deux titres qui suivent : *The Colour of Three* est une pastorale électronique instantanément libératrice, grésillante en harmonie sous les cieux étoilés, prolongée jusqu'à l'horizon par *Perfume for Winter*... Après ça, on navigue dans des eaux plutôt organiques, telles qu'auraient pu les concevoir Jesu, Kevin Shields ou même Boris (comparez donc *Grey Scale* avec des instrumentaux planants du groupe japonais comme *My Rain*). *Glide* est le cœur névralgique du disque, superposition de drones mouvants faisant fusionner plusieurs couches de bruits et de timbres jusqu'à ce qu'ils se confondent. La guitare de l'autrichien fait des merveilles sur le poétique et contemplatif *Glass Ceiling*, s'exprimant dans un langage que n'aurait pas renié le guitariste japonais Tsuneo Imahori. On pense aussi à Jonny Greenwood et à Marc Ribot, qui doivent sûrement suivre avec attention les pérégrinations sonores de l'artiste. Beaucoup de mouvements lents, de ressac et de marées sur cet album, qui, sans vraiment détenir de moments forts, se révèle assez homogène et mélodique pour s'apprécier sur la longueur. D'ici au prochain, prévoyez encore une pléthore de collaborations et splits en tout genre, ce qui nous permet encore d'espérer la sortie de ses travaux avec Mike Patton, duo qui, paraît-il, s'est avéré extraordinaire sur scène il y a deux ans.

Note : 4/6

COMPILATIONS - DIVERS : Urban renewal program

Chronique réalisée par *dariev stands*

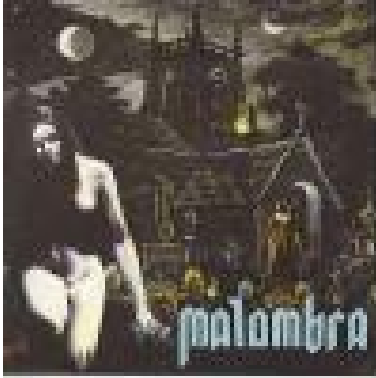


« Plan d'urbanisme » : drôle de nom pour une compi. Celle-ci, à l'initiative de Chocolate Industries et sous patronage Ninja Tune, s'avère un témoin parfait des changements et du renouveau (urbain ?) qui s'opéraient au début de cette décennie dans le monde du hip-hop. C'était l'époque de l'enthousiasme teinté de mystère pour les labels « abstract hip-hop » comme Anticon, Lush, Lex et Def Jux, succédant à Ninja Tune dans un genre parfois similaire. Des noms que vous retrouverez sûrement dans mes futures chros, tout comme ceux d'Aesop Rock, El-P, Prefuse 73, Mos Def et DJ Food, tous présents sur cette compil. En représentant de cette génération de beatmakers aux oreilles profondes, c'était Scott Heren, alias Prefuse 73, qui ouvrait le bal. Collage instrumental, sons passés à l'envers, samples de voix ré-agencés façon Avalanches (en v'la au moins un qui avait acheté le skeud !), voilà une franche réussite qui portait fièrement l'étendard du métissage des genres. On ne peut pas forcément en dire autant de la suite, malheureusement, un peu empêtrée dans des prods plus académiques, parfois égayées par un flow plus élégant que les autres (Sacré Mos Def, secondé par Prefuse 73 à la prod), une instru bien heavy et sombre comme on les aime (El-P, fidèle à lui-même), ou encore une mise en sons cinématographique et divisée en « épisodes » (Dj Food). On dénote tout de même une progression logique tout au long des 3 lp's que constitue cette compilation : du hip-hop « traditionnel » aux frontières expérimentales du genre en passant par un 2ème LP un peu léger consacré au hip-hop plus abstrait et aventureux. La « face E » de la compil' surprend heureusement par son orientation chill-out délicieuse : il n'y a rien à toucher à ces 3 morceaux parfaits, de l'interlude boréal et délicat de Via Tania aux accords brésiliens de Tortoise en passant par la pop song endormie de Miho Hatori (moitié de Cibo Matto), à la basse rêveuse et évocatrice d'une nuit passée au balcon du 20ème étage, au dessus de la forêt de réverbères. Les post-rockeurs de Tortoise surprennent ici avec un très étrange morceau d'électronica morcelée, qui n'en omet pas pour autant la superbe et émouvante guitare de Jeff Parker, à la mélancolie pénétrante. La dernière face reste dans le ton puisque c'est le producteur de la bluette de Miho Hatori, Caural, qui nous livre une marche du solstice entre chaleur 70's et douceur de vivre de l'abstract hip-hop moderne. Après un énième interlude de Prefuse 73, présent sur les 3 galettes, vient la raclée des Themselves, fidèles à leur hip-hop progressif et cramé du bulbe, qui clôt l'affaire sur une note résolument tournée vers l'avenir. Que reste-t-il des utopies musicales de 2002, si ce n'est une scène hip-hop exsangue, gardant ses nombreuses perles pour l'underground, exclue du grand brassage stylistique electroclash/indie/nu-rave/whatthefuck ?

Note : 3/6

MALOMBRA : Malombra

Chronique réalisée par *Twilight*



Voici le premier album de Malombra et c'est mon favori car le plus ouvertement gothique. Il n'y a jamais eu doute sur la marchandise, le groupe s'inspire également très fortement du rock progressif (d'où des morceaux de dix minutes en moyenne), de l'occultisme, mais il y a dans ce disque quelque chose de plus urgent, de spontané et d'axé sur les ambiances film d'horreur, notamment de par un jeu développé de l'orgue. Si on le compare au suivant, on dénote moins de changements brusques, de cassures, le feeling est plus direct, plus déchiré, comme le chant de Mercy. Pour quelqu'un comme moi, assez peu familier du progressif, le sentiment de cohérence en paraît renforcé, de même que l'efficacité mélodique (écoutez donc 'The witch is dead', superbe d'un bout à l'autre, presque 'Fantôme de l'Opéra' en moins kitsch ou 'Still life with pendulum'). Malgré

quelques touches de flûte sur 'After the passing' et 'The witch is dead', les sons utilisés sont plutôt sombres, la nuit règne en exigeante maîtresse sur ce disque. Hormis l'orgue, la guitare tire merveilleusement son épingle du jeu par des riffs efficaces, techniques mais sans excès...Par moment, je ne puis m'empêcher de songer aux Américains de Saviour Machine mais il y a dans la voix de Mercy, quelque chose de vaguement incantatoire ou du moins de grave qui renforce cette proximité avec le gothic rock. Pas de réelle longueur, les titres s'enchaînent de manière plutôt fluides, la tension reste soutenue...Pour se conclure sur 'After the passing' avec ses atmosphères mélancoliques et funèbres. Du beau travail assurément, la bande-son parfaite pour un remake de film tiré de l'oeuvre d'Edgar-Alan Poe.

Note : 5/6

COMBICHRIST : Everybody Hates You

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Combichrist ! Typiquement le genre de groupe que je fuyais comme la peste, vu toutes les merdes estampillées electro-dark qui remplissent les bacs dit industriels des supermarchés de la culture. Mais si l'on enlève l'étiquette indus, on a tout de suite quelque chose de nettement plus jouissif. 'Everybody Hates You', c'est comme si toute l'imagerie fromagère gay de la scène était transformé en terreur du dancefloor (prends-en de la graine, Feindflug : l'aggrotech peut aussi être fun !). Pas de mélodies, pas de synthé infâmant : Juste des rythmiques martiales sèches, des ambiances EBM sueur & transe mécanique ('God Bless', quoi), et une sacrée aversion pour le côté organique mal assumé par d'autres formations : soit les voix sont râpeuses et les paroles de circonstance ('Next time you open your mouth / I'll put my fist on your throat / So deep you cannot swallow / I'll make your body hollow / You will enjoy the abuse / 'Cause you've got nothing to loose / I'll swear I'll fistfuck you brain / Until I'm smiling again') soit les textes sont simplement lues par des voix de synthèse... Autre point notable, la répétitivité ad nauseam des titres qui prolongent l'orgasme là où d'autres ont tendance à coller des breaks ou des mid-tempi mélodramatiques à toutes les sauces. 'Everybody Hates You' est une boîte de nuit cybernétique qui tourne sans fin dans une quasi-obscureté, sur une rythmique hardcore, des titres réduits à une efficacité maximale, et une nette tendance à la lobotomie et l'aliénation des foules. Bon, des mélodies, il y en a quelques unes, sur les titres plus trancey tels que 'Like to Thank my Buddies' ou encore l'emporté 'Lying Sack of Shit', qui rappellent du Velvet Acid Christ quand ce dernier ne se prend pas pour Skinny Puppy. Ne vous laissez pas tromper par le côté crétin : détendez-vous l'arrière-train et entrez dans la tourmente ! Enjoy the abuse !

Note : 3/6

JUDAS PRIEST : Painkiller

Chronique réalisée par *Nicko*



Voilà une chronique qui doit être attendue, une fois n'est pas coutume... Le fameux "Painkiller" de Judas Priest, ou la résurrection pour le combo de Birmingham. Qui aurait misé un kopeck sur le quintette au soir des années 80 ? Je ne peux qu'imaginer la tête de ceux qui ont eu en premier l'occasion de se mettre dans les oreilles cet album et son début absolument fabuleux... Sérieusement, là, il y a de quoi se poser des questions. Après moult albums pour le moins mauvais, poussifs, manquant d'accroche, ce "Painkiller" est un grand coup de pied dans la carrière de la bande à Halford. Peut-être que le changement de batteur y est pour quelque chose, mais là, Judas Priest rentre de plein pied dans les années 90 avec un album aux relents thrash metal, une production massive, des guitares acérées, des compos directes et inspirées, percutantes. Putain, ce premier morceau, clairement dans le top 10 des plus grands morceaux du metal, d'une intensité rarement atteinte, représentant à la perfection ce côté froid et métallique du style. Rob Halford est remonté comme une pendule avec un chant sur-aigüe, puissant, méchant, limite inquiétant. Certainement sa meilleure performance au sein du groupe jusqu'à présent. L'ambiance de l'album est très noire, toujours teinté de science-fiction à la Tron, mais pour la première fois en 10 ans, je trouve que là, le groupe touche au but avec une atmosphère vraiment convaincante sur ce point. Les solos de guitares sont énormes, ça n'arrête pas de bastonner avec une précision chirurgicale. Et quand le tempo se fait plus lent et lourd, ça donne... "A touch of evil" ! Bref, pas trop la peine de s'éterniser là-dessus, le "Sad but true" de Judas Priest niveau lourdeur avec un sens de la mélodie très personnel et encore une fois un chant terrible. Les mots manquent pour vraiment vous faire comprendre que cet album est unique dans la discographie du groupe. Unique, c'est le bon mot et je dirais presque hélas... En effet, à peine un an après sa sortie, Rob Halford décidait de quitter le groupe pour se consacrer à d'autres projets musicaux... Il faudra attendre plus de 7 ans pour que le Priest soit de retour avec un remplaçant au Metal God... Mais nous n'y sommes pas encore, nous avons en tout cas ici un album absolument magistral, sans aucun doute le meilleur de la carrière - qu'on peut qualifier de riche en rebondissements - du groupe ! Les jeunes groupes peuvent en prendre de la graine, les quarantennaires sont encore là et vous le prouvent ici avec l'album de l'année 1990 !

Note : 6/6

JUDAS PRIEST : Jugulator

Chronique réalisée par *Nicko*



Le milieu des années 90 est difficile pour les grands groupes de heavy metal des années 80. Tout comme Iron Maiden dont le chanteur Bruce Dickinson est parti en 1993, Judas Priest se retrouve sans chanteur à la fin de l'année 1991. Mais à la différence de la Vierge de Fer, ils ne vont pas se précipiter pour trouver un remplaçant à leur précédent vocaliste... Ils prennent le temps de se poser, de s'arrêter. Et là, en 1996, ils annoncent l'arrivée d'un illustre inconnu pour remplacer LE Metal God... L'histoire ressemble à un conte de fée. Tim 'Ripper' Owens est un fan du groupe, tellement fan qu'il a monté un groupe de reprises de Judas Priest. Ses qualités vocales sont tellement impressionnantes qu'elles décident les 4 survivants du groupe à l'engager officiellement en tant que nouveau chanteur de Judas Priest. Pour succéder à "Painkiller", le quintette annonce qu'ils n'ont pas l'intention de lever le pied, au contraire, ils veulent jouer une musique encore plus percutante, brutale, lourde que sur "Painkiller", faire un album qui le surpassera. Au final, qu'est-ce qu'on a ? "Jugulator" se révèle être tout simplement l'album le plus brutal des anglais ! A ce niveau, il s'agit de gros power metal très agressif, loin du heavy metal de la NWOBHM ! Premier constat, Owens est l'homme qu'il fallait au Priest. Honnêtement, Rob Halford est un chanteur hors pair, lui trouver un bon remplaçant a dû être une sacrée paire de manches. Là, avec ce chanteur, ils sont tombé sur la perle rare. Les qualités vocales du bougre sont effectivement impressionnantes !! L'album est plutôt réussi, mais comme on pouvait s'y attendre, il n'est pas aussi bon que "Painkiller", faute à des compos manquant parfois de rythme, de diversité et surtout de variété. On sent le groupe bloqué dans la position "mid-tempo" sans véritablement balancer la sauce ! Il manque de véritables passages rapides et destructeurs, pourtant, il y avait le potentiel. Donc, non, "Jugulator" n'a pas l'intensité de son prédécesseur, mais franchement, à prendre tel quel, il s'écoute vachement bien avec quelques titres vraiment excellents comme "Bullet train" ou "Blood stained". Ce qui est aussi frappant avec ce nouvel album, c'est de voir tout le chemin parcouru depuis le début des années 70 et de se dire que ce groupe qui nous sort ce "Jugulator" est le même que celui qui sortait "Rocka Rolla" en 1974. Bref, Judas Priest n'est pas mort, loin de là, son retour est vraiment bon, sans être exceptionnel. Et on peut être rassuré, le remplaçant d'Halford est à la hauteur. Un nouveau chapitre dans la carrière du groupe peut commencer.

Note : 4/6

INTO A CIRCLE : Assassins

Chronique réalisée par *Twilight*



Dans le cas de groupes comme 'Into a circle', il est bon de lire les informations du livret car les apparences sont trompeuses. Je suis tombé pour la première fois sur ce duo anglais dans l'ouvrage 'Gothic rock' de Mick Mercer, voilà ensuite Cherry Red qui réédite leur unique album, ok, j'achète. La première écoute n'a pas été très concluante, j'aurais dû m'en douter, avec leur look de jeunes premiers propres...D'un autre côté, ça intrigue, on a envie de se pencher sur la musique, comprendre...Et justement, le livret fournit de

précieuses informations. Tout d'abord, Barry Jepson, l'une des deux moitiés, était membre de Getting the Fear, soit Southern Death Cult sans Ian Astbury; le contact passera aussitôt avec le nouveau chanteur, Bee, à tel point que tous deux vont créer leur propre projet délaissant un Getting the Fear sans plan d'avenir. Comment Barry l'explique, il existait un fossé entre l'apparence gentille du vocaliste et ses idées, très portées sur la philosophie, la religion, le sexe...Et il en va de même pour Into a circle, on apprend qu'ils étaient fans de Burrough, de culture orientale, qu'ils ont pas mal expérimenté avec les drogues, sympathisé avec David Tibet, Genesis P-Orridge (Bee avoue avoir baigné dans Throbbing Gristles depuis les débuts)...Autant d'éléments qui n'apparaissent pas forcément dans la musique. En effet, exception fait de 'Rise', le premier single ajouté en bonus qui traîne des restes de post punk goth, les compositions du duo sonnent plutôt pop mais une pop imaginative et créative comme sait l'être celle de formations comme Eyeless in Gaza ou Royal Family and the Poor. Pour qui se penche sur les textes, on réalise que 'Seraphin twin' est inspiré d'un rituel des musiciens de Jajouka, que 'Assassins' est dédié à Brion Gysin, que d'autres morceaux sont inspirés d'expériences dues à la drogue...Pas mal de mysticisme, de sexe et de tabous soulevés au final. Ok, ça ne fait pas tout non plus, je ne puis m'empêcher de trouver la musique un peu légère par moment mais au fur et à mesure des écoutes, j'avoue avoir été séduit. Je citerais 'Allah Akhbar'

très rituel dans ses atmosphères (percussions, sonorités orientales rituelles), 'Over and over' plutôt new wave dans l'orientation mais dont la mélodie me séduit, le beau 'Swinging tree' qui m'évoque des échos de Royal Family and the Poor. Mentionnons encore 'Beneath Mikhail' assez traditionnel dans ses attaques pop mais qui prend son sens sur la descente du refrain et les chœurs superbes assurés par Rose McDowall dont les deux compères étaient si fans qu'elle deviendra le troisième membre, pareil pour 'Tender skin', c'est très pop 80's mais séduisant. J'avoue que j'aime le timbre un peu nasillard de Bee (pas si éloigné de celui de Bernard Albrecht de New Order) et qu'il se coule à merveille dans ces ambiances années 80. Pour ne rien gâcher, les bonus proposent quelques belles choses, comme 'O'siren' plus mélancolique ou 'Inside out' aux sonorités post punk. Au final, 'Assassins' s'avèrera la seule production du groupe et j'avoue qu'au fur et à mesure des écoutes, je comprends mieux la fascination qu'il a pu exercer sur certains fans de l'époque. Plus que comme un album gothique, il doit être appréhendé comme un essai pop, sans pour autant lui dénier une véritable profondeur. Sulfureux, sincère, intrigant dans un écrin accessible...Le genre de disque dont je ne suis pas totalement fan mais dont je sais déjà qu'il tournera souvent dans ma platine. 3,5/6

Note : 3/6

POLARIS : Background Stories

Chronique réalisée par *Phaedream*



Polaris est le projet musical du musicien Polonais Jakub Kmieć. Initialement inspiré par la Berlin School rétro, Polaris a réorienté son approche musicale en s'inspirant de Spyra et d'une musique plus contemporaine. *Background Stories*, son 3ième opus offre une diversité musicale déconcertante où l'abstrait fraye allègrement sur des assises mélodieuses.

Ondes sonores imprécises qui se lovent en réverbérations lourdes qui vont et viennent, *Lucid Dream* nous introduit dare-dare dans l'univers musicale complexe de Polaris. De belles percussions, d'un style tribal, conduisent à un mouvement séquentiel bas et hachuré, qui se tortille sensuellement sur une basse funky dans un univers cosmique truffé d'effets sonores composites et de strates synthétisées lourdes et enveloppantes. *Background Stories* est bourré d'ondes sonores menaçantes, aux réverbérations lourdes, dans une faune musicale riche en originalité. C'est ainsi qu'ouvre *Permutation*. Les pulsations encadrent un rythme langoureux, ceinturé d'un synthé enveloppant qui échappe de longs solos lesquels tournoient oisivement. Le tempo devient plus sensuel avec un beau piano hésitant qui décroche ses accords dans une ambiance jazz-lounge supporté par des percussions suggestives. Des arpèges cristallins insufflent une nouvelle direction sonore, initiant la 2ième partie de *Permutation* qui progresse avec rythme plus solide et un piano plus dynamique. La cadence devient névrotique avec des percussions électroniques qui roulent dans les vapes d'un synthé ondoyant, qui lentement bouffe la vie de *Permutation*. Plus nous progressons au travers *Background Stories*, plus nous évoluons dans un monde sonore étrange. *975-2* est une longue tirade sensuelle qui vagabonde parmi une pléiade d'effets sonores tous aussi étranges qu'inaccoutumés. La basse est lourde et se moule à une structure en perdition, dans un univers aux mille prismes sonores. Après une intro cosmique et flottante *Flashback* explose sur de beaux croisements séquentiels. Le clavier échappe ses accords qui serpentent en écho, créant une mélodie à dimension multiple qui prend diverses formes, écoutes après écoutes. Un très bon moment sur *Background Stories*. *Smile* est abstrait avec ses vesses métalliques qui ornent un monde musical sans rythme concret aux bribes mélodieuses égarées et fragmentées, sur une approche musicale très caustique. *Out Of Alignment* veut tout dire avec ses percussions hétéroclites qui se moulent à un mouvement séquentiel enclumé par ses sonorités de verre. Tôt, de belles strates moulantes enveloppent une structure au rythme imprécis qui s'agrippe à une basse ondulante redéfinissant son tempo, avec une approche funky techno sur synthé mielleux aux lamentations de guitare électrique. *Voltage Controlled Inspirations* trempe dans une ambiance électronique cosmique avec un synthé plaintif aux sifflotements très aigus et mélodieux, sur une basse discrètement sensuelle dans une atmosphère assez hermétique. Cette approche rythmique atmosphérique se poursuit sur *Les Structures Logiques*. Quoique moins sensuel et plus animé, le tempo se situe dans les sphères nébuleuse d'un DJ à l'approche cosmico-expérimental avec un synthé aux accords minimalismes imparfaits qui accrochent d'emblée l'oreille. *Nostalg* clôture cette dernière mouture de Polaris comme elle a débutée. Une mélodie dansante sur de lourdes réverbérations synthétisés qui s'entremêlent à des accords mélodieux, supportés par un beau jeu de percussions moins tribales mais tout autant efficaces.

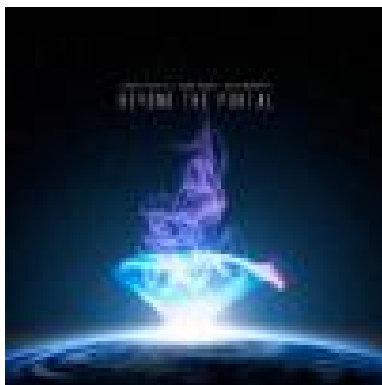
Background Stories de Polaris est toute une trouvaille de Ricochet Dream. Un album plus contemporain

qu'électronique style Berlin School. De la techno progressive dans une ambiance sonore très diversifiée qui étonne autant par son originalité que sa complexité, tout en conservant une approche mélodieuse. Un mélange d'un Spyra contemporain avec la fougue de Synth.NL et l'audace disparue de Jarre. À découvrir pour ceux dont les oreilles aime l'exploration sonore...quoique que l'aspect mélodieux en facilite grandement l'apprivoisement.

Note : 5/6

PADILLA, ZERO OHMS & MURPHY : Beyond the Portal

Chronique réalisée par *Phaedream*



Voilà un splendide album morphique. Un opus d'une grande tranquillité nocturne qui se déguste avec toute la sublimité cosmique qui sort de chaque sillon, de chaque bit. Première collaboration entre Craig Padilla, Richard Roberts (Zero Ohms) et Skip Murphy, *Beyond the Portal* respire d'une étrange quiétude où les mœurs d'un monde hybride, soit aquatique et "extraterrestrial", vibrent sous nos oreilles médusées.

Divisé en 3 parties, l'opus ouvre avec un vent chaud qui balaie les ondes d'une mer absente. Un doux mellotron filtre des chœurs qui semblent dénuer de malice, dans un monde abyssale que des accords de piano arrivent à rendre nostalgique. *Realm of the Spirit* est un appel au calme, à la sérénité avec ses doux souffles qui nous transportent au-delà des frontières d'un monde abstrait. Un monde d'eau et d'étoiles, où l'imagination fustige notre cérébral avec un décor sonore étonnement riche pour un titre avec une absence totale de mouvement, l'énergie venant de l'intérieur. *Realm of the Spirit*, la pièce titre, est d'une sensibilité inouïe avec le "windsynth" et les flûtes qui transportent un monde tribal, d'une provenance inconnue, avec de subtiles ondes séquencées qui s'éteignent sous un doux coussin carillonné.

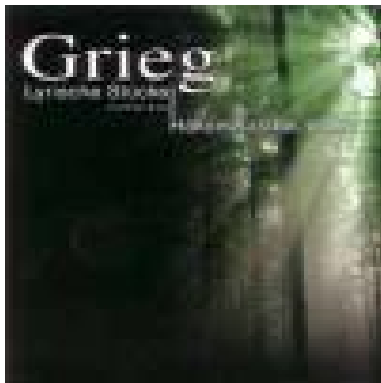
Akasha (Oceans of the Heavens) est digne de son titre. Le mouvement débute avec de fines séquences sautillantes, appelant le cliquetis des vagues d'un monde halieutique. Un titre exquis, avec des passages qui le sont tout autant, qui me rappelle la poésie musicale de Michael Stearns sur le formidable *M'Ocean* (un album à posséder). En fermant les yeux, et sans grands efforts imaginatifs, on voit la noirceur se rabattre sur l'eau, avec comme veilleuse la lune et les secrets d'un monde sous-marin vierge de fouilles et traces humaines qu'elle protège. Un superbe morceau, avec un synthé aux oscillations lentes, mais aux récriminations aigues, qui se bercent dans un monde que même l'imagination n'a pas encore profané, sur un léger crescendo saisissant.

De douces incantations de sirènes esseulées frayent parmi les sombres réverbérations navales de *Beyond the Portal*. Un long titre qui fait une étrange connexion entre les abysses océaniques et un cosmos aussi sombre que le fond des océans. Lent le mouvement se développe comme une oraison sans frontières, à l'aube du monde hybride. Les synthés s'entremoultent dans une fusion abstraite, comme si l'irréelle pouvait s'exprimer aux bouts des flûtes et des oxygènes synthétisés. Un peu plus active, *Side of Infinity* apporte les premiers balbutiements séquencés. Des passages cristallisés qui serpentent autour de lourdes strates sombres aux arrangements dramatiques. Un peu comme si l'eau et l'espace fusionnaient dans une étrange valse oblongue aux torsades imparfaites. À travers des synthés un peu flous, le mouvement s'anime, nous guidant vers la pièce titre et sa douce séquence qui tambourine sur un mouvement finement synthétisé, comme l'univers de Roach. Un mouvement au crescendo docile qui se tortille sous les échos d'un monde sonore évolutif, qui ne deviendra pas plus explosif afin de conserver sa fragilité passive.

Quoique majoritairement ambiant, *Beyond the Portal* est un album d'une richesse sonore qui se veut l'équivalence de la profondeur musicale du trio Padilla, Zero Ohms et Murphy. Un album qui emprunte les sentiers des pionniers américains en Steve Roach, Michael Sterns et même Craig Padilla qui accompagne à merveille nuits et songes d'une profonde nébulosité où l'eau se ressource dans le cosmos. Amateurs d'ambient, planant et de relaxation sonore, cet opus est un incontournable.

GRIEG (1843-1907) (Edward) : Lyrische stücke / Pièces lyriques

Chronique réalisée par *Sheer-khan*



Lorsqu'Edvard Grieg posait une note à la suite d'une autre, il ajoutait une scène à une histoire; il confiait son chagrin. Lorsqu'il irisait un ton de l'harmonie d'un autre, il était comme Vermeer qui contenait la lumière dans ses tâches de coton; ou ciselait comme Latour le galbe d'une lueur ou l'éclat d'une chandelle, sur les courbes effilées d'un visage, d'un habit ou d'une fleur. Lorsque le norvégien créait de la musique, il disait sa patrie, sa beauté mystérieuse et ses forêts miracles, racontait ses légendes, son folklore peuplé d'elfes et de Trolls, de danses et de ruisseaux. Il y a dans ce pays de pièces pour piano seul autant d'histoires que dans n'importe quel pays; et le jour et la nuit s'y succèdent, comme sur n'importe quelle terre. Il y a dans les pièces lyriques de Grieg autant de cristaux harmoniques scintillants que de notes solitaires, tintant dans le silence comme un flocon tout seul, égaré dans la nuit, et porté par le vent. Des chefs d'oeuvre miniatures souvent simples et candides, cristallisant leurs effets de pénombres et leur jeu étoilé d'harmonies vibratiles autour de petites mélodies essentielles. "Nocturne"...

"mélancolie"... "papillon", "secret", "la danse des elfes"... "feuille d'album"...

Grieg écrit et dessine; il distille de petites tâches de musique, des échos de piano

posés sur la toile vierge du silence comme du bout du pinceau; il les lie un à un

dans leur douce mélodie comme on révèle un astérisme; il les mêle et les entrechoque

en des danses enlevées sur des rythmes populaires, les cumule et les gonfle aux

instants les plus noirs et les plus agités de ses légendes terribles. Il y a dans ce

pays de pièces pour piano seul des gouffres de mélancolie; des mélodies à la beauté

sombre et lente, à la marche pénible, comme une douleur qui ne veut pas s'exprimer;

des notes qui une à une se succèdent et racontent à mesure qu'elles résonnent la

nostalgie terrible d'une chose disparue, la souffrance délicate à l'ampleur

indicible des rêveurs éternels, blessés du temps qui passe et des beautés enfuies.

Il y a dans ce pays de pièces pour piano seul des lieux de recueillement à

l'atmosphère fébrile, des clairières idéales, véritables merveilles de notes

fraîches et légères, qui s'entrecroisent, se percutent et se chassent comme les

reflets du soleil s'infiltrant par les arbres sur les plis d'un ruisseau... "la

tranquillité des bois"... "le soir dans les montagnes", "mal du pays"...

"reminiscences"... "voyageur solitaire"... il y a dans ces trentes ans d'une vie de

compositeur miniaturiste l'expression d'un des plus immenses mélodistes de

l'histoire de la musique. Imprégné et amoureux du folklore populaire scandinave et

de ses fragrances sorcières, musicien cultivé élève de Leipzig, Edvard Grieg est

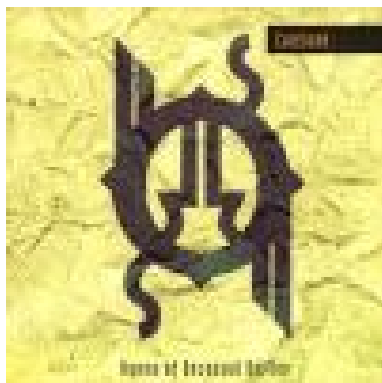
unique et précieux à chacune de ses notes, constamment essentiel; deux notes posent une humeur, la troisième réalise une première mélodie, la quatrième en révèle une autre et la cinquième aussi, chaque seconde nous raconte un peu plus, la dixième est étrange et l'histoire y bascule, la vingtième est lumière et la pièce toute entière est un monde tout entier, sublime et minuscule, fixé pour l'éternité dans deux courtes minutes de joaillerie sonore. Dans ces heures de musique solitaire s'allument des danses, des berceuses, des chansons; Grieg y a aussi placé de véritables fresques, des sagas scandinaves traversées par le froid et les montagnes hostiles, les actes héroïques et les destins brisés. Mais ces 66 pièces lyriques sont pour la plupart porteuses des lueurs de l'automne et des givres de l'hiver; sculptées par l'affliction nostalgique, une quête de l'apaisement, les échos qui s'allument et les larmes découvertes dans le coeur d'un homme qui s'abandonne aux souvenirs. Orfèvres, changeantes, aisées et délicates, les pièces lyriques de Grieg sont à compter parmi les plus oeuvres les plus belles, et les plus essentielles de la musique classique. On y croise des motifs mélodiques folkloriques et typés dont le rythme nous attrape, et qui finissent logés tout au fond de notre âme, au creux de la mémoire, aussi intimes et clairs que ces comptines sans âge qui nous fermaient les yeux quand nous étions petits. On y marche dans la neige, on y respire le vent, on y entend nos propres pas craquer sur les feuilles mortes. Dans un calme résigné, dans cette lenteur tranquille qui sied à l'évidence, les mélodies

pluvieuses et les accords du soir se suivent comme des journées passées assis à la
fenêtre, à regarder dehors. Les notes viennent au compte goutte, chacune reine du
silence, et le maître norvégien peut ensuite installer une pluie d'harmonies
claires, s'ouvrant comme un décor de lacs et de forêts à l'histoire mélodique que
Edvard nous raconte. Cet homme est dans mon cœur. Nielsen et Sibélius, Edvard le
norvégien sont les trois jardiniers dont les mains magiciennes façonnent et
entretiennent ce royaume intérieur sans l'existence duquel il n'y aurait pas de
survie possible. Virtuose ultime du petit quand ses deux frères brillèrent dans la
symphonie, le norvégien laissa notamment à la culture du monde ces dix petits livres
de pièces lyriques pour piano seul, écrites tout au long de sa vie; pour nous
accompagner, tout au long de la nôtre.

Note : 6/6

CONSONO : Hymns of Deceased Deities

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*

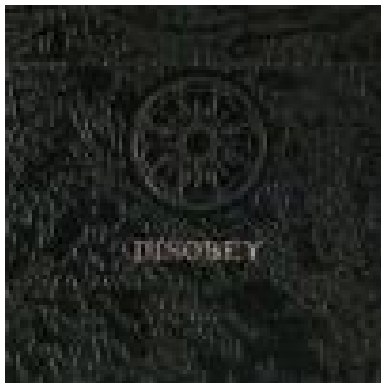


La musique de ConSono est difficile à catégoriser car elle est plus proche d'une philosophie que d'un style en particulier. Cette philosophie, c'est celle que partageait à la même période Memorandum : le rappel d'une force spirituelle presque disparue ; celle qui ne s'entiche d'aucun dogme pour parler directement à l'Homme par la Nature. Une thématique plus que récurrente dans les musiques scandinaves, souvent reflets d'un antique tiraillement entre catholicisme et racines païennes (on sait quels excès cela a donné...) ; qui donne chez ConSono un fond thématique pour une succession de cantiques plutôt intimistes sur des orchestrations proches des vieux Raison d'être, ici servant de toile pour des récitations ou des chants austères et solennels. Quelques notes de piano, quelques cloches, quelques percussions viennent poser un décor parfois lumineux ('Unspeakable Life'), parfois dense et évocateur comme les vieux This Morn'Omina ('Démoniaque') mais le plus souvent s'apparentant à un ancien lieu sacré que nos deux compères viendraient réactiver ('Dead Gods' Book'). A noter, le digipack plutôt fourni avec plusieurs textes résumant clairement la pensée du groupe. Plus aucune nouvelle de ConSono depuis leur dernier album en 1998, à écouter donc pour qui s'intéresse à la facette spirituelle elle aussi un tantinet oubliée de notre vieille écurie suédoise.

Note : 4/6

BRIGHTER DEATH NOW : Disobey

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*

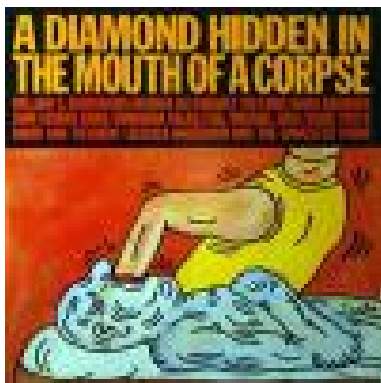


Quand deux vieux frères de goulot se retrouvent pour se payer du bon temps, ça laisse des traces. Que ceux qui trouvent les thématiques de Brighter Death Now immatures ravalent leur chique : ils en auront pour leur argent. La partie DVD de 'Disobey' nous montre Peter Andersson et Roger Karmanik en grande forme, déguisés en femmes et assurant la première moitié du set en perruque, talon-aiguilles et sac à main avant d'être visiblement mis en échec par la chaleur de leurs costumes. L'image est mauvaise comme peut l'être un mauvais enregistrement de concert underground, saturée de bleu et de rouge, mais le son lui est très correct, visiblement capté en prise directe. A noter, une setlist 'Innerwar'/'May All Be Dead' (les deux albums qui reviennent visiblement le plus en live) bien montée, une exécution bien arrosée (la flemme de compter les bouteilles) et quelques bonus qui ne manqueront pas de faire sourire certains, comme les photos des préparatifs où l'on apprécie les bijoux de famille de Peter coincé dans un magnifique string rouge. La partie CD témoigne d'un live plus ancien avec évidemment aucune trace de 'May All Be Dead', mais dont l'éprouvant 'Matricidal' et la reprise de 'Thomas 29 Needles' de Deutsch Nepal en '29 Bleedholes' auront raison de votre condition physique. Le son y est lourd et abrutissant, et bien qu'il soit nettement plus clair que la moyenne des lives de Throbbing Gristle, il reste une inévitable mais un peu trop forte réverbération qui a tendance à noyer les subtilités, si tant est qu'il y en ait. Ca déchire grave comme disent les jeunes, mais à petite dose tant la violence est condensée. 4,5/6

Note : 4/6

COMPILATIONS - DIVERS : A Diamond Hidden in the Mouth of a Corpse

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Vous devez commencer à le savoir depuis le temps : Wotzy aime les compilations. Non pas parce qu'elles sont faciles à chroniquer (Médiasance infâme ! Insinuation malveillante !) mais parce qu'elles ont toujours été pour moi un carrefour de rencontres et de découvertes, bien plus que sur internet où l'on a tendance à être plus frileux que l'on pourrait croire. Et bien que le choix des artistes et des titres soit nécessairement partiel et partial, il l'est toujours moins que nos présupposés. Autre intérêt du moins pour moi, les thématiques ou les réflexions sur la cohérence d'un tel rassemblement. Sous quel bannière fédérer Keith Haring, William Burroughs, Diamanda Galas, Coil, Sonic Youth et j'en passe ? En l'occurrence, la lutte contre le sida. Produit par le poète John Giorno et financé par la bourse des Arts de New York, 'A Diamond Hidden in the Mouth of a Corpse' est une série de commandes accompagnés par des extraits de performances, d'abord une lecture de Burroughs, puis sur la face B un aperçu des performances vocales de notre érinnye préférée, ainsi qu'un bout de ballet sauvage orchestré par David Van Tieghem. En ce qui concerne les vrais morceaux, on notera pas mal de sessions jazz/funk acides comme le groove de Jessica Hagedorn & The Gangster Choir ainsi que celle plus instable de Coil, de l'électronique avec Cabaret Voltaire en pleine période acid house, du rock cracra avec le quasi punk Hüsker Dü et à l'inverse quelque chose de très aéré, presque shoegaze avec Sonic Youth qui a quelque chose du Velvet dans les veines. Moins convaincant, le rock électronique de David Johansen qui va un peu trop bien avec son époque... c'est d'autant plus étrange que la fournée du groupe factice de John Giorno dans le même genre est nettement plus glorieux : un rock décomplexé à la Fœtus ou Nick Cave mélangé à la froideur urbaine de la synth-pop. Un mot sur le contenu du gatefold, riche en photographies et dessins de Keith Haring, lui aussi visiblement décomplexé par rapport à ce qui fait aujourd'hui le bonheur des papeteries. Un beau document témoin du milieu artistique en 1985, assez ciblé malgré les quelques anglais qui passaient par là mais suffisamment soigné pour passer haut la main le cap des années.

Note : 4/6

COMPILATIONS - LABELS : 2 x 6 The Dimensions of a Coffin

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Première vraie compilation CMI après le mini split 'In The Shadow Of Death', ce 2 x 6 a été dans son temps une petite pierre fondatrice puisqu'en plus de présenter des groupes jadis méconnus tels que Mental Destruction, Morthond, Archon Satani ou les regrettés Systema aujourd'hui tous devenus cultes, celle-ci a aussi eu le mérite de lancer la tradition qui veut que toutes les dix sorties soit l'occasion d'une nouvelle compilation (une tradition un peu bafouée durant un temps puis remise sur rails). Les deux faces sont assez distinctes : la première est habitée du souffle spirituel un brin inquiétant ravivé par les invocations primordiales de Morthond, voire maléfiques pour Archon Satani tandis que la face B donne carte blanche à une facette qui fait aujourd'hui terriblement défaut au label : celle de la musique industrielle sauvage et percussive, qu'il s'agisse des agissements étranges d'Embocation (on dirait les premiers efforts de Maschinenzimmer 412), les rituels grandiloquents de Mental Destruction à la gloire du Christ ou l'EBM glauque de Systema (un mélange entre Mental Destruction, Skinny Puppy et Mynox Layh ?). Si la production semble faiblarde au regard de ce que sont capables aujourd'hui les deux principaux ingés-son du label (Peter Andersson et Jouni Havukainen), l'esprit lui est plus que jamais vivant, et c'est ainsi que les noms traversent les années. Et même si pour le choix et la richesse le paroxysme reste et restera la cultissime (et introuvable) compilation 'In The Butcher's Backyard', cet objet reste un excellent artefact du passé, prêt à reprendre vie à chaque écoute.

Note : 4/6

COMPILATIONS - LABELS : Kosmoloko

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*

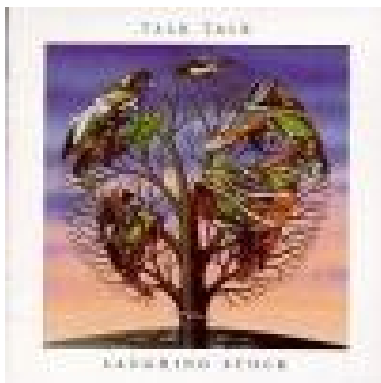


Les lactations de madame Arafna ont comme un arrière-goût de strychnine et monsieur Arafna n'est visiblement pas le seul à s'abreuver à la source. Les artistes signés sur Galakthorrö ont tous la particularité d'assumer une personnalité ambivalente : un côté autiste voire négationniste de toute émotion humaine, et autre chose de très vivant et désespéré, comme un mélange d'appel au secours et de cri de bête sauvage acculée. Et tous forment le petit zoo du couple qui donne à leurs expériences analogiques sordides une plateforme qui a su créer sa propre esthétique, à cheval entre le noir & blanc sensuel de Die Form et la froideur des collages industriels underground. Et croyez-moi, dans ce bestiaire dément, il n'y a pas que le couple qui vaille la chandelle. C'est lui qui ouvre les réjouissances avec un assaut proche de ce que donnait Haus Arafna dans ses débuts, lourd, bruyant et psychorigide. 'After All these years' quant à lui est beaucoup plus calme – faussement calme – en nous promenant sur une ballade minimal wave Suicide-like enrichie à l'uranium. Arrive Subliminal, le groupe le plus immature du label (non pas à prendre comme un reproche mais plutôt comme ce qui semble être une vision adolescente, urgente de ladite violence) avec deux titres power-electronics misanthropes et efficaces dans une veine proche de certains Brighter Death Now. Très minimaux et old-school, les deux titres de Karl Runau, en clôture de chaque face, sont pour leur part à l'opposé de Subliminal : tout est dans la latence, la tension maîtrisée des sons analogiques crépitants sur des synthés étouffés qui sentent bon le minimalisme industriel des années 80. Arrive celui que je considère comme la bête noire du label : le dépressif et sordide Maska Genetik. Là où November Növelet nous maintient en équilibre sur ses ballades nocturnes par son érotisme glacial, Maska Genetik n'offre que le néant. Deux hymnes électroniques d'une atroce noirceur qui nous vident de notre substance vitale pour laisser le triste poison du nihilisme semer le doute dans notre esprit. Et quand on sait que 'Quarantine', son unique recueil de quatre titres est dans le même esprit, on est en droit de se demander quel résultat cela aurait pu donner si Amon Radek avait fourni de quoi faire un album. November Növelet donc, qui vient danser avec insolence sous nos yeux en nous invitant à nous abreuver de sa blancheur létale. Tout dans le microcosme Galakthorrö est à la fois si renfermé, glauque et pourtant si beau que sa force d'attraction devient vite obsessionnelle. Comme la vierge de fer, certains pièges ont une apparence si belle qu'il est trop tard pour s'apercevoir de leur dangerosité... Et au risque de paraître snob, je ne saurais que trop vous conseiller les éditions en vinyle : quoi de plus appréciable pour des musiques aussi précisément réalisées par et pour le traitement analogique ?

Note : 5/6

TALK TALK : Laughing stock

Chronique réalisée par *Sheer-khan*



Une émulsion d'air pur et de fumées. Un état d'équilibre miracle, en perpétuelle variation. On y voit plus loin que l'horizon et pourtant on est dans le brouillard, dans le flou indistinct comme une lande dans la brume. Aérée à outrance, distillée à l'extrême, la pop a fini par disparaître dans le silence, désagrégée à force d'étirement dans l'éther immobile; la douceur harmonique et ses lueurs bienveillantes laissent désormais la place aux mélodies biaisées, aux dessins arides; une beauté plus obscure, fuyante et difficile; l'esprit du paradis laissent désormais la place aux tensions étouffées; une route plus sinieuse, un pas plus incertain. Le silence est partout, et partout déchiré. Le ciel est nuageux. L'impact soudain d'un accord de dobro qui éclate dans la nuit sonore, et l'orgue, qui tremble au loin. Puis c'est un éveil douloureux de trompettes, venues du vide, et dont les notes étirées s'amplifient et s'accroissent en tendant l'atmosphère à

sa limite élastique... jusqu'à la rupture. Ce sont de longues minutes
entre le vide et l'infini, où l'espace gigantesque qui sépare chaque
bouton de guitare laisse entendre la silhouette, l'ombre, l'écho lointin
et somnolent d'une harmonie cachée. La batterie est de retour.
Lointaine, fantôme, jazz et ternaire, diffusant ses cymbales comme un
nuage de fumée, syncopant sa caisse claire perdue dans la franchise
acoustique. C'est trois notes de piano, qu'éloignent plusieurs
secondes, posées avec lenteur en une mélodie sourde qui semble
involontaire, avant que peu à peu, sous le liant du temps qui passe,
par l'assise d'harmonies délicates des voiles d'orgue qui
s'installent, à la lueur des nuances et des détours étranges, la
pièce ne la révèle d'une beauté aveuglante, intime et étrangère. Talk
Talk a pourtant bel et bien pris le risque invraisemblable de rompre
l'équilibre, et la nature constante du premier chapitre : il va clore
son travail au fin fond du sommeil par un album mobile, contrasté et
changeant; une ultime et terminale exploration du silence et du temps
harmonique où la voix toujours étrange de Mark Hollis se promène et
s'égare comme n'importe quel autre instrument, et où les tranquillités
les plus belles côtoient les violences faites au calme; une musique
aussi profondément curative que singulièrement blessante. "Myrrhman",

ou l'attente... dans le ciel atonal d'un accord de guitare et d'une
trompette endormie, dans la tension latente du cuivre et d'un alto
dont les deux notes tirées confrontent leur différence... l'attente,
immobilisée dans la disparition totale du rythme, le temps dissout.
"Ascension day" ou l'inconfort, sans cesse interrogé par son rythme,
privé de paix par ses angles dissonants, sa mélodie oblique et sa
guitare tranchante, ses irruptions soudaines et la marche prédatrice
d'une contrebasse secrète. "After the flood" ou la contemplation; la
toute beauté des nuages, la langueur nostalgique; un orgue rose crépuscule et dont la vibration nous
transporte et nous berce comme un tapis volant durant les
dix minutes d'un voyage en plein ciel. La beauté retenue des effets
harmoniques déclenchés en plein vol d'un accord de guitare, la douceur
dynamique et sa constance paisible, tenue par une batterie tranquille
et bienveillante; la profondeur sérieuse que la mélancolie dicte au
jeu des accords. "Taphead" ou la tristesse, logée dans le silence;
dévoilant son visage dans le souffle sans espoir d'une trompette fatiguée, surgissant sans prévenir; la tristesse
simple et
calme qui dépose trop lentement ses notes sur la guitare. Puis vient
l'élévation, le plaisir du sublime, le bonheur des belles choses, "New
grass" le merveilleux, l'astral, l'Edenien. Plus pleines et colorées,
les harmonies s'y épanouissent dans les textures multiples des orgues

et harmonium, constituant un tapis d'humeurs rassérénées, profondes et

émouvantes, sous l'impulsion diaphane d'un guitare vagabonde et

heureuse. Et peu à peu, l'air va se raréfier, le piano commencer de tomber en gouttelettes attendues, la batterie va s'asseoir, la guitare se suspendre sur deux notes... puis tout va s'éteindre... Puis "Runeii"... "Runeii", ou le départ... ou l'attente, à nouveau...

Note : 6/6

K-BRANDING : Facial

Chronique réalisée par *saimone*



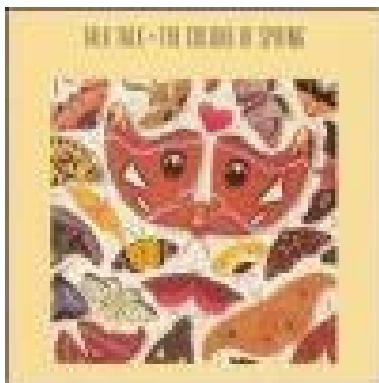
Comme le Vaudou du front, K-Branding convoque. Les grands esprits, les anciens. Autrement dit, un name-dropping tout aussi hallucinant qu'il n'arriverait en rien à cerner les égarements chamaniques du trio. Dans le désordre : Bästard (vous les sentez déjà, ces sons pas humains, et ces trucs qui se retournent sur eux-mêmes, et la voix qui scande), Flying Lutte104achers (le sax no wave qui détalent sans s'en soucier de la basse funky), This Heat (le bidouillage sans honte des trucs machins), Zu (les attaques rythmiques vicieuses), Painkiller (celui d'après, dub, marécageux), voir God, pour certains riffs qui sortent de l'imaginaire. Ça c'était pour le prosélytisme. Merci, maintenant vous suivez. K-Branding, donc.

Tribalo-shamanico-hypno-voudo-sorcio-marabout. Difficile d'en parler tant sa magie nous envoûte (tu t'y attendais pas à celle-là, hein ?). Mais faudrait pas non plus croire qu'on va danser autour du feu les bras en l'air à souhaiter la bienvenue aux hôtes nus grimés en rouge. C'est plutôt la déforestation, là. Les villages rasés, les bulldozers, les fuites de fuel dans la sciure, le même fuel dans la marmite à potion magique, les plumes sur la tête en survet' Lacoste. K-Branding aime la nature, mais la nature n'aime plus ; des usines en contre-jour et la fumée qui va avec. L'écho du son dans un entrepôt désaffecté en bordure de rivière. Le crissement des machines dans le silence de l'ombre des arbres. Les animaux morts par infection. Et faudrait pas non plus se laisser abattre : K-Branding aime la nature, tu sais pas lire ? Contestation libertaire avec la rage de la vie, freejazzindusnowavepulsiondevie, quand il faut se démener toi tu restes assis à écouter, mais eux ils jouent, plus fort, toujours plus fort, mais jamais trop vite, faut pas se précipiter, ça sert à rien, on fait que des bêtises, faut viser juste, dans les oreilles, là, au milieu, bien pointu, bien rouillé, faut infecter, à la guerre comme à la guerre hein, et puis qu'on vienne pas nous faire la leçon, on va tout raser les machines avec des machines, back to the primitive. Et puis après on pourra enfin remettre notre DVD de Aguirre en se disant que Kinski ça aurait eu vachement de gueule en guest guitar.

Note : 5/6

TALK TALK : The colour of spring

Chronique réalisée par *Sheer-khan*



Il arrive que l'histoire aille dans le bon sens... Talk Talk est un groupe culte. Un vrai. Aujourd'hui, et plus particulièrement sur un site comme le nôtre, la manière la plus efficace de présenter "Colour of spring" serait de le situer et de le décrire par rapport à son successeur : "Spirit of eden". Pourtant, la nature profonde de ce disque réside, à l'inverse, dans ce qui le différenciait de son prédécesseur. De mon humble point de vue, on a trop facilement enterré cette musique, fondamentalement désespérée et ruisselante de lamentations qu'était la pop tragique de "Such a shame" à l'aune de l'incontestable excellence du Talk Talk funambule des deux derniers albums. Peu importe, le jeu en valait sans doute la chandelle. La charnière est ici, et c'est un beau moment de pop rare et subtile. "Colour of spring" entre deux eaux possède la saveur vivifiante de ces albums en état de découverte; cet éclat précieux à l'équilibre fragile qui

naît de la rencontre d'une démarche qui s'entrouvre et d'un vocabulaire qu'on n'a pas encore lâché. Talk Talk est encore dans la tentation du sonore avec ses nuages épais de claviers rugueux, ses chœurs exclamatifs et ses patterns de percussions rigides; il articule toujours bon nombre de ses pièces comme des chansons pop, continue souvent de les rythmer au métronome carré d'une batterie sur les temps. Entre "Give it up" et l'Eden diaphane, il n'y a de fait que cette contrainte du 4/4 souligné au poum tchak et à la basse new wave à laquelle le groupe continue de se plier, avec une curieuse discipline. Les huit pièces de "Colour of Spring" révèlent dans le désordre la fascinante mutation du groupe de Mark Hollis, depuis la pop grandiloquente et triste des "Life's.." et "Living..." où il continue d'exposer sous la voûte sonore son sens aigu et étrange du tragique, en passant par des pièces où la ventilation soudaine et merveilleuse des effets musicaux et des tâches harmoniques s'articule encore avec le canevas d'une batterie mécanique, "Happiness...", "Give it up"... jusqu'au bout de sa logique :

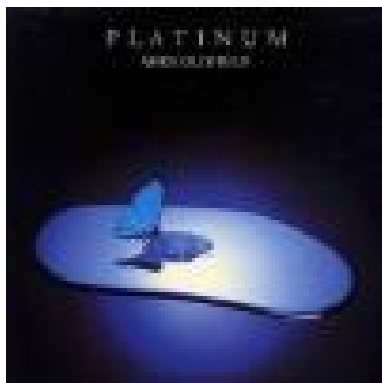
Talk Talk est de fait déjà prêt en cette année 1986; "April 5th" est un fragment pur de "Spirit of eden" et "Chameleon day" installe trois minutes infinies d'interrogations inquiètes du silence, en toute première pièce du Laughing Stock. C'est un à un, chacun dans ses

reflets, que les titres de ce disque en constituent les multiples
lumières et couleurs, la beauté fondamentale et la grâce merveilleuse.
C'est la légèreté multicolore et les senteurs florales de "Happiness is
easy", ses rayons de piano et ses enfants heureux; c'est la force
expressive, les poussées harmoniques et les sons montagnoux de "Living
in another world"; le déroulement étrange, le coton du couplet et les
chutes de raisons de "Time it's time", le surgissement affolant de ses
harmonies spectres, de ses voix effrayées et de ses sons gelés sur la
promenade paisible de sa basse chaloupée. C'est l'éclat irradiant de
"Chameleon day" et la beauté entière et narcotique de "April 5th", 6
minutes en état de grâce harmonique, complexes et épurées, obliques,
où les plaintes étirées de l'orgue et du variophone caressent le vol
stationnaire d'un saxo qui plane, le poussant à s'enfuir, l'amenant à
se courber. Bien à sa place, tout à son rôle dans l'histoire, "The colour of spring" est la
route qui mène du vacarme au mutisme, le carnet de voyage d'une
formation arrivée aux portes du silence. On y voit s'y former les
distances, les ombres s'y creuser, on y entend encore le chant triste
et rythmé d'un fameux groupe de pop. La suite impose le 4... mais je n'y arrive pas.

Note : 5/6

OLDFIELD (Mike) : Platinum

Chronique réalisée par *Phaedream*



Platinum est le début d'une fin. La fin des albums épiques où chaque face d'un lp était remplie d'une seule plage. Fini les albums musicaux où la poésie folklorique de l'homme de Reading se permutait en délire minimalisme. Était-ce une contrainte de Virgin? Toujours est-il que Platinum est le début d'une cuvée Oldfield nouveau genre qui initiera le mouvement des années 80 où chaque nouvel album comprendrait une longue pièce complexe, parmi de jolies mélodies un peu naïve, le temps que Mike Oldfield finisse par apprivoiser la composition de courtes pièces, avec un certains succès commercial.

Platinum est tout de même un album très fort du point de vue musical. Autre nouveauté pour Oldfield; un solide band qui peut faire du prog, comme du rock, tout en suivant les caprices musicaux du compositeur de Tubular Bells. L'album ouvre avec Platinum Parts 1 à 4. Un long titre de 20 minutes qui débute avec des accords hachurés, enrobé d'une guitare qui court sur une basse agitée. La structure est un peu lourde, aux limites d'un puissant rock prog qui roule sur une guitare superbement mélodieuse. La guitare d'Oldfield est tranchante et chante derrière un xylophone et un clavier éructant. Du Oldfield en grande forme, qui se concentre sur sa guitare aux riffs juteux, malgré l'apparition ici et là de flûte mélodieuse et autres instruments du répertoire traditionnel du créateur d'Ommadawn. Si Airborne et Platinum réussisse à me faire digérer le changement de cap de Mike Oldfield, Charleston et Finale sont plutôt simpliste, malgré la superbe guitare d'Oldfield.

Woodhenge nous ramène dans les territoires musicaux qu'Oldfield aimait élaborer. Une musique d'ambiance avec une guitare éthérée, dont les boucles frissonnantes interpellent un monde mystique. Très bon, mais trop court. Into Wonderland est une gentille ballade bien ordinaire, tout comme I Got Rhythm, muni d'un superbe solo de synthé. Punkadiddle est la réponse d'Oldfield au mouvement Punk de l'époque. Imaginatif avec un jeu de guitare mordant et un synthé à l'approche débilante, la structure est pilonnée de bons riffs rythmiques, entrecoupés de "Hey" à la russe. Un titre qui se veut plus farceur que sérieux, mais qui démontre qu'Oldfield peut avoir le rock dans le sang.

Qu'on le veuille ou non, Platinum est un album décevant. Mike Oldfield est en pleine période de rodage et tente d'approcher un style plus léger, avec sa vision musicale initiale, ce qui en fait un album où l'hésitation et la perplexité de son auteur se sent tout au long de cette nouvelle ère Oldfieldienne.

Note : 3/6

OLDFIELD (Mike) : QE2

Chronique réalisée par *Phaedream*



Avec QE 2, Mike Oldfield reprend un contrôle sur sa carrière et son orientation musicale en offrant un album d'une richesse sonore surprenante. Un album qui aurait pu suivre *Incantations*, mais classe oblige. Mike Oldfield s'entoure de musiciens chevronnés et d'un producteur ayant déjà œuvré avec Genesis afin de tailler un 6ième opus d'une musique toujours innovatrice pour l'époque, avec des guitares aux solos inimaginables et aux accords complexes dans une atmosphère traditionaliste qui nous rapproche plus du vrai Oldfield.

Taurus I ouvre avec une belle guitare acoustique qui étale sa mélodie sur de fines percussions et les vocalises de Maggie Reilly. De mélodieux, le titre devient plus lourd et animé par de bonnes percussions pendant qu'Oldfield étale sa très grande connaissance des instruments à cordes. Titre complexe aux riffs lourds, mais à la poésie musicale aussi lyrique qu'éthérée, *Taurus I* exorcisme tous les démons retenus depuis *Incantations* avec un paradoxe musical qui épouse autant la violence que la tendresse. À cet égard, la flûte qui fait un duo à un piano sombre est d'une efficacité docile pour se terminer dans une folie Oldfieldienne où guitares, vocodeurs et synthés se chamaillent une structure qui paisiblement se terminera dans un élan folklorique que seul Oldfield est capable de placer. *Sheba* est une courte pièce à vocalises imprécises qui est accompagné d'un vocodeur moult. Toujours entre deux rythmes, le titre peut être tout autant mélodieux qu'explosif, tout comme *Mirage*. Déluge de batterie sur synthé sobre, *Conflict* explose sur un amalgame de percussions et d'une guitare aux boucles circulaires. Le mouvement de flûte apporte un versant mélodieux qui étonne par les extrêmes musicaux qui sont légion sur QE2, notamment avec les trompettes Mexicaines insérées dans ce morceau au rythme très puissant. Tout à fait incroyable lorsque l'on sait qu'il s'agit d'une reprise de la *Badinerie* de Jean-Sébastien Bach.

Puisant dans le répertoire d'Abba, Oldfield livre une belle version d'*Arrival* qui étend ses harmonies sous des vocalises abstraites et de superbes jeux de guitares. Cute comme dirait ma fille, tout comme *Wonderful Land* qui charme avec des guitares à en plus finir sur une belle ballade inoffensive. La pièce titre est à l'image de *Taurus I*. Un beau crescendo musical débutant avec un clavier carillonné qui insuffle un air d'hiver, de nuits étoilées sous un ciel romantique qui rappelle *Le Bal des Vampires*. Nous foisonnons dans les terroirs d'*Incantations*, mais le titre est trop court pour en exploiter toute sa dimension. Et comme tout ce qui vit sur QE2, le morceau embrasse une structure explosive avec un clavier et des percussions pillonnantes, le tout enrobé de superbes arrangements orchestraux et d'une guitare très agressive, la pierre angulaire de QE2. Percussions nourries et foisonnantes *Celt* est une ballade nerveuse à la guitare corrosive et aux voix indistinctes de Maggie Reilly. Un beau titre encore une fois nourri d'arrangements orchestraux forts équilibrés ajoutant ainsi de la profondeur sur bien des titres de QE2, qui se termine dans les odes d'une guitare acoustique poétique de Molly.

QE2 est un superbe album où guitares, percussions et arrangements orchestraux façonne un album puissant aux mille enchantements. Des petites pièces bien naïves, à d'autres plus complexes, la signature de Mike Oldfield y est indéniablement présente, signe que le multi-instrumentaliste Anglais a encore des surprises dans ses sacs. Le grand mystère est pourquoi un titre en l'honneur du paquebot royal?

CRASH WORSHIP : Triple Mania II

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Je ne sais pratiquement rien de Crash Worship si ce n'est que leur musique hybride m'a plus que scotché. Extrêmement percussive, elle sonne comme un retour décomplexé aux sources essentielles du son et de la vie, qu'il s'agisse de réutiliser des effets psychédélics quand ils ne piquent pas carrément des rythmiques chamaniques pour recréer un diorama tribal ancestral. Moins sombres que Memorandum, moins connotées que Muslimgauze, leurs constructions sont presque rock mais tous les instruments semblent se plier aux congas, peaux et autres tambours de guerre qui vibrent tout au long de l'album. Les voix elles se contentent de grogner ou de grommeler quelques onomatopées, comme sorties d'un rite vaudou ou d'une communication avec l'au-delà. Seul hic, les morceaux sont évidemment trop courts pour permettre une transe digne de ce nom ('Muscolos' devrait durer une demi-heure !) et ont tendance à finir quand l'effet commence. La piste finale enregistré live, au son moyen mais au rendu pesant, abonde dans ce sens : Crash Worship semblait définitivement taillé pour la scène. On y entend le public perdre son souffle au fur et à mesure que la tension monte, jusqu'au final sauvage et grinçant qui n'a rien à envier à Test Dept ou Einstuerzende Neubauten. Un vrai bonheur qui vaut l'acquisition de l'album pour lui seul. Avec toutes ses qualités 'Triple Mania II' et sa drôle de pochette reste donc surtout un document, à ranger entre vos disques de rituels vaudous et vos compilations 'Arrythmia'.

Note : 4/6

AZURE SKIES : Azure Skies

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Qui peut bien se cacher derrière un groupe qui s'appelle Les Cieux Azurés, et qui livre son unique album sous une pochette digne d'une publicité Lufthansa ? C'est facile, vous l'avez deviné : les deux frangins tarés de Mental Destruction, accompagné des deux excentriques de Sanctum. A première vue, on est en droit de se demander comment combiner la violence expiatoire des premiers avec le raffinement mélodique des seconds ; qu'à cela ne tienne, Azure Skies fera dans la violence expiatoire agrémenté de raffinement mélodique. Moins prosélytes que sur leur première formation, les frères Durling génèrent avec leurs murs de bruits un paysage tellurique asséché et rocailleux sur lequel le duo de Sanctum ajoute sporadiquement quelques touches de couleur. Le mélange est savamment orchestré et loin de jouer la carte de la mélancolie gogoth, c'est plutôt une sensation de solitude face à une immensité qui se crée, comme sur 'Hydrazine' qui démarre sur quelques notes de piano avant de laisser la tension monter dans une boucle indus dont la répétitivité ne fait que d'accroître la tension. Comme chez L.E.A.K., on est ballottés bon gré mal gré entre l'inévitable et la décompression. L'inévitable, comme dans le terrible, l'immense, le sismique 'Collapse' – Mental Destruction meets Monokrom réverbéré par les montagnes... - et la décompression comme sur le trip-hop gothique de 'Bring Nothing Back', beaucoup plus proche des orchestrations néoclassiques de Sanctum. 'Still', lourd comme du death industriel, rappelle les paysages bruyants de ces artistes comme Morgenstern ou Monokrom (encore, oui) qui ont fait en leur temps le bonheur du label Fich-Art. Il y a tout au long du disque cette sensation de bruitisme météorologique voire naturel, comme s'il était la représentation des forces terrestres en mouvement : tantôt stables, tantôt fracassantes, mais toujours avec un déterminisme immuable. De la première à la dernière seconde, l'ambiance est lourde et prégnante comme un orage prêt à éclater sur une pampa asséchée, et les imperturbables rythmiques – véritable rythme cardiaque du sol – confère à l'ensemble une figure d'élémental terrestre piétinant les plaines arides dans une marche inexorable. Azure Skies rappelle, à l'instar de Proiekt Hat (je radote, non ?) que le bruitisme, aussi violent et pesant soit-il, est une question de talent avant d'être une question de volume. Cette dernière donnée est laissée à l'auditeur, et je me garderai bien de vous dire à quelle puissance il est judicieux d'écouter cette merveille ; vous risquez de m'envoyer la facture de votre SAV en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Note : 5/6

PINK TURNS BLUE : If two worlds kiss

Chronique réalisée par *Twilight*



C'est ainsi que j'ai découvert ce groupe...Plutôt étrange et coloré comme nom, surtout avec une telle pochette et la musique proposée...Le pote qui m'avait prêté le skeud les avait vus en concert et comparait aux Cure; je suis assez d'accord, non pas tant que les Allemands cherchent à imiter la bande à Robert mais plutôt dans le feeling développé...Les compositions de 'If two world kiss' ne sont pas sombres, elles sont grises, même plus vraiment désespérées (malgré quelques sursauts meurtris dans la voix de Mic), résignées...Même lorsque le ton sonne plus pêchu et post punk ('After all' , 'State of mind' ou 'Missing you'), on a l'impression que les dés sont déjà lancés. Sont-ce les arrangements dépouillés ? Les mélodies simples ? Le chant ? Les morceaux évoquent l'incompréhension, le désarroi de ceux qui ne trouvent pas leur place dans un système; et quelle solution apporter ? Rien car il n'y a plus rien à faire...Et voilà les plus belles réussites de cet album, 'I coldly stare out' le bien nommé avec son clavier triste en arrière-fond, 'If two worlds kiss' (dont le jeu de basse évoque diablement celui de Simon Gallup) qui se traîne comme une fausse question. Le plus dramatique est que l'on sent que le pire n'est pas arrivé encore et la suite de la discographie de Pink turns blue le confirmera; le groupe accouchera de ses plus belles réussites, mais à quel prix...Si certaines faiblesses sont à déplorer ('Missing you'), elles sont largement compensées par la sincérité que dégagent les musiciens. Un nom qui ne laissait présager de rien, et pourtant...

Note : 4/6

PINK TURNS BLUE : Meta

Chronique réalisée par *Twilight*

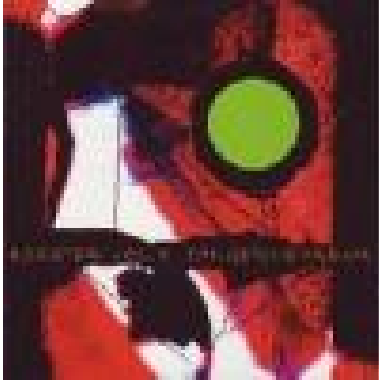


'If two worlds kiss' était un bon premier essai mais avec 'Meta', les Allemands de Pink turns blue explosent un cran au dessus. Dès l'excellent 'The first' avec ses claviers mélancoliques, ses guitares froides mais profondes et un Mic Jogwer au timbre grave, se rapprochant désormais de celui de Simon Huw Jones (And also the trees), on sent qu'une page est tournée...Les derniers relents de rage adolescente ont été balayés par les réalités du monde et il n'y a pas d'autre alternative que d'avancer, gratter la chair pour trouver des réponses et apercevoir une lumière, trouver un chemin...Ce disque est gris, beau, presque mystique dans sa douleur...Il y a le spleen mais il y a cette fois le désespoir ('Darkness'), on sent Mic se casser la voix pour exorciser les cauchemars qui le rongent et quand, pantelant, il se relève, c'est pour constater avec effroi et résignation que la brume funèbre est toujours là ('Cult of the beautiful'). Il faut alors tenter de faire semblant, sourire quand on veut pleurer ('Celebration's day'). Une fois de plus, le groupe frappe juste de par un usage plein des quelques éléments qui tissent sa musique. La rythmique a un côté presque hypnotique tandis que la guitare se coule tantôt dans la glace tantôt dans quelque chose de plus sale (l'excellent 'Marcella'). Pas la moindre lumière mais une énergie qui bout, risquée, destructrice ou salvatrice, c'est selon, intense en tous les cas, même quand le ton se fait funèbre et apaisé ('Faces of the gone'). Les fans des Cure parlent d'une trilogie comprenant 'Seventeen seconds', 'Faith' et 'Pornography'; avec 'Meta', Pink turns blue débute la sienne mais déjà au niveau de 'Faith'.

Note : 6/6

TANGERINE DREAM : Booster Vol.II

Chronique réalisée par *Phaedream*



Si *Booster Vol. I* m'avait carrément déçu, cette récidive d'Eastgate a le mérite d'offrir une musique plus corsée sur 2 cd quasiment plein rempli en temps. Un montage et une sélection bien agencée qui, par contre, s'appuie sur une fausse représentation publicitaire. La campagne publicitaire garantie 8 nouveautés et des remixes inédits. Évidemment si on ne possède pas tout le matériel de TD des dernières années, on peut embarquer dans ce mensonge promotionnel, car *Booster Vol II* ne contient que 3 nouveautés originales et 2 remixes inédits sur 20 titres. Des titres qui majoritairement proviennent d'albums récents comme *One Times One* (Modesty and Greed et Sadness of Echnaton Losing the World Child), *Autumn in Hiroshima* (Oracular World et Trauma), *Fallen Angels* (Angel in Barbed Wire Robe), *Views from a Red Train* (Hunter Shot by a Yellow Rabbit et Fire on the Mountain), *Hyperborea 2008* (No Man's Land) et *Anthology Decades* (Boat to China, Exit to Heaven et Hucklebee's Dream). Tous des classiques discontinués depuis des décennies!!! Certains fans vont dire que *Fallen Angels* est sorti après *Booster 2*, mais on sait tous que l'adoration est l'apanage de la mauvaise foi. *Cloudburst Flight 2008* fait parti des nouveautés ciblées, mais pas *Scrapyard 2008*!!! Essayez dit comprendre quoi que ce soit. Toujours est-il que les 2 nouvelles versions sont plus rock, avec de bons solos de guitares et de synthé, dans une ambiance Froezinée. *A Streetcar Named Desire* est une vraie nouveauté. Onde éthérée avec une basse aussi discrète que les chœurs, le mouvement s'anime sur un clavier aux accords papillonnants. Les percussions s'amènent et on est dans le moule des années 90-00 avec la touche de Iris Camaa. Rien de bien nouveau. Du TD de ce qu'il y a de plus simpliste, et ce même si Edgar semble suer derrière sa guitare. Autre nouveauté; *The Last Wave*. Un bon titre avec un beau jeu de percussions séquencées, cernées de belles strates enveloppantes et ces foutus chœurs insipides qu'Edgar trimballe partout. Un très bon titre qui crescendo avec beaucoup d'émotions. Autre nouveauté? *Desert Dream* est un inédit disparu depuis des lunes du répertoire de TD. Quelle belle mélodie mellotronnée. Un pur délice qui provient de.... *Monolith* du double *Encore* en 1977 et repris sur *Tangent*. *Sancho*.....

Il faut attendre à *La Boca Race* pour se mettre une autre vraie nouveauté sous l'oreille. Un titre très Froesien, de l'époque *Pinnacles/Stuntman*, avec un synthé nerveux sur séquenceur névrotique qui vrille en large boucles. Eh oui, toujours ses foutus chœurs. Un beau titre qui en étonnera plus d'un, tout comme la reprise de *Tomorrow Never Knows* par Thorsten Quaeschning. *Sunshift* est une autre nouveauté qui semble sortir des sessions des saisons d'Hiroshima avec son approche morphique qui croît sur une séquence nerveuse, entourée de chœurs très prononcés. *Beyond the Cottage and the Lake* est une superbe mélodie qui sort du moule de *Legend*. On croirait presque entendre un remix.

Faut pas me méprendre *Booster Vol. II* est une belle et bonne compilation. Si vous possédez tout de TD, il faut quand même se le procurer car certaines nouveautés et remixes valent le coup. J'aime bien les nouvelles versions de *Cloudburst Flight* et *Scrapyard*. On y retrouve sans doute des bons moments de TD de 2007 et 2008 (sic...), annexés à d'autres titres d'une époque imprécise. C'est de l'électronique plus lourd et plus rock avec de bons arrangements. En fait, il n'y a vraiment pas de faiblesse sur *Booster Vol.2*, juste au niveau du marketing qui est un gros mensonge.

TANGERINE DREAM : Fallen Angels

Chronique réalisée par *Phaedream*



Voici le 2ième single de la nouvelle série mini Cup Disc, le 1ier étant *Das Romantische Opfer*, et ça débute de façon assez lourde. Une séquence lourde aux oscillations en cascade ouvre *Angel In Barbed Wire Robe*. Percussions simplistes avec des chœurs qui épousent un synthé métallique, générateur de solos torsadés qui se moulent à de très beaux chœurs, plus éthérés, plus musical. Un superbe titre d'une violence inouïe qui cache une belle ligne de chorale harmonieuse. Très bon et très surprenant. *Two Drunken Angels At Trafalgar Square* nous ramène les 2 pieds sur terre avec une ouverture aux percussions tablas qui animent un mouvement linéaire, drainé de chœurs angéliques qui exposent une vocalise artificielle sur des strates d'un synthé en manque d'imagination. Un titre frustrant qui se développe de peine et de misère dans un environnement statique, sauf vers la fin où les percussions deviennent plus martelantes. Bon, mais pas génial. *Angels on Transit* en fera sourire plus d'un avec son approche à la New Wave des années 80. De la synth pop avec une mélodie accrochante, mais avec une belle approche percussionnée. Mis à part le fougueux *Angel In Barbed Wire Robe*, *Fallen Angels* est inégal avec deux titres au potentiel intéressant, mais à l'exploration déficiente. Une raison de plus pour se procurer *Booster Vol. II*.

Note : 3/6

TANGERINE DREAM : Choice

Chronique réalisée par *Phaedream*



Comment ne pas aimer Choice, le 3ième mini CupDisc de la maison Eastgate. On a droit à une nouvelle version, allongée du double de son temps, avec Love on the Real train de Risky Business. Tous les ingrédients d'origine y sont présents, avec une structure plus limpide et lourde qui croisse avec un crescendo musical attrayant. Une belle version 2008, tout comme Scrapyard présent sur Booster Vol.II. Sally's Garden est une douce ballade Irlandaise qui met en scène la talent de Linda Spa au sax et d'Edgar au piano. On en a déjà entendu un fragment lors d'un récent concert de TD, qui est sur DVD. C'est beau et harmonieux, on ne peut le nier. Mais c'est aussi très New Age.

Note : 4/6

THESE ARMS ARE SNAKES : Tail swallower and dove

Chronique réalisée par *dariev stands*



J'aime les hybrides, les bâtards, ça vous le savez. Dans un genre mélangeant son bien noise rock des années 90 et modernité des compos bien post-hardcore 00's, These Arms are Snakes reste un groupe dont il faut attendre une bombe à tout moment. Prenez l'enchaînement Prince Squid / Red Line Season (putain de tube) par exemple... C'est du concentré de groove à rendre jaloux Josh Homme, idéal pour le désormais classique pogo sous la boule à facettes. Et tout l'album gigote ainsi entre Fugazi, les Blood Brothers, Faith No More, et sûrement autre chose encore. La diction de Brian Cook est toujours aussi swinguante, et la batterie toujours aussi virtuose, un véritable album dans l'album. Rien à faire, à chaque album, ces mecs vont sûrement nous rappeler pourquoi ils ont réussi à se faire un nom... Si seulement, les compos tenaient un peu mieux la route... Car voilà le hic : le chanteur l'ouvre un peu trop pour être honnête. On creuse un peu, et au bout de quelques écoutes, le constat tombe comme un couperet : cette galette est lassante, et tombe complètement à plat sur la longueur. Néanmoins, ceux qui aiment se caler à la fenêtre clope au bec en savourant la grisaille le temps d'un morceau apprécieront les effets sur la voix du chanteur dans Briggs... Faut pas avoir peur de se farcir les loopings incessants de la rythmique ceci dit. Sans faire du Dillinger Escape Plan, les mecs mélangent pas mal d'ingrédients à priori contradictoires, comme lors du final gonflé de reverb de Lead Beater, qui laisse entrevoir sur les dernières secondes une section rythmique en plein accès de fusion à la NoMeansNo. En fait, on tient peut être là l'un des derniers groupes qui ose reprendre à son compte les mélanges de la Fusion, genre si décrié de la décennie passée, quitte à se mettre à dos les puristes de tous bords. Faith No More va se reformer ceci dit, donc qu'est ce que vous croyez qui leur reste, aux These Arms Are Snakes ?

La jeunesse, et la possibilité toujours présente de pondre un jour un petit chef d'œuvre.

Note : 4/6

REVENGE (CAN) : Infiltration.Downfall.Death

Chronique réalisée par *Nicko*



La troisième guerre mondiale avec ce troisième album des canadiens de Revenge...

"Infiltration.Downfall.Death" succède à "Victory.Intolerance.Mastery" sorti 4 ans plus tôt. Le style n'a pas changé d'un pouce, balancer la purée, du gros chaos brutal avec une batterie blastant sans arrêt, des chants totalement dément et une grosse basse super saturée. Voilà en condensé décrite la musique de Revenge. Alors, c'est sûr que les fans de chaos à la Bestial Warlust ou Angelcorpse vont être servi, mais je trouve ce troisième album trop... facile. Toujours la même recette, c'est brutal, ça bastonne, les solos de guitares sont hilarants tellement c'est proche du n'importe quoi "tant que ça aille vite et dans les aigus"... Le style de batterie de Read si particulier et peu académique n'est plus trop présent ici, on a des blasts bien placés, presque sans vie, juste ultra-brutaux. Mais ce qui me déçoit le plus dans ce troisième album, ce sont les vocaux. D'abord ceux de Read, d'un côté très vindicatifs et hystériques, vraiment haineux. Là, ok, c'est convaincant, mais il nous propose aussi d'autres vocaux ultra-trafiqués proche du son d'un lavabo en train de se déboucher... Et là, c'est atroce et totalement ridicule. Enfin, ce qui faisait une bonne partie de la réussite de Revenge, les vocaux d'Helmkamp, a pratiquement disparu. Le bassiste-chanteur d'Angelcorpse est beaucoup moins présent et pourtant son chant est si bien adapté au style jusqu'au-boutiste de Revenge que ça en devient frustrant et très dommage. Enfin, les compos, forcément pas très fines, tournent quand même un peu en rond. Il manque de réelle accroche et bien que le style soit très brutale, ça manque de dynamique et c'est peu percutant. Ça bourrine, tout simplement. Seuls le premier et le dernier morceau réussissent à proposer quelque chose de réellement prenant. Pour le reste, mieux vaut se rabattre sur les précédentes sorties du groupe, bien plus convaincantes que ce troisième album.

Note : 3/6

JUDAS PRIEST : '98 live meltdown

Chronique réalisée par *Nicko*

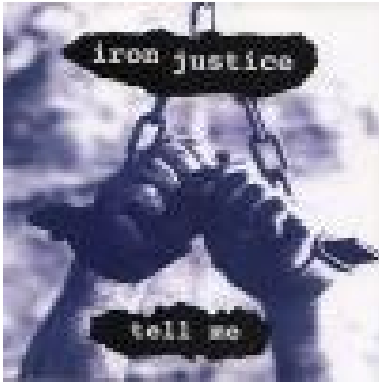


A peine un an après la sortie de leur nouvel album "Jugulator", présentant le successeur de Rob Halford, il fallait bien s'y attendre - pas longtemps en fait ! - voilà un album live montrant l'étendue des qualités vocales de Ripper Owens. Effectivement, le bougre s'en sort plus que très bien. On ne va pas scruter tous les différences entre les deux vocalistes, Ripper n'est pas le clone du Metal God, il est simplement très doué et réussi à chanter les grands tubes du groupe sans problème, avec brio. La performance générale du groupe est telle qu'on pouvait s'attendre de la part d'un groupe comme Judas Priest, très pro, réussie, puissante avec une set-list absolument imparable, tous les hits du groupe sont présents avec la part belle à un album comme "British steel". Les anciens morceaux sont pour le coup vraiment surboostés avec une batterie et une rythmique de plomb - littéralement. Franchement, ce live dépoussière bien plus efficacement que n'importe quel aspirateur Dyson tout le répertoire du quintette de Birmingham. Une autre spécificité de ce live est de mettre en avant le public qu'on attend vraiment à l'unisson scander les différents refrains sur ce live. On peut juste regretter une production un peu à la va-vite et un son pas optimal, mais là, je vais chercher la petite bête parce que pour le reste, c'est que du bonheur, autant sur les anciens morceaux que sur les nouveaux qui passent très bien le test de la scène. Bref, que du bonheur ce live, avec un deuxième CD proche d'un best of condensé avec des "Victim of changes", "Painkiller" ou autres "Living after midnight" dantesques. Un excellent live.

Note : 5/6

IRON JUSTICE : Tell Me

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Ceux qui comme moi ont été sciés par l'incroyable violence de 'Manufacture of Consent' se sont probablement procuré ce prélude, ne serait-ce que pour compléter la maigre discographie d'Iron Justice, épigone suédois des Grey Wolves jusqu'à leur virage rythmique sur le double 7" 'Post'. La meuleuse sonore est à nouveau au rendez-vous, peut-être de la façon la plus efficace qui soit, et ce même au niveau des textes porté sur un certain radicalisme politique, un classique dans le power electronics. Si 'Tell Me' reste assez construit, le très ardu 'Sons & Daughters' quant à lui finira de ne pas convaincre les sceptiques tant son bruitisme grinçant lacère, oppresse et fatigue. On y entend de façon chaotique un amalgame de hurlements, de grincements, de scies à métaux et de brouhahas de foules qui rappellent les collages sonores les plus extrêmes de la scène industrielle. L'enfer sonore en quelques minutes, soigneusement glissé dans un livret peu bavard mais dont les photos sont assez représentatives du genre. Pour masochistes avertis, donc.

Note : 3/6

SHIFT / OPERATIV PERMANENT : Battle Ahead / You Won't Always Have Your Friends Around

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Décidément, le power electronics fait des émules. J'ignore si ce petit split entre Duncan Simpson aka Shift et Operativ Permanent (un side-project de Lirim Cajani d'Institut, ici aidé de Henrik Nilsson) a pour vertu de faire la promotion du genre à travers le monde, mais il a au moins le mérite d'annoncer la couleur, ne serait-ce qu'au regard de la photo intérieure digne de l'ETA : posant fièrement dans un parking délabré, Shift camouflé en tenue de combat et les deux autres zozos encagoulés arborant chacun un t-shirt "HATE"... Shift donc, puisqu'il en est question, ouvre les hostilités avec un piétinement bœuf et dissonant au son cradingue des plus jouissifs, dommage que mon budget ne me permette pas d'en savoir plus sur lui dans l'immédiat. A noter qu'en le passant en 33t on obtient une sympathique variante death indus... Operativ Permanent, loin d'être manchots, nous assènent un titre musicalement sans surprise mais dont l'efficacité n'est plus à prouver : les beuglements sont aussi clairs que les intentions. Rien d'indispensable et surtout pas assez à se mettre pour la dent pour être autre chose qu'un sympathique apéritif mais bien assez pour donner envie d'en savoir plus. 3,5/6

Note : 3/6

ATRABILIS SUNRISE : Aesthetics of Self-Destruction

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*

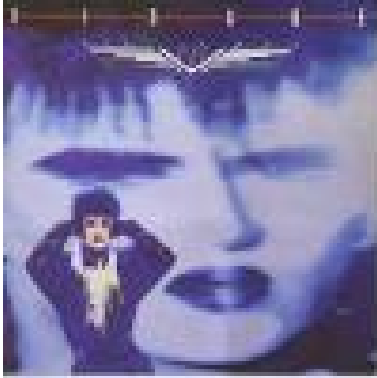


Atrabilis Sunrise, avec sa pochette et son vinyle tout blanc détonne un peu dans mes 7''. Il m'en a fallu, des écoutes, pour cerner un tant soit peu ses intentions et pour me décider à savoir s'il compose vraiment quelque chose ou s'il est juste en train de me dire qu'il aime bien Dive. Le premier titre avec sa boucle à la Dirk Ivens fait plutôt envie, et puis très vite, c'est la débandade : 'Aesthetics of Self-Mutilation', c'est bien le petit courant d'air en fin de face A ? Et la face B, c'est bien le mec qui sifflote sur un vague grincement avec un sample grossier à la fin ? Et 'Illumination', c'est bien cette petite berceuse au synthé avec une distorsion qui apparaît, genre j'ai écouté Karl Runau et je peux faire pareil avec mon Bontempi ? Ah ben merde... bon, eh bien si c'est le cas passez votre chemin... Tiens j'y pense, en faisant fondre le vinyle ça pourrait faire comme du chocolat blanc...

Note : 2/6

VISAGE : Beat boy

Chronique réalisée par *Twilight*



'The Anvil' aura marqué le sommet pour Visage, en terme de succès mais également de potentiel. Suite au départ de Midge Ure pour se concentrer sur Ultravox, puis de Billy Curie et Dave Formula, Steve Strange et Rusty Egan se retrouvent seuls. Ayant engagé les frères Gary et Steve Barnacle ainsi que Andy Barnett, les deux musiciens s'entêtent à maintenir Visage en vie et sortent ce troisième album qui se révélera un échec critique et commercial...Il y a de quoi. Fini le dandysme new wave, les tubes synthétiques légèrement sulfureux, 'Beat boy' propose en terme de production ce qu'il y a de pire dans les 80's (choeurs plats, voir horripilants sur 'The promise', saxos pénibles, slaps de basse), tout ça pour un résultat mélodique nul, sans relief; surtout qu'à cette époque, la concurrence devient rude dans le style. Quelques touches intéressantes subsistent rendant plus pénibles encore le sentiment de perte (l'intro de 'Can you hear me', le timbre de Steve sur 'Only the good die young') et seul 'Love glove' (l'un des singles choisis d'ailleurs) rappelle vaguement des échos du Visage d'avant. Ironie ? Le disque se conclut sur un 'Yesterday's shadow' mélancolique qui donnera raison au future. Tout ce que tenteront Steve et Rusty échouera lamentablement (à commencer par l'idée de tourner avec Visage) et le combo splittera en 1985. Même les bonus de cette réédition ne sauvent pas le ratage de 'Beat boy'; ok, la version en allemand de 'The anvil' reste rigolote mais ce n'est pas ce qu'on leur demandait, pas vrai ?

Note : 2/6

CCCP : Epica etica etnica pathos

Chronique réalisée par *Twilight*



Nous sommes en 1990, le mur de Berlin est tombé, l'URSS se désintègre peu à peu, pour les Italiens de CCCP, c'est la page des années 80 qui en train de se tourner. Avant de jeter l'éponge, le groupe s'installe dans une vieille demeure abandonnée et produit son dernier album de manière quasi 'naturelle': les musiciens sont enregistrés jouant ensemble et non piste par piste, utilisation des échos des pièces de la maison, matériel réduit...Ce n'est pas pour autant un retour aux racines punk des débuts, CCCP confirme son évolution en intégrant toujours plus d'éléments folkloriques et cabaret dans une musique mêlant rock et philosophie new wave. 'Epica etica etnica pathos' est un disque assez tranquille, particulier dans ses atmosphères et sa conception; peu rythmé, mélancolique, il développe des climats intimistes sans totalement tourner le dos à ses aspirations héroïques ('Aghia Sophia', 'Maciste contro tutti'). D'abord en terrain connu (et conquis), l'auditeur se verra rapidement un brin destabilisé, notamment avec 'Narko dollar/babyblue' se terminant par un blues passablement ennuyeux et raté. Si le calme,

presque ambient 'Campestre' lasse, on est heureux de retrouver la touche légèrement dub de 'Depressione caspica'. Bien que cette chanson soit bonne, l'album donne l'impression d'avoir du mal à décoller. Oui mais voilà 'Amandoti', un titre magnifique et poignant à l'accordéon...Du pur cabaret italien baigné de spleen, un régal et la plus grande réussite de 'Epica etica etnica pathos', en même temps que 'Annarella', moins folklorique mais tout aussi triste. A partir de là, la musique reprend du corps, avec 'Mozill'o re' et sa récitation rapide si typique de Giovanni et pour 'Maciste contro tutti', c'est le CCCP efficace et incisif que l'on retrouve. Ne mentons pas, CCCP est en fin de course (ce qui sera confirmé par le split peu après), pourtant, une fois de plus, ils démontrent leur talent en développant un son unique témoin d'une forme de mélange intégrant les éléments les plus modernes et les plus traditionnels d'une société qui tourne une page de son histoire.

Note : 4/6

P.O.S. : Never better

Chronique réalisée par *dariev stands*

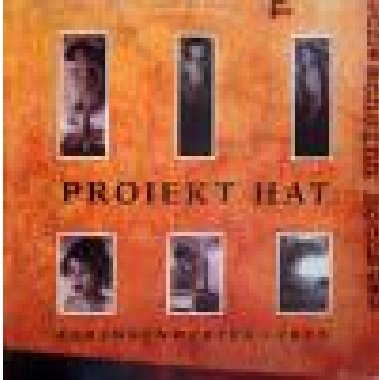


Ce qu'il y a de bien avec le hip-hop, c'est qu'on n'en a jamais fini. On a beau en découvrir tous les jours, il suffit qu'un ancien punk converti au rap commence à faire sérieusement parler de lui pour qu'on se prenne une petite claque... P.o.s. est l'un de ces MC's que l'on découvre au bout du 3ème album, au moment où il a déjà accumulé assez d'expérience pour prendre son monde par surprise, "by storm" comme on dit en anglais, ce qui s'applique parfaitement à ce Never Better. On pense d'emblée aux Roots pour la batterie organique et virevoltante, à Saul Williams pour la frénésie vocale portée par des geysers noisy en guise d'instru, particulièrement sur la baffe Drumroll, tuerie d'agressivité quasiment drum'n'bass qui nous annonce derechef la couleur : non, tout n'a pas été fait en hip-hop, il reste de la jungle en folie à défricher. Le début de l'album est un véritable sprint : ainsi, on passe directement à au loop funky et minimal de Savion Glover, craché sans temps mort ni refrain par un P.o.s. chargé aux amphets. Purexed reprend là où l'imposant premier titre s'était arrêté, pour en mélanger les envolées noisy avec la mécanique turbulente du bien nommé Drumroll. Le résultat est déconcertant : un Dälek qui aurait bouffé de l'ecstasy et qui organiserait un grand feu de joie dans une cathédrale. Les choses se compliquent encore un peu plus sur Graves, qui alterne bastonnade presque indus et entracte ambient dans un grand ballet de faux-départs et de fausses fins bien inconfortable. Goodbye est la salve tubesque du disque, le genre de truc qui squatterait les ondes si le rap avait encore le droit de cité à la radio (et je ne parle pas de Kanye West, qui se retrouve à poil face à un tel hold-up). On pourrait également citer l'ultra efficace Low Light Low Life, au refrain hymnesque, ou comment passer du rap le plus pur au chant en un quart de seconde. Déconcertant à la première écoute, mais complètement naturel. Déconcertant, c'est le mot à employer pour décrire les instrus fracassées entendues ici. Un truc comme The Basics, qui part en drum & bass avant de hoqueter lâchement, ou comme le très mash-up Get Smokes, c'est du grand art dadaïste, du numéro de déconstruction de haute volée. P.o.s. est visiblement allergique à la répétition et à la redondance, tant et si bien qu'on lui donnerait le titre de "Venetian Snares du hip-hop" sans confession. Diantre, c'est bien simple, on a rarement entendu disque aussi grouillant de trouvailles rythmiques, en perpétuel mouvement, parsemé de breaks et surtout de roulements de batterie incessants (le magistral morceau-titre, leçon de post-hip-hop inconfortable et in your face). L'album trouve son apothéose chaotique dans le dernier titre, The Brave & The Snake, où le flow à la Sage Francis du MC explose littéralement pendant que les débris de beats virevoltent autour d'une instru sculptée dans l'amiante. Comme si ce n'était pas assez, un morceau caché vient nous achever à coup de mélodie chantée façon Saul Williams (encore lui), sans oublier l'instru limite indus à la EI-P, sombre et vindicative. Dommage que l'album soit émaillé de gros cris de B-boys complètement ridicules qui feraient passer un disque de KRS-One pour du Sham 69.

Note : 4/6

PROIEKT HAT : Lebensunwertes Leben

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Si les sorties récentes de Projekt Hat finissent de faire tomber mon objectivité en lambeaux, c'est avec un peu moins de ferveur érotique que je laisse mon diamant parcourir les sillons de leurs anciens opus, tels 'Deform Program' ou ce 'Lebensunwertes Leben' ma foi franchement trop dépouillé. Tout n'est que grondements lointains et intentions sourdes, mais à trop jouer avec le vide on finit par s'y perdre et au lieu de la tension et du malaise, c'est malheureusement l'ennui qui finit par sortir de nos enceintes. Il y a beau avoir quelques bons moments tels le cracra et old-school 'Succumbing to the Weakness' ou le lobotomisant 'Dislocator of the Soul', tout le reste est encore à l'état d'esquisse, comme si le nécessaire était présent, à part l'essentiel. On a beau sentir venir le cancer de 'IlluZionist', on reste encore loin des constructions abrutissantes de 'Deform Process' (ah, 'Pigeater'...). Comme disent mes bulletins depuis le CP jusqu'à ma troisième année d'études supérieures : Peut mieux faire. (Et contrairement à moi, ils ont fait mieux).

Note : 3/6

MOLECULEZ : Polluted Beats EP

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*

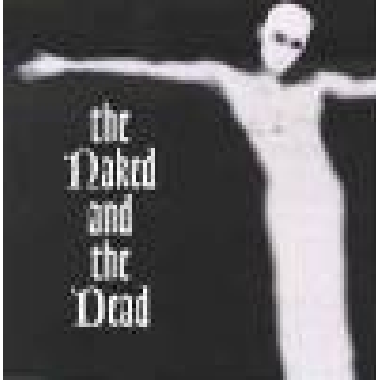


Plus que des véritables maxis, les 12" de Moleculez sont plutôt à considérer comme des outils de sound systems voire des munitions de luxe pour ravers expérimentés. Dépassant allègrement les 200 bpm, 'Fucked Up Beats' et 'Static Drone (E-edit)' sont d'une telle puissance qu'ils sont chacun accompagnés de deux titres moins rapides et plus venteux à l'ambiance post-apocalyptique prégnante, qui semblent raconter leur propre histoire. De façon atonal et abstrait, le massacre n'est commis que par la construction évolutive des rythmiques qui se montent et se démontent au fur et à mesure que les titres avancent. Aucun sample ni mélodie ne vient interférer cette fusillade de haute précision. Les beats dégorgent des enceintes en flot jaillissant uniquement interrompu par quelques breaks de généralement moins d'une demi-seconde. Loin de la saturation grossière, les sonorités ici sont sèches (arides même), précises et assommantes. Ajoutez à cela quelques grésillements stéréoscopiques rappelant les digressions psychédéliquies de Liza'N'Eliaz et vous aurez le tableau d'une anti-musique souple, aliénante et obsessionnelle, qui n'a d'autre but que de presser le jus du danseur jusqu'à la négation totale de son individualité.

Note : 4/6

THE NAKED AND THE DEAD : The Naked and the Dead

Chronique réalisée par *Twilight*



The Naked and the Dead fut l'une des ces météores franchissant le ciel goth américain à si grande vitesse que bien peu furent les yeux suffisamment attentifs pour en déceler le passage...Il faut dire que tout s'est joué en 1985: création, enregistrement d'une K7 quatre titres, quelques concerts, le split...Pour comprendre la suite, il faut avoir fait partie d'un groupe qui, faute de temps et de moyens, n'a jamais réussi à enregistrer ses morceaux. Les années 2000 ayant remis au goût du jour le deathrock et le gothic rock old school, les musiciens de The Naked and the Dead furent sollicités pour une poignée de compilations

et devant l'intérêt suscité auto-produisirent un cd groupant les quatre chansons de la démo ainsi que plusieurs enregistrements en concert, soit une douzaine de titres différents au final. La musique se situe dans une veine aux frontières du post punk goth et du deathrock; on songe aux premiers Siouxsie and the Banshees ou Skeletal family (le chant féminin aide), voir Virgin Prunes (écoutez les riffs de 'Taboo', ça ne vous évoque pas des échos de 'Pagan love song' ?), soit une bonne batterie martelante, des guitares grinçantes, une basse lourde et des vocaux féminins qui rappellent pas mal de choses contemporaines mais vingt ans plus tôt. Suivent deux concerts enregistrés au mythique CBGB en août 1985, une autre pièce live et finalement deux chansons enregistrées lors d'une répétition (le son y est hélas plus aléatoire, ce qui est dommage car les compos étaient plutôt prometteuses). Rien de bien neuf sous le soleil mais de l'efficacité et un peu de nostalgie sans doute, bien que pas mal de formations contemporaines aient repris le flambeau avec talent. Le cd peut être commandé via le Myspace du groupe et vu son succès, il a été réédité.

Note : 4/6

KK. Null/WATSON (Chris)/Z'ev : Number One

Chronique réalisée par *Dioneo*



C'est toujours frappant. Les concepts, à la lecture, ont beau nous sembler obscurs, développés à l'excès, selon un plan qui nous échappe ; la forme complexe, fouillée, travaillée par des techniques à nos sens ésotériques... Il n'empêche : à l'écoute on est saisi, emporté, à notre tour malaxé. À la première coulée. Sensible au moindre glissement de textures, attentif à tous les frottements, durci ou liquéfié selon que le flot se fait plus fluide ou plus épais, qui s'élève à nos voûtes et vient faucher nos bases. C'est comme si Null voulait générer, et les jeter au monde dans un même élan, des formes d'existence autonomes, indépendantes de tout propos, des machines qui les crachent, du matériau de leur origine. Apparentées à eux sur un plan chimique, moléculaire, mais détachées de tout lien narratif, anecdotique. Délivrées de tout sujet. Des puissances, des forces, courants ou entités, peu importe : quelque chose de vif qui grandit, agit et se meut de soi-même une fois libéré. Les cinq pièces de Number One, si l'on en croit leurs titres, entendent évoquer, tour à tour, les cinq catégories de pièces du théâtre nô. Avec pour chacune ses lieux propres, ses personnages idéaux (humains ou surnaturels), rendus sur scène par des moyens très codifiés, un sens très pointu de l'épure ; ses situations qui sont des états, des ambiances exactes qui -très exactement- s'éploient ; bien plus que des histoires qui défilent et nous édifient. Chaque index, en outre, indique une planète, un sens ou une fonction humaine (la vue, la parole...), un Élément, une direction, une saison, un moment du jour. Et de fait, chacune de ses plages -élaborées sur des enregistrements de Chris Watson, scènes de nature captées avec une extrême précision- nous aspire au cœur d'un complexe de mouvements, de masses, de densités ; d'émotions violentes ou subtiles, qu'on ne cherche même pas à nommer tant on ressent l'impact physique, immédiat. Les nuances s'en déploient et, si l'on sent bien le lien avec leur source (la plénitude de la troisième pièce, basée sur le cheminement tranquille et puissant d'une horde d'éléphants, avec ses merveilleux froissements d'herbes lorsque la faune s'égaille alentours ; le déferlement du quatrième morceau, déchaînement soudain d'un orage tropical...), on entend bien aussi que rien ici n'est prétexte à description, à écriture. Les cris et battements des vautours se repaissant d'une carcasse n'évoquent pas la mort comme une abstraction, une crainte morbide, une triste figure nous couvrant de son ombre. On entend là qu'un lieu et un moment, parcourus, habités ; des êtres qui s'agitent et luttent, certes, mais des êtres vivants, jamais fixés, arrêtés dans leur course. Avec, flottant, changeant autour d'eux, ce nuage d'informations sensibles, qu'on saura ou non décoder : odeurs, poussière soulevée par le combat, couleur projetée de la viande ou des plumes... Voici un art, décidément, qui est le contraire de la Nature Morte. Une musique concrète, littéralement : solide, tactile, physiologique. Impossible à déchiffrer, défiant l'analyse, le décorticage formel, la glose tant elle nous submerge comme un tout articulé, multiple en ses parties mais compact dans sa marche ; et qui pourtant stimule la pensée tout autant qu'elle déclenche les sensations. Qui ne fait entre celles-ci et celle-là pas de quartier ni d'inutile distinction. Inéluctable, impressionnante, mécaniquement irrésistible. Élémentaire ET fine ; subtile, énorme, infinitésimale. Et bienveillante si l'on veut : en ceci qu'avec elle, au rythme de ses contractions et dilatements, nous respirons ; et qu'elle nous porte à :
l'air libre et à ciel ouvert.

Note : 6/6

KK. Null : Fertile

Chronique réalisée par *Dioneo*

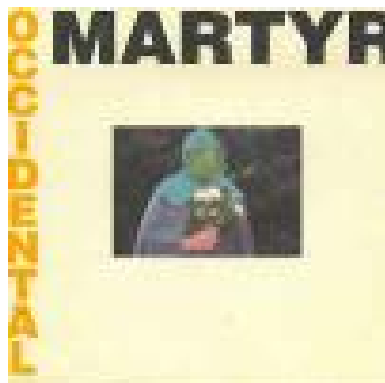


Fertile... Comme le sexe ? La copulation en ses conséquences, accidentelles ou voulues ? Comme la matière elle-même, plutôt. Les tissus, les fluides corporels, les composés et bouillons de culture. Et puis cet autre cliché, quand on en vient à parler Noise : l'immersion, l'océanique, la houle et la marée... Sauf que Fertile, plutôt que nous enfouir en ses flots, se coule en nous et nous entraîne aux profondeurs de notre propre corps. Chaque son, chaque texture, ici répétés, déployés, enfoncés en courses tournoyantes, rythmes parfaitement identifiables, met en vibrations une partie précise du corps, qui manifeste alors sa présence, son existence irréfutable de manière distincte, pleine, nouvelle, presque étrangère. Ici, ces fréquences suraiguës, qui se coulent à la gaine de la moelle épinière, depuis le centre de l'encéphale jusqu'aux terminaisons. Ailleurs, ces crissements qui s'insistent au cœur de l'émail de nos dents. Plus loin, ces craquements, ces éruptions, ces graves déchirements qui rebondissent aux parois de l'abdomen. C'est tout un monde de collisions, de fusions, de fission, de cellules qui s'amalgament. De chocs d'électrons, de flux pulsés ou de croissances bactériennes inendiguables. Et chaque absorption, chaque scission, porte à l'ensemble, à l'organe, à l'organisme tout entier, une modification minime ou capitale, excitante ou tétanisante, jamais inaperçue. Et chaque stimulus, variation de chaleur, de lumière, mouvement du monde à l'extérieur, ébranle une furie de réactions en chaîne : appel, réponse, défense, ouverture/fermeture, phagocytage ou expulsion, échanges gazeux ou nutritifs. Musique organique, donc, le plus littéralement qui soit. Intramusculaire, sous-cutanée, biologique. Électrique aussi, on ne peut plus. Du sommet du crâne où se vrillent les premières fractions de seconde du disque, elle s'épand, parcourt nos vaisseaux en les faisant sonner, s'insistent tout au long de nos nerfs, à la vitesse fulgurante des micro impulsions. De chaque point précis où vient percer le son, elle naît, pousse, se ramifie, réseau, trajectoire ou végétation. À mesure que poussent les pièces, Fertile prend de l'ampleur converge vers les centres, s'en diffuse par tous les canaux, vers les sens et la surface. Véritablement, c'est en nous-même qu'il nous jette. Dans l'ininterrompu de la machine vivante, fonctionnements et accidents. Et lorsque cesse, brutalement, la dernière pièce, on entend le sang qui chante à nos tempes et les grondements plus lointains dans nos ventres.

Note : 5/6

DEATH IN JUNE : Presents Occidental Martyr

Chronique réalisée par *Twilight*



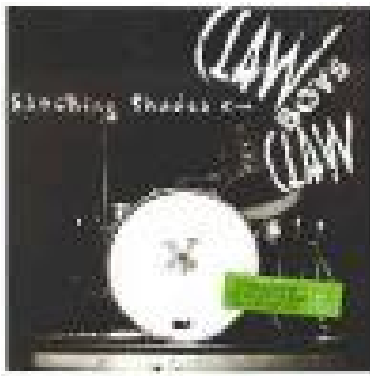
Quand Douglas Pearce s'attaque à ses propres morceaux...Ce dernier, accompagné de l'acteur australien Max Wearing, sort en 1996 un étrange projet baptisé Occidental Martyr qui consiste en une suite de récitations de textes écrits pour des chansons de Death in June tandis que le musicien les accompagne d'un fond sonore minimal qui passe de l'orgue aux samples de Beach Boys, sans oublier les bruits de sirènes, de cloches ou de grognements de porc. La démarche un peu surprenante d'abord ne laisse pas indifférent. On aurait pu craindre une forme de facilité mais cette manière d'aborder les textes leur confère une dimension mystique accrue, presque religieuse par instant. Le projet dévoile également le côté le plus expérimental et industriel de Douglas Pearce, aspect controversé chez les fans, que l'on retrouvera dans une certaine mesure sur 'All pigs must die'. Il est évident que voilà un disque à ne pas écouter dans n'importe quelle circonstance ni forcément souvent; il demeure un exercice de style intéressant qui a également pour qualité de mettre en valeur les écrits de Douglas. Pour la petite histoire, sachez que les deux complices participeront au projet de techno croate Future

Shock 2001. 3,5/6

Note : 3/6

CLAW BOYS CLAW : Shocking shades of Claw Boys Claw

Chronique réalisée par *Twilight*



'Nous sommes les Claw Boys Claw et nous sommes les Birthday Party néerlandais; nous aimons aussi les Cramps et Gun Club'. En réalité, cette remarque est de ma plume, jamais les musiciens n'ont revendiqué telle ou telle filiation, mais elle permet de donner rapidement le ton puisque le groupe oeuvre dans un garage blues punk crasseux et torturé dans la lignée des formations précitées auxquelles je pourrais ajouter encore les Inca Babies ou Crime and the City Solution. Intenses et tranchantes, les compositions jouent avec les nerfs, alternent les attaques électriques et les passages à la basse (mmm, celle ronde et hypnotique de 'Wanking fun'), la voix caverneuse de Peter Bois faisant le reste. A en croire les notes du livret, les douze morceaux auraient été enregistrés en une après-midi, d'où une production crue et directe qui aux dires du commentateur rend justice aux capacités live du groupe. Je n'ai aucune peine à le croire. Magnifique album en tous cas, sans temps mort malgré quelques surprises (la reprise du 'Venus' des Shocking Blue), qui plus est, il est enrichi de bonus incontournables telles que les fabuleux 'So mean' et 'Indian wallpaper'. Si depuis, les Claw Boys Claw ont su transcender leurs démons et garder une ligne cohérente moins dictée par l'aspect autodestructeur de leur énergie, cette réédition permet de les découvrir au summum de leur art.

Note : 5/6

FOX (Robert) : Adonia

Chronique réalisée par *Phaedream*



Pour apprécier Adonia à sa juste valeur, il faut le placer dans son contexte. Œuvre écrite pour une pièce de théâtre, ayant pour thème l'histoire de Pâques et les derniers moments du Christ, Robert Fox déploie son immense talent de compositeur, de concepteur sonore et d'arrangeur orchestral pour créer une musique épique qui oscille entre le contemporain et l'électronique sur des bases tribales impressionnantes. Une histoire biblique connue de tous, sur une musique majoritairement méconnue par une trop grande partie de tous.

Un violent coup de tonnerre ouvre *Pieta Part One* donnant le coup d'envoi à un long titre ininterrompu de 62 minutes, divisées en 17 segments. Une chorale perce cette emportée climatique pour ondoyer dans une noirceur silencieuse. Un synthé discret se fond derrière ces chants à caractère traditionnel, créant une ambiance monastérielle sur un rythme qui progresse langoureusement sur des percussions feutrées. Une techno romancée qui se perd dans les vapes d'une chorale brumeuse. *Palm Sunday* poursuit cette quête hébraïque avec des percussions roulantes et des guitares tributaires de quartiers populeux où saltimbanques de tout acabit festoient dans une foule en perdition. La thématique musicale évolue en conformité avec l'époque visée, sur des synthés discrets qui servent de toile sonore à une instrumentation plus traditionnelle, réalisée par une panoplie de synthétiseurs. *The Temple* emprunte les sentiers musicaux d'une fête de quartier avec de belles flûtes, accompagnées de guitares et de vocales plus libertines qui se poursuivent dans la courte incantation de *Mary's Blessing* et ses arrangements orchestraux sur percussions tempérées.

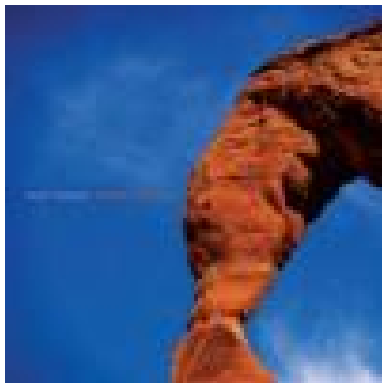
Moment flottant, *Gethsemane* est un prélude à *Anointing* et son approche abbaye sur une douce guitare. *9 Mimes* est un genre "wrap-up" qui revisite la 1^{ère} partie d'Adonia dans un univers musical très diversifié. Très éthérée et céleste, *Transfiguration* permute en mi-parcours sur un tempo plus suggestif, ceinturé d'une belle guitare aux accords limpides. *Magdalene* est une ballade poétique où vocales et guitares sont d'un réalisme tribal sans faille, supportées par un synthé qui offre une belle structure orchestrale. Plus nous avançons, plus nous pénétrons les moments dramatiques d'Adonia. *To Break And Share The Bread* est rythmé sur de fines percussions tablas et des clochettes qui sont enrobées d'un texte narré, initiant le très lugubre *The Last Supper*; un titre sombre et flottant dans une ambiance cloîtrée austère. Très musicaux et poétiques, *Way of the Cross* et *Crucifixion* sont animés d'un beau jeu de guitare et de percussions processionnistes sur un synthé aux strates enveloppantes. Après un *Pieta Part Two* plus tempéré, *Resurrection* clôt Adonia sur de belles strates synthétisées, où accords de piano se mêlent aux lamentations de pèlerins, dans une ambiance musicale ensoleillée, à la grandeur visuelle de Robert Fox.

Adonia est une œuvre très charismatique. Fortement inspiré par les structures musicales de Vangelis, Robert Fox travaille à fond ses mouvements, y apportant une évolution harmonieuse qui transcende entre le tribal d'une époque chimérique et le contemporain aux effluves technoïdes, constamment ralenti par une thématique dramatique qui est profondément investiguée par un auteur à l'imagination sans frontières. Un album "gutsien" très mélodieux qui se catalogue dans un Vangelis orchestral et qui s'apprivoise à petite dose.

Note : 4/6

ADRIAN (Rudy) : Desert Realms

Chronique réalisée par *Phaedream*



C'est inspiré d'un voyage effectué dans le parc national de l'Utah que Rudy Adrian a concocté *Desert Realms*. Les royaumes du désert sont composés de 11 paysages musicaux arides, avec des vents chauds, sur des synthés lourds, mouvants et des flûtes qui transpercent les immenses dunes de pierres architecturales.

De délicats arpèges carillonnés ouvrent *Saguaro Silhouette*. Une onde douce, entremêlée de vocalises amérindiennes, tout comme dans *Circling Hawk*, sillonne une plaine désertique où sonnettes crotales et cymbales tibétaines couvrent un mouvement atonal. Seul le vent offre une légère ondulation dans une structure sonore aussi riche que mystique. Une sonorité flûtée flotte sur les percussions enclumées en ouverture de *Pathway*. Ici, comme sur l'ensemble du 12ième opus du synthésiste de la Nouvelle-Zélande, le mouvement est linéaire, sans formes avec juste de fines modulations qui s'épanchent aux travers les souvenirs sonores de Rudy Adrian. *Desert Realms*, la pièce titre, est un long tribun pacifique des terres désertiques du Sud Ouest Américain. Un titre à la poésie musicale qui épouse une structure parfois dramatique sur un synthé aux souffles un peu plus saisissant comme sur *Cloudburst* et sa flûte spiralée. *Fading Light* est synonyme de tendresse et nostalgie. Malgré cette beauté musicale, *Desert Realms* demeure un album où le relief musical se dose à l'imagination que l'on peut bien y prêter. *Subterranean River* emprunte les mêmes sentiers musicaux que l'on peut rencontrer sur cette œuvre aride. Des échantillonnages sonores d'une nature désertique peuple chaque titre, comme sur les morphiques *Of Clouds And Mountains* et *Rocks Under Moonlight* ainsi que sur la mélodieuse *At The Edge Of The Desert* qui est tout à fait relaxante avec ses chants d'oiseaux.

Évidemment *Desert Realms* n'est pas pour le public Gutsien comme tel. C'est un album d'une douceur sidérale empli d'essais mélodieux qui peut plaire aux adeptes des sonorités dites "landscapes" ou des voyageurs astraux qui sont capable de sortir sans bouger. Entre du Ray Lynch et du Steve Roach très planant et tribal.

Note : 4/6

ORBITAL : Special rave

Chronique réalisée par *dariev stands*

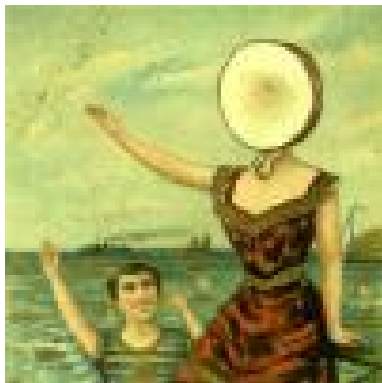


C'est ma 303ème chronique. Quelle autre manière de rendre hommage à ce chiffre béni que de chroniquer un disque bien Acid, garni de ces délicieux dérapages contrôlés de Roland 303, qui s'étaient invités dans les charts anglais comme on braquerait une banque, annonçant la décennie 90 comme celle de tous les possibles. Les frères Hartnoll étaient des mecs sympas, quoi qu'on en dise. Ils avaient pensé aux teufeurs français (encore peu nombreux, sauf autour de l'orbital... euh pardon du périph' de Paris), qui ne s'appelaient d'ailleurs pas comme ça à l'époque, si je ne m'abuse. Voilà donc que ce sort ce maxi 'Special Rave' réservés aux DJ's sur le marché français en cette folle année 91, regroupant généreusement les 4 plus grands morceaux d'Orbital à cette époque. Comme vous le voyez, l'euphorie étant de rigueur, le kaki et les couleurs froides n'avaient pas encore remplacé l'arc-en-ciel de couleurs vives du 2nd Summer Of Love. Belfast s'écoute aussi bien en 33 tours qu'en 45, devenant ainsi encore plus ambient au passage, ce qui en fait une entrée en matière d'autant plus feutrée, presque à la Underworld. Les BPM vont ensuite crescendo, jusqu'au futuriste et progressif LC1, qui annonce quelque peu le son et la formule Warp (c'est déjà bien trop abouti pour être seulement écouté en dansant), en passant par Chime, LE tube des Hartnoll, évoquant exacerbation des sens, smileys qui poussent sur les visages, pilules, frissons et maux de ventre... ici dans une version scandaleusement éditée, frustrante au possible ! Sans l'oublié le fameux 'Satan', éternel trublion des faces B du groupe. L'intro du morceau est repiqué au légendaire 'Sweet Loaf' des Butthole Surfers, sorti quelques années plut tôt, et les claviers ambient en font une parfaite mise en bouche à ce morceau bien régressif, racoleur comme le fera Prodigy, et mélangeant électronique et grosses guitares avant que ça soit la mode. Scratches et déchaînement acid sont au menu à la fin du morceau. Une face "émerveillement", une face "acid dans ta gueule", ça se passait comme ça chez Orbital.

Note : 3/6

NEUTRAL MILK HOTEL : In the aeroplane over the sea

Chronique réalisée par *dariev stands*



Ce n'est pas vraiment de gaieté de cœur que je me résigne à vous parler de cet album, car croyez-moi, tout ce qu'on peut en dire ne pourra jamais vous en donner le moindre aperçu. Je ne suis pas du genre à m'émouvoir facilement à l'écoute d'une chanson. Les grands noms du folk me laissent souvent de marbre, et je suis souvent le seul à ricaner là où je serai censé me recueillir. Mais combien de fois j'aurai pris cet avion-là au dessus de la mer de mes larmes ? Je ne les compte plus. Puisque il y a le mot "tripes" dans le nom de ce site, laissez moi vous présenter Jeff Mangum. C'est un mec avec sa guitare, un américain. Ce type a tout bonnement lâché dans la nature le disque le plus intense et le plus désarmant de tout les temps avant de disparaître, juste après, de la circulation. Pas une note jouée depuis plus de 10 ans. Et pour cause : il n'y a rien à ajouter à *In the aeroplane over the sea*. Rien à en dire de particulier. Ça s'écoute d'une traite et la gorge serrée, pendant qu'il descend tout simplement dans votre âme, dans "cet endroit secret où personne n'ose aller", et à partir de là plus la peine de se vouvoyer, de toutes façons t'as plus rien à cacher, c'est juste con que ce soit un disque qui t' fasse ça, et pas ton père, ta copine ou j'en sais rien moi, ton psy ? C'est con aussi pour toi, Jeff, t'avais le même prénom mais pas la gueule d'ange du fils Buckley, mais tu t'es lancé quand même, avec tes copains qui ont pour certains appris à jouer du trombone pour l'occasion. T'as oublié de te rappeler que quand on essaie d'être sincère, en général les gens vous marchent dessus en rigolant. Résultat : t'es devenu culte, et c'est fou le nombre de gamins qui te reprennent sur youtube avec des trémolos dans la voix. Tout le monde voudrait te dire "I love you", mais toi tu sens que t'en as beaucoup trop dit, trop livré, et t'oses même plus sortir de chez toi. Pourtant, personne n'a osé rigoler. En fait, personne n'avait jamais entendu quelqu'un aller si loin dans le grand déballage. Perso je te trouvais un peu gratuit au début, la façon dont t'exhibait tes histoires – confuses à première vue – de doigts dans bouche, de fœtus et de sperme sur le sommet des montagnes. Puis j'ai compris. Tout cet attirail, cher lecteur (je me tourne vers toi à nouveau), est comparable au déferlement d'images érotiques et malsaines d'un Salvador Dalí. Mangum déborde tellement la sensibilité et la compassion par tous les pores, pour des gens qu'il ne connaît pas, qui ont existé des années avant sa naissance, que sa poésie cruelle et glauque se fond avec notre propre expérience, que notre propre âme se reflète dans la sienne. Pas la peine de le vénérer pour cela, il n'avait sûrement pas réfléchi à tout ça... Il a juste eu, à moment donné, les couilles de tout balancer, quitte à passer pour un fou. Quel déclencheur faut-il pour que les verrous sautent à ce point-là chez un individu, n'arrivant plus à endiguer le trop plein d'empathie et d'amour benêt mais si terriblement humain pour le monde ? Ici, c'est un livre, que la plupart des gens lisent en 6ème puis passent à autre chose. Tout comme on nous fait chanter "Nuit et Brouillard" en primaire entre "Le temps des cerises" et "Lili Marlène" sans trop nous en dire non plus, car on risquerait de réaliser que tout ces gens ont été vivants avant d'être morts. Mais je m'éloigne du sujet : *Neutral Milk Hotel*. Cette chronique est laborieuse, et pour cause : il n'y a pas de titre à citer plutôt qu'un autre. Il n'y a pas de citation à placer entre guillemets pour vous donner envie. Chaque mot est ici d'une justesse inexprimable, chanté avec une ferveur qui confine soit au chamanisme, soit au désespoir le plus cru, le plus décharné. Chaque texte est d'une vérité et d'une humanité terrible, chaque morceau s'enchaîne à la perfection avec le suivant, chaque note, chaque couinement de cuivres torturé (certains passages sont limite noise) est d'une puissance inouïe. Et chaque mélodie est d'une beauté inhumaine, dépassant tout ce qui a pu être tenté en terme de chant dans la musique "populaire".

Mangum chante jusqu'au point de rupture, il dépasse des clous comme un salaud et ça fait un bien fou, à un point qu'on avait jamais osé imaginer, mais on a comme l'impression troublante qu'il nous transporte avec lui, et on a envie de lui dire "je pensais pas qu'on pouvait aller aussi loin, mais maintenant que je le sais, je réalise que c'est ce que j'ai toujours ressenti, alors vas jusqu'au bout". Je sais, cette chro commence à tourner au gros blog misérable mais si je ne le faisais pas, je ne rendrai pas justice au disque, qui n'est qu'extériorisation forcenée et abandon total de soi. Tentons quand même de décrire une écoute de manière un tant soi peut académique : La candeur étonnante de King of Carrot Flowers part 1, sonnait presque FM, bascule bien vite dans quelque chose de beaucoup plus dérangeant. La partie 2 commence comme un chant religieux avant de muter tout à tour en fanfare de quartier et en punk lo-fi où Mangum éructe sa poésie à toute vitesse... Puis vient la chanson titre. Ces 3 minutes 22 arrachées au néant qui vous accompagneront probablement toute votre vie et qui feront disparaître la peinture sur la touche "repeat" de votre chaîne à force d'appuyer dessus, cette volonté d'exprimer l'inexprimable, de graver sur disque la pulsion de vie la plus crue, avec une spontanéité que la plupart des gens réfrènent dès l'adolescence. L'album, en réalité, ne fait que commencer. Mangum a encore beaucoup de choses à nous dire. Le voilà qui hurle à pleins poumons sa compassion pour le bébé à deux têtes flottant dans le formol du musée de l'homme (Two Headed Boy... qui peut garder son souffle en écoutant ça ?), le voilà qui livre une punk-song à la mélodie plutôt guillerette pour illustrer un texte définitif sur l'holocauste et sur la seule fille qu'il ait jamais aimé (je ne vendrai pas la mèche, ces interrogations font partie de l'écoute du disque) : le bouleversant Holland, 1945, véritable bombe atomique de compassion jetée à la face du monde comme si ce dernier en avait quelque chose à foutre. Le voilà qui murmure une petite rengaine mourante, tel Cloud tremblant de froid et de douleur sur le quai de la gare de Midgar, avant de céder la place à Oh Comely. On sent d'emblée, au seuil de ces 8 minutes, qu'il s'agit du moment le plus difficile pour son auteur, que l'on passera ici sous silence, par pudeur, et surtout par manque de mot pour décrire une telle expérience... Mais le bout du tunnel rayonne d'une lumière surnaturelle : Ghost voit Mangum aller au bout de ses questionnements sur la mort, la perte et le manque, jusqu'aux frontières de la raison, tel un idiot du village tournoyant sous la pluie. Au final, la seule réponse face à l'horreur et à la déshumanisation de l'holocauste (et du reste) serait le catharsis, ou plutôt l'expulsion de toutes les peurs et de tous les regrets sans la moindre once d'ironie ou de post-modernisme... Deux grandes lâchetés de la culture occidentale qui auront fait plus de mal que de bien, et que ce disque vient balayer dans un torrent d'images surréalistes et douloureuses. La sincérité, vieux concept délaissé et jugé caduque par l'intelligentsia, venait de refaire surface dans un grand geyser magnifique de larmes, de sang et de sperme. Ce disque est à emporter sur une île déserte, car il est beau comme une baleine échouée agonisant son ultime chant sur une plage noircie de mazout. Il est la preuve que seule la violence de la beauté peut transcender celle des hommes, et que la musique est bien – comme l'affirmait un certain jazzman noir – la force bienfaisante de l'univers. La note n'a aucun sens ici, ce disque n'est pas beau, il n'est pas laid, il n'est pas meilleur ou pire qu'un autre. Il est juste d'une sincérité et d'une crudité absolue, et peut vous sauver la vie plus d'une fois – sachez juste qu'il vous fera cracher votre peine dans la douleur en attendant. Et que vous en redemanderez, encore et encore, pendant des heures et des heures.

Note : 6/6

COMPILATIONS - LABELS : Dreams of What Life Could Have Been

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Le printemps et le soleil n'apportent pas que de du bonheur. Il poussent à l'euphorie pour mieux se reprendre en pleine figure les démons que l'on croyait à chaque fois bouclés dans la cave. Ces souvenirs-restricteurs qui se resserrent à chaque fois que vous vous sentez libre, qui vous rappellent à l'ordre comme si besoin était et qui vous explosent en pleine figure pour vous rappeler que non, tout ne se soigne pas parce qu'on l'a décidé un beau matin. Comme hier soir, où je me serai bien passé de ces relents enfouis, à la même senteur que cette compilation au titre plus que pertinent. Le sludge, c'est comme du stoner qui aurait mal tourné. Le stoner de ces souvenirs-poison qui continuent à vivre en vous sans même que vous vous en rendiez compte, et qui attendent quelques pas dans le vide pour vous avaler à nouveau. Et vous revoilà pris au piège, asphyxié par ce qui aurait pu être, par cette mémoire mal digérée, ces regrets refoulés, exhortés puis ravalés, dont on cherche vainement un antidote alors qu'à l'instar d'une vilaine nausée, ça s'estompe souvent tout seul. C'est un désespoir mal digéré comme chez Soulpreacher, c'est un mauvais mélange de drogues et de dégoût avec Fistula et Grief, c'est parfois encore pire que ce qu'on peut imaginer avec Thee Plague of Gentlemen et son chanteur en prison pour des raisons peu excusables, c'est de la crasse en barre avec Ramesses et Negative Reaction, c'est un exutoire bétonné avec Moss et son doom drone déshumanisé. Le sludge, ça ne fait pas envie. Mais ça vous colle à la peau. Et c'est pas parce qu'on en a pas envie que ça n'est pas nécessaire. Parce que c'est comme ces choses qui vous pourrissent de l'intérieur, c'est ce qui nourrit votre vide, vos promesses putréfiées, votre non-existence qui paraissait si belle avant de se nécroser le temps aidant et qui de temps à autres vous assomme comme au premier jour. Ce n'est pas beau, mais il faut que ça sorte. Et même s'il ne le fallait pas, ça sortirait tout seul.

Note : 5/6

GUILTY CONNECTOR : Cosmic Trigger/2AM Visit

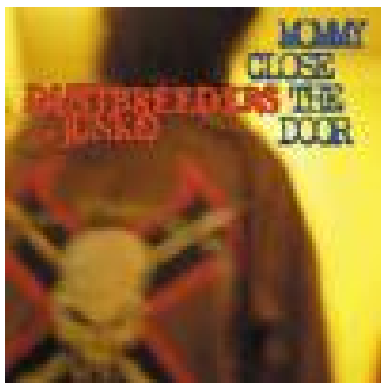
Chronique réalisée par *Dioneo*



De la harsh-noise qui plaide coupable et ne s'en excuse pas. Tout est dit dans le nom, déjà : le Connecteur Fautif, le branchement défectueux. Le câble abîmé, la soudure bousillée qui fait sauter les amplis. Un retour aux bases du genre, en fait : bruit blanc et rose, aberration acoustique assumée, recherchée, poursuivie tête baissée-droit devant. De fait, Guilty Coonector attaque le boucan avec une mentalité grindcore, punk, rock'n'roll. Métal Extrême. Et pas seulement dans la présentation, volontairement (?) parodique : logo Tête de Mort et Barbelés, T-Shirt Mötörhead, et chevelure Funeral Doom (très longue, noir-corneille et pas mal grasse, donc) ; pas seulement pour ces titres au grotesque gore parfois très recherché ('Sawed Starvation Dog's Head' ; quand-même...) ; pas non plus pour la brièveté de certains morceaux. Pas seulement, non. Métal, parce que les sons ici torturés privilégient la tôle froissée, l'acier défoncé, la mécanique fracassée. Pour ce goût décérébré de la vitesse, aussi, quitte à balancer tout ça dans le mur le plus proche. Extrême donc, disais-je, est-il besoin de préciser ? La subtilité n'est pas de mise. Le son est dur, angulaire, le rythme -quand il s'agit de ça, c'est sans ambiguïté !- complètement primaire, basique, rentre-dedans. La saturation est poussée toujours plus loin dans le rouge, au-delà d'où l'aiguille peut butter, comme si le seul objectif était de faire fondre les enceintes et les liaisons synaptique de part et d'autre des circuits imprimés. Pas de concept chiadé, de prétextes mystiques. Pas d'alibi. Juste du Fun et de l'Effroi, déversés à travers nos chairs en paquets non triés, avec joie, avec rage . (Si, si, du Fun : écoutez donc les réactions du public sur le quart-d'heure-et-plus capté en concert). À la rigueur, les références cosmiques peuvent être prises comme chez M.A.S.O.N.N.A. ou C.C.C.C. : il ne s'agit pas de ramener sur terre la paix des étoiles mais plutôt de trouser la voûte pour que s'engouffre jusqu'à nous le Foutoir de l'Infini, l'Accident Céleste, le temps que l'accroc se comble. Seulement voilà. Guilty Connector -et toute cette génération de la Noise Japonaise- arrive après trente ans d'exactions et merveilles sonores, derrière quelques Monstres Aînés avec qui on ne plaisante pas. Des gens qui en plus -chose rare- n'ont pas baissé les bras avec l'âge, n'ont jamais 'trahi la scène', ouvert la garde ou viré pop (allez donc vérifier sur disque et sur scène si Merzbow ou KK. Null ont molli...). Il y a derrière lui, qui poussait déjà dru alors qu'il était à peine né, toute une science du Chaos, cartographie, tectonique, balistique ou colorimétrie. Un art qui s'est affranchi depuis longtemps du "plus fort-plus vite", jusqu'à atteindre des profondeurs, des hauteurs, un raffinement qu'on n'envisage pas sans frayeur quand on entend les dépasser. Alors certes, l'approche est sommaire, expressément, les textures rudimentaires, l'abrasion sans caution. Mais qu'on ne s'y trompe pas : Guilty Connector à beau y aller bille en tête, oubliant ces indétrônables Anciens dans la seule perspective, tenue entre les dents, du pur plaisir et de la castagne, la technique est là. Fruste, guerrière, sans finesses inutiles mais redoutablement efficace, ciblée, précise dans ses inqualifiables excès. Rien ne tourne au monotone, les textures nous arrachent des couches différentes de peau à chaque index, avec une certaine exactitude. Et quand le type planqué derrière ses machines et sa coupe de headbanger prend le temps d'installer une ambiance, de baisser de quelques grades les décibels, de faire dans le collage sauvage de sons concrets plutôt que dans le feedback en surchauffe, on saisit tout l'art du relief qui est le sien. Un doigt sur un verre d'eau devient un événement, une source de rire et d'étonnement. Voilà donc du bruit bien réjouissant. Pas foncièrement neuf mais libéré de ladite question. Et Harsh. Et Bruit. Et qui plaide Sale et Vivant.

DUSTBREEDERS AND JUNKO : Mommy Close the Door

Chronique réalisée par *Dioneo*

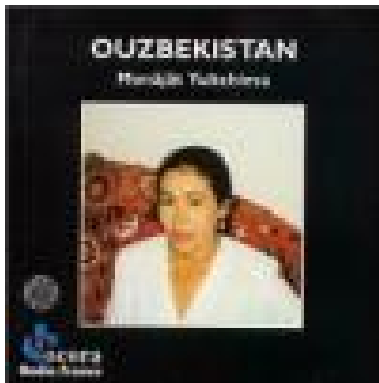


Hidjokaidan : Escalier d'Urgence. Un nom qui tombe impeccablement sur le groupe qui le porte. Tout est là : panique, affolement, précipitation ; risque de chute et corps pressés ; l'émergence au grand air, sans transition. Sortir ou cramer... Junko affirme que ça ne fait pas mal, elle qui se répand souvent avec eux sur scène. Cette avalanche de plomb qu'ils vous lâchent sur la nuque. Même, elle affirme que ça fait office d'excellent massage. Mais que pour ça, il faut se détendre. À vrai dire la définition, le qualificatif, l'anecdote, collent tout aussi bien aux trois bouts de performances arrachées que voici. Qui fait quoi ? On s'en fout un peu. Du bruit. Avec des tourne-disques. Des pédales, sans doutes. Des potentiomètres et divers bricolages invouables. Et du cri brut, inarticulé, avec juste deux cordes vocales et une colonne d'air. Hurllement en faveur de quoi ? C'est pas la question. D'ailleurs y'a pas de question. Seulement du flux qui enfle ou s'amaigrit, change de débit, d'intensité, de volume, charrie des éclats, des coulées écorcheuses, des blocs différenciés ou amalgamés, fractures de riffs ou scratches aléatoires qui passent trop vite, de toute façon, pour qu'on puisse mettre dessus la main ou la mémoire. Avec toujours cette voix déchirée, complètement démentielle, acharnée, inhumaine de puissance et de stridence (l'entame du troisième morceau, foutre !). La Maîtresse des Suraigus n'arrête jamais, pas une seconde. Elle survole les machines, transperce les flots serrés qu'elles vomissent, les dépasse, les entraîne dans sa surenchère, les oblige à la talonner. Tout ça pour quoi ? Mais pour rien on vous dit ! Escalier d'Urgence ! Il s'agit juste d'évacuer. De tout sortir en un minimum de temps. Rage, tension, rire, angoisse, oui, non, encore ou plus jamais. L'émotion n'a plus de nom propre, de situation. Elle n'est plus réponse ou atermoiements. Un truc physique, simplement. Tout jeter dans la fosse. Mais attention, pas de catharsis, ici. Il ne s'agit pas de se défaire, de se soulager momentanément, dans la folie du moment, pour se retrouver avec la barre au front et la chair triste une fois passée l'ivresse, l'hébétude. Non, là, réellement, on vient pour se vider. Aller tout chercher, tout au fond, tout cracher pour créer l'aspiration. Après, la sève, le sang neuf, pourront monter. Mais on en sortira sans remords ni regrets, sans nostalgie pour l'énergie sacrifiée. Part du feu. Et de fait, quand ça s'arrête, on se retrouve lessivé, harassé, épuisé. Presque autant, pourrait-on croire, que ces quatre fous furieux qui nous noient sous la caillasse et les débris de bicoques rouillées depuis près d'une heure. Et content comme eux aussi. Reconnaissants. Ravi d'être là, debout, à essuyer les filets qui s'écoulent doucement de nos tympan scarifiés. On a aimé la charge. Adoré la décharge. On rentre la tête légère mais pas vide. Ça bouge dans nos artères et ça grouille dans nos ventres. C'était bon. Il en demeure des traces dans les bleus et le creux de nos corps. Et l'on n'a pas grand-chose en ajouter. Parce que c'est comme ça que ces trucs-là se passent. Et qu'ils se passent de notes en bas page.

Note : 4/6

YULTCHIEVA (Monâjât) : Maqâm d'Asie Centrale, Ferghâna

Chronique réalisée par *Dioneo*



Il y a des beautés comme ça, qui d'emblée nous plantent leur crochet. Pour tout ce qu'on en ignore et pour tout ce qu'on voit. Nul besoin, pour tomber en arrêt, de connaître sur le bout des doigts ou du bout des lèvres l'histoire tourmentée de cette contrée, l'Ouzbékistan. De ces terres du Milieu, marches d'Asie où se fécondent, se croisent, s'affrontent ou se toisent les peuples à côté de nos siècles. Iraniens, Grecs, Mongols ou Huns. Et d'autres dont, toujours, on ignore le nom. Que cette Brune aux yeux vifs se nomme Supplique, Imploration, on l'apprendra plus tard, au cœur du ravissement. Peu importe, d'abord, les modes, les échelles, ces Maqâms et leurs cycles. On entend bien quand même, Étrangers que nous sommes, d'où vient la voix. De très loin sous la chair, où d'autres chairs palpitent. Il y a cette intimité du souffle, de l'existence sous la peau, qui s'écoule en offrande. Ces ornements subtils et sensuels, ô combien, qui sont la profondeur, la finesse merveilleuse de cet art. Cette exquise gravité qui nous fait toucher à notre légèreté, qui nous baigne à son onde. Et cette ambiguïté, partout palpable en ce monde-ci, des poèmes d'amour où l'Érotique a même saveur que la Mystique. L'Univers qui brûle dans les corps. Doubles sens des vers et périodes qui seuls peuvent rendre l'Entier, concilié hors les murs. Qu'elle chante les poètes ou les saints (soufis, les uns, les autres), les Reines, son maître Shawqat ou l'Anonyme, ce grand génie des peuples, Monajat Yultchieva porte l'incandescence ; chaque syllabe, chaque variation, chaque envolée, nous élève d'un palier. Et fiche nos pieds à la terre, humains dont la chaleur vient se fondre à la sienne. Son monde est vaste, habité, ample comme son stupéfiant registre, qu'elle parcourt sans faiblir, jamais. Il est proche, animé, souffrant et joyeux, comme ces mots qu'il faut oser porter, avec aplomb et modestie, sans déférence, avec l'essentielle élégance. Derrière elle, tout autour plutôt, autant sans doute que dedans, s'épanouissent gammes et mélodies, douceurs et rythmes cheminants. En cordes, en peaux, en roseau vibré. Frappes, pincements, frottements. Pas l'écrin, non... La lumière et les ombres aux prunelles et aux creux de cette femme et de son chant. Les rayonnements, reflets, caches et réfractions. Cette grandeur est Séduction. Ce désir est immensité. 'Mon cœur se remplit de sang comme la tulipe/...'.

Note : 6/6

IMPALED NORTHERN MOONFOREST : Impaled Northern Moonforest

Chronique réalisée par *Wotzenknecht*



Il y a le black metal, et il y a le true black. Le vrai, le plus evil, grim & frostbitten qui soit. Oubliez ces amateurs de Darkthrone et autres Funeral Mist. Accouché dans la douleur par le déjà terrifiant Seth Putnam, voici Impaled Northern Moonforest et son orgie inversée de blasphèmes nécromaléfiques. Après l'imbécillité gratuite d'Anal Cunt, voici venu l'heure de s'attaquer à la scène true black avec son projet le plus dur (quoique le 'Picnic of Love', ballades d'amour chantées en voix de fausset, valait son pesant de cacahuètes). Armés d'une guitare acoustique, de coussins en guise de batterie et de cuisses en guise de double pédale, Seth et son compère envoient du bois sur dix minutes d'hystérie satanique absolue, entre le bruit du vent fait avec la bouche, les synthés black sympho revus à la sauce Fischer Price, les invocations d'ours gay et de nécroyétis. Et si cela ne vous a pas suffisamment glacé d'effroi, serez-vous capables de survivre à leur nouveau titre, "Return of the Necrowizard" et son clip pétrifiant d'abomination inversée ? Allez, une demi-boule parce que c'est de la merde, et une autre parce que c'est génial.

Note : 1/6

WILLOW WISP : The building up and breaking down of matter

Chronique réalisée par *Twilight*



Willow Wisp débute en 1987 comme le projet de deux musiciens, le batteur Toe Knee (connu des amateurs car également membre de Astrovamps) et le chanteur/guitariste Air Rik (ils ont avalé un clown ces deux-là). Ce premier album sorti sur le label européen Pandaimonium reste pour moi le meilleur et le plus atypique par rapport à l'évolution de leur carrière. Le groupe s'inscrit alors encore dans une lignée deathrock mais un deathrock éloigné des racines punk, travaillé, complexe, avec un travail important sur les atmosphères; les musiciens ont volontiers tendance à laisser la sauce prendre lentement, à développer les intros à coups de clavier; les chansons elles-mêmes sont riches en cassures et changements de tempi, d'où une touche que je qualifierais de hantée telle qu'on la trouve chez les Japonais de Art Marju Duchain. En tous cas, varié ce disque l'est; on passe de la mélancolie de 'The Utmost' avec jeu de guitare sèche à la violence black metal de 'Attempting to communicate with the spirits'. Ce goût du metal encore discret marquera d'ailleurs l'évolution du son de Willow Wisp vers quelque chose de proche de Cradle of filth par la suite. Pour l'heure, il ne domine heureusement pas car d'un point de vue personnel je préfère nettement la belle voix profonde de Air Rik (mmm...'The moon is rather full, a rape victims revenge') aux hurlements de goret de Toe Knee ('Sodomized by God'). Délicieusement macabres, les morceaux nous plongent au coeur des ombres, dans une dimension peuplée de démons, d'âmes en peine, certaines voilées d'amertume, d'autres plus revanchardes; les mélodies sont soignées et 'The building up and breaking down of matter' sonne comme une totale réussite qui me fait regretter d'autant plus le virage de plus en plus metal que prendra Willow Wisp par la suite car nous tenions là une formation talentueuse, quelque part entre London after Midnight et Marilyn Manson.

Note : 5/6

BRAINBOMBS : Anne Frank

Chronique réalisée par *dariev stands*

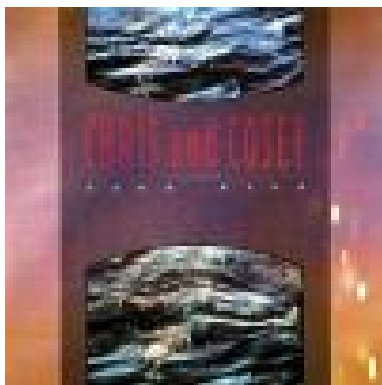


Anne Frank not dead. Qu'on se l'dise. Non je ne chronique pas ce single par hasard, mais ne cherchez pas, je ne vendrai pas la mèche. Les Brai104ombs sont ce genre de groupe qui repousse les limites du punk ou du rock dit « abrasif », et par là même redéfinissent nos limites de tolérance à l'extrême. Il s'agit ici de leur deuxième sortie. Ce single est un brouhaha infâme, on distingue à peine ce que fait la guitare, tandis que le batteur s'excite sur ses cymbales et que le chanteur se déchire les cordes vocales en hommage à cette pauvre Anne tristement célèbre, qui aurait sûrement désapprouvé toute cette haine gratuite... Surtout au vu des paroles, gracieusement proposée par le site du groupe (sans ça personne n'aurait jamais su de quoi ça parle) très « Death Metal Intimiste » dans l'esprit. Les trombones de la mort sont là, comme chez Neutral Milk Hotel, et la face B est encore plus incoutable. La preuve que l'utilisation de machines pour faire de la musique « noise » n'a jamais été indispensable, bien au contraire...

Note : 3/6

CHRIS & COSEY : Take five

Chronique réalisée par *dariev stands*



Il n'existe pas beaucoup de mini-albums de chez Nettwerk, il a fallu que ce soit moi qui tombe dessus. Me voilà donc avec un numéro de référence commençant par « NTM », la grande classe ! Pas vraiment étonnant de tomber sur Chris & Cosey sur ce label, étant des anciens de Throbbing Gristle, il était logique de retrouver le couple sulfureux aux côtés de Skinny Puppy et autres Severed Heads (sur lesquels je reviendrai)... Bon, parlons un peu de la musique. Il paraît que c'est le printemps. Les couples se forment, un peu partout, dans le bus, dans la rue... C'est le moment de sortir un disque de couples, un disque lovey dovey. Ce Take Five est gorgé d'une sensualité amniotique jusqu'à sa pochette... On y entend une synth-pop parmi les plus désarmantes et romantique qui soit. Cosey chante comme une casserole des choses tout à fait nian-nian mais qui sentent l'authentique langueur à 3 kilomètres, tantôt endormie entre les draps pour Smell the Roses, tantôt passionnée et amoureuse sur October Love Song. On est bien loin des expérimentations de Psychic TV ou de Throbbing Gristle, sauf pour le côté « autarcique » de l'ambiance... Love Cuts, qui ouvre la face B, voit Cosey préférer des avances plus ambiguës... « Cut me with your kniiiiiiiife !! » tente-t-elle de chanter avec sa voix de caissière de supérette. On pense justement au groupe du même nom (The Knife), pour l'ambivalence entre douceur ouatée et feutrée des synthés et la cruauté des paroles. Comme chez les suédois, le glauque fait bien vite son entrée avec Send The Magick Down, hommage à Aleister Crowley et à ses rites occulto-sexuels dont on imagine le couple friand... Pas de doute nous sommes bien au milieu des années 80 : le soufre, le stupre et le fun sont à dénicher sous les strates synthétiques dégoulinantes et les voix monocordes.

Note : 4/6

BLUT AUS NORD : Memoria vetusta II "dialogue with the stars"

Chronique réalisée par *dariev stands*



Repoussant sans cesse le moment où ils creuseront encore plus profond le puits de noirceur et de négativité engendré par *The Mystical Beast Of Rebellion* et exploré pour la dernière fois par *MoRT*, *Blut Aus Nord* n'en finit plus de redonner vie à de vieux projets oubliés... Après la réédition d'*Ultima Thulée* et l'exercice un brin nostalgique de *Odinist*, voici la suite du culte *Memoria Vetusta*, prévue depuis des lustres. Parlez moi de projet ambitieux... *Memoria Vetusta II* est un album incroyablement homogène, mu par une force imperceptible, tout entier voué à la description d'étendues sauvages aux cieux lourds de menaces... Chaque titre est d'une richesse égale, chaque instrument est dilué dans un grand tout, porteur d'une emphase et d'une hémorragie romantique impossible à endiguer. Se débattre ne sert à rien : *Dialogue with the stars* est un album qui nous enveloppe d'emblée dans une nuit où brillent les feux inconnus. Dans cette nuit battue par des vents stellaires on distingue avec peine une architecture massive, comme des ruines plongées dans un brouillard impénétrable... Tout semble vu de très loin, tout semble prendre des proportions immenses. Les premiers écoutent surprennent : la violence du groupe est ici totalement mise entre parenthèses. On voit même surgir un solo heavy fumant, juché sur son drakkar volant, émergeant de la brume céleste sur *The Cosmic Echoes of Non-Matter*. *Translucent Body of Air* est l'interlude charnière de l'album, merveille des merveilles durant laquelle s'égrènent les notes irréelles d'une guitare cristalline, rivalisant de beauté avec les premières secondes d'*Anthems to the welkin at Dusk* d'*Emperor*. Les éléments se mettent en place dans un ballet silencieux, aux sons imaginaires résonnant dans l'esprit du spectateur imprudent, avant de s'unir pour un assaut toujours aussi aérien et fondant. On retrouve quelques effluves orientaux de l'album précédent dans les coulées de claviers ou de guitares de *Antithesis of The Flesh*, avant d'être happé dans la vaste étreinte de *The Meditant*, le meilleur titre de l'album, durant lequel subsistent les arpèges divins de « *Transluscent...* ». L'émotion atteint son comble sur *The Formless Sphere*, où des orphéons changeants semblent tourner à toute vitesse autour de nous, semblant suggérer les remparts d'un édifice qui nous dépasse... C'est comme si une harmonie improbable naissait d'un spectacle trop grand pour être contemplé par un seul œil humain. Ce qui est frappant, d'ailleurs, c'est l'absence totale de présence humaine, malgré le côté foncièrement plus hospitalier de la musique. *Dialogue with the stars* prouve s'il en était besoin l'importance de la production dans le *Black Metal*... elle ici est titanique, véritable symphonie d'éléments déchaînés, elle souligne le côté « forces de la nature » de cette musique, elle en met en valeur tout le Sublime, au sens littéraire du terme : l'expansion de l'esprit humain, où bien son écrasement pur et simple devant l'immensité et la puissance expressive d'un paysage, d'une chute d'eau ou bien d'un ciel d'orage... Sans voix nous sommes, pris dans la tempête, proie des tourments de la fascination qui anime *Blut Aus Nord*, dont la voix est d'ailleurs elle aussi réduite au quasi-silence, reléguée au fond du mix, noyée sous l'écho infini des guitares et le mur infranchissable des rythmiques. Un disque hors du temps et des modes, qui assoit encore un peu plus l'identité extrêmement marquée d'une formation dont les excursions aux confins des étendues inexplorées ne fait que commencer. Et tant pis pour les sceptiques, cette musique n'appelle pas à la dissection poussée mais bien au voyage mental.

Note : 5/6

DUTCH SPACE MISSION : E-Live 2008

Chronique réalisée par *Phaedream*



Enregistré lors du festival E-Live 2008, ce 2^{ème} opus du duo Hollandais Dutch Space Mission est un rendez-vous pour amateur de M^É Berlin School rétro avec une forte teinte cosmique et atmosphérique qui s'approprie assez bien, malgré la longueur des titres.

Un doux synthé flottant ouvre le très atmosphérique Set I. Ondes intrigantes sur serpentins sonores qui écoulent ses accords comme le sablier filtre le sable, l'intro de Set I est une oblongue litanie qui pourrait fort bien se comparer au lent développement spatial de 2001 l'Odyssée de l'espace. Ici, tout est spatial et atmosphérique avec une panoplie d'effets sonores qui coulent dans un néant froid, comme si notre subconscient était à porté du cosmos. Une longue introduction atonale, avec des passages dramatiques, d'autres cristallins, secouée par une faible quinte séquentielle vers la 11^{ème} minute qui anime à peine cette longue pièce de 42 minutes. La valse cybernétique ondule dans l'abstrait décor cosmique aux atmosphères houleuses où orages spatiales magnétiques obscurcissent les harmonies ambiguës jusqu'à ce que ce qu'une superbe séquence donne la vie vers la 28^{ème} minute. Une séquence hypnotique qui se dédouble pour offrir une réflexion écotique charmante, avant de reprendre la singularité de son mouvement, pour se perdre dans les brumes d'un cosmos agglutinant.

L'intro de Set II Part I embrasse les mêmes foulées atmosphériques. La tonalité est lourde et résonnante, à faire fondre les tympans. Le bal des étoiles s'animent sur une belle valse synthétisée qui est mordu par un mouvement séquentiel aux palpitements qui croissent sur un synthé lovant. Une séquence basse multiplie ses mouvements, créant un rythme nerveux autour d'un synthé aux chœurs discrets. De belles séquences serpentent ce segment et animent Set II avec une pluie de solos qui graduellement apaisent le mouvement. Un long Berlin School rétro bien développé, même si largement improvisé.

Après une courte intro cosmique Set II Part II développe une séquence hypnotique qui encercle le mouvement avec une belle ligne de basse, enveloppée de strates métalliques. La séquence demeure minimalisme derrière un rideau d'effets sonores aux multiples résonances. Un passage doux et suave qui génère un beau mouvement de synthé aux accords gutturaux, créant un étrange discours mathématique sur une séquence devenue plus sautillante et vivante. On me dirait que Dutch Space Mission parle aux extra terrestres que j'en ne serai pas étonné. Un autre bon moment sur E-Live 2008.

La 1^{ère} partie de Set III est l'un des forts moments de cette 2^{ème} collaboration d'Eppie E Hulshof and Bert Hülshoff. Une fine séquence limpide s'égoutte dans une mare de synthés mélodieux qui rappellent les plus beaux moments de Software. Hypnotique, le mouvement progresse avec une douceur angélique sur les soubresauts séquencés et de fins arrangements orchestraux dans structure hypnotique très mélodieuse. Le mouvement s'anime un peu plus sur une séquence basse qui ourle sur autre plus limpide, auscultées par un synthé aux vapes cycliques et aux accords d'archets cosmiques. Un délectable moment musical qui permute subtilement ses orientations, tout en respectant ses assises harmonieuses. Du bo104on pour les fans de Berlin School rétro qui sont servis par une finale atmosphérique psychédélique, témoin de la versatilité du duo Hollandais.

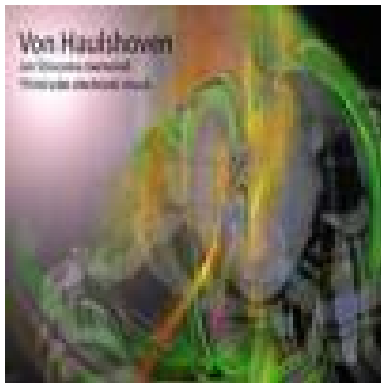
Écrite en studio, **Empty Space** est aussi vide que son titre l'indique. Un long morceau, un peu dans la veine de **Set I**, mais avec une approche plus psychédélico-spatial. Pour amateur des confins du cosmos qui aiment se faire réveiller par une structure séquentielle nerveuse, fortement inspirée de **Set I**.

Fidèle à leurs habitudes, **Von Haulshoven** et **Phrozenlight** offrent de longs titres aux évolutions lentes, se gardant le jeu nécessaire à des improvisations qui finissent toujours par rejoindre la complicité musicale dans un ordre de progression étonnante. Un double album qui plaira aux amateurs d'une **Berlin School** rétro, avec ses longues intros cosmiques qui frayent dans les sillons de séquenceurs créatifs et de beaux solos de synthés dans les nappes morphiques d'un cosmos aux atmosphères intrigantes. Une bonne expérience musicale pour oreilles hasardeuses, disponible sur le site de **MusicZeit** ou chez **AmbientLive**.

Note : 4/6

VON HAULSHOVEN : Jan Stroosma Memorial

Chronique réalisée par *Phaedream*



Von Haulshoven est dans une passe créative. Il multiplie ses réflexions musicales à un rythme effarant, explorant des frontières insoupçonnées d'une Berlin School rétro avec une touche de psychédéisme et de progressif. Écrite en l'honneur de l'artiste peintre et graphiste Hollandaise; Jan Jell Stroosma(1926-1983), Jan Stroosma Memorial est une autre longue pièce musicale épique de 79 minutes qui voyage à travers le temps, respectant les œuvres linéaires et futuristes de Jan Jell Stroosma. Et Von Haulshoven (Eppie E. Hulshof) est bougrement à l'aise avec ses longues pièces musicales. Ainsi, il se donne le jeu nécessaire pour explorer son univers musical, tout en exploitant les nombreuses possibilités structurelles avec des mouvements qui alternent entre l'atonique, le rythmique et le cosmos psychédélique.

Un début prismatique, comme des vagues et cercles écotiques qui s'entrecroisent doucement, inaugure Jan Stroosma Memorial. De douceur cosmique nous plongeons dans une forme de chaos qui sévit avec de lourdes boucles hallucinogènes, garnis de sirènes à sonorité feutrée. Le désordre coule en cascade dans une ambiance éthérée qui va en s'adoucissant sur des vagues sonores résonnantes. Subtilement, le mouvement change de direction, embrassant un doux séquenceur qui émet ses boucles hypnotiques, dans un environnement calme et serein. Des solos de synthé s'arrogent ces cerceaux sonores pour emprunter les douces basses sensuelles d'un Schulze époque Body Love. D'ailleurs l'empreinte de Klaus Schulze est perceptible dans quelques passages, dont Black dance, ainsi que les séquences lourdes et sombres de Tangerine Dream assorties avec la touche personnelle d'Eppie E. Hulshof, donnant ainsi des passages explosifs. La structure s'oriente sur une bonne basse sensuelle qui croît en un boléro ascendant et augmente en un staccato tempéré qui perce un mur de solos aigus et tournoyants.

Vers la 25ième minute le mouvement se calme avec une approche atonale et cosmique très sombre où partitions métalliques s'entrechoquent dans un néant glacial. Un bref intercade abstrait qui s'épanouit sur une structure séquencée cyclique où percussions tonnent sur un synthé ringard aux souffles provocateurs. De Space Art nous dérivons dans un rock cosmique lourd, où réverbérations gutturales se mêlent à un séquenceur aux accords ascendants qui roulent avec une harmonie minimalisme. C'est lourd, lent et pesant avec des percussions qui s'agitent d'une façon désordonnée, dans une mer de synthés torsadés. Astucieusement, le séquenceur promulgue un rythme différent, créant une étrange mélodie captive d'un marasme musical cacophonique. Le mouvement se calme et fait place à une harmonie plus accessible, plaquée d'effets sonores analogues persistants, qui glanent allègrement tout au long de cette œuvre. Les mutations musicales se succèdent en alternance entre le planant et le séquencé au rythme débridé qui rogne une grande partie de la finale. Une finale qui reprend les traces d'un boléro cosmique hypnotique digne des meilleurs moments d'Earth Star.

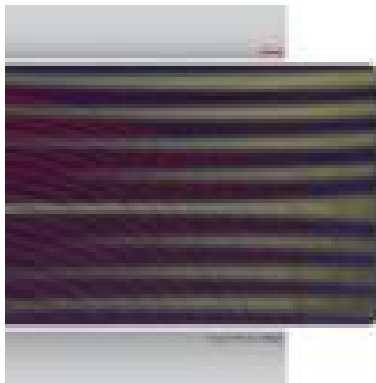
Ainsi coule Jan Stroosma Memorial. Von Haulshoven multiplie les paradoxes musicaux, y allant de belles incursions mélodieuses, puisant ses ressources dans les coffres d'une Berlin School rétro pour créer un étonnant maillage des deux styles avec une dextérité et une imagination étonnante. Von Haulshoven aime la musique et ça paraît. Jan Stroosma Memorial est un long morceau plein de rebondissements qui s'annoncent délicatement et en subtilité, sortant l'auditeur d'une hypnose passive, vers la découverte de nouveaux sommets

musicaux témoignant de la passion qui dévore le synthésiste Hollandais

Note : 4/6

PARALLEL WORLDS : Shade

Chronique réalisée par *Phaedream*



Deux ans après le surprenant et audacieux *Obsessive Surrealism*, *Parallel Worlds* (Bakis Sirros) nous présente un 5^{ème} opus avec comme toile de fond les ombres et leurs frontières inconnues. Utilisant toujours une vaste panoplie d'instruments autant numérique qu'analogue, cet ensorceleur des sonorités ambigües explore les recoins de l'obscurité. Un sujet audacieux à parcourir sur une distance de 63 minutes.

Frightening Frontiers ouvre le bal avec un doux rythme écotique et hypnotique. Le travail des percussions est efficace et accompagne une ligne de basse névrotique qui inspire une course folle dans les pernicioeux couloirs d'une angoisse croissante aux sonorités aussi bigarrées qu'intrigantes, croisant le dramatique et la schizophrénie latente. Les arrangements sont d'un réalisme saisissant, allant jusqu'aux derniers souffles d'un névrosé hors d'haleine. *Entities* continue cette exploration des peurs nocturnes avec des arrangements séquencés saccadés, créant un rythme imprécis qui suit une tangente un peu comme sur *Frightening Frontiers*. Mais avec une texture plus jazzé, plus lounge, grâce à une superbe basse qui foule des sentiers brumeux et un piano aux accords charmeurs qui roucoule dans une ambiance sombre pour une aussi belle ligne mélodieuse. Un beau mélange entre *Spyra* et *Vangelis*. *A Moment Frozen* est un titre sombre et inquiétant avec sa démarche empli de statique et de avec boucles circulaires sur effets sonores gutturaux. Toujours imbibé d'une recherche sonore très efficace, *Mutating Realities* est une longue marche dans les couloirs sinueux du complexe monde des ombres et de la noirceur. Graduellement, le titre gagne en crescendo, partant de démarche craintive aux contours sensuels à l'exploration tactile de la peur. Bakis Sirros a beau détendre l'atmosphère avec un mellotron flûté à la TD que le résultat reste sensiblement le même, surtout avec l'ajout d'effets sonores des plus hétéroclites à date sur *Shade*.

Avec ses percussions légèrement enclumées, brandissant le spectre des chaînes fantomatiques, *Compulsive Mechanics* est un superbe titre qui évolue musicalement dans une structure lourde et abstraite. Malgré ce mode, et ce monde surréaliste, une étrange mélodie macabre émerge de cette approche musicale industrielle. Le genre de titre à écouter en haute définition, afin d'en gober toutes les subtilités sonores qui y coulent paresseusement. Une basse intrigante ouvre *Not Being Mirrored* qui progresse dans un univers sonore parallèle avec une approche constamment en quête d'une mélodie des ombres. Une mélodie qui fait son nid parmi une panoplie de sonorité composite, dont une guitare qui laisse ses accords glaner ici et là, ouvrant le passage entre le réalisme et la fantaisie. La pièce titre est une belle mélodie minimalisme qui coule au travers un piano mélancolique et une ligne de percussion inoffensive dans une faune sonore unique à *Parallel Worlds*. Après cette douceur, pourquoi pas une explosion initié par une marche névrotique? *Indescriptible*, *Urgency* crève d'une violence retenue avec ses boucles symétriques qui survolent un tempo nerveux, explosif mais hésitant. Une retenue qui asticote la passion de la peur se terminant dans une douceur inconfortablement métallique. *Towards* et *Ungreat Certainty* concluent dans un calme relatif. De l'ambient sombre et planant avec des intercades menaçantes, histoire de rappeler le contexte de ce 5^{ème} opus de *Parallel Worlds* qui ne cesse d'étonner avec une approche musicale aussi curieuse que mélodieuse.

Histoires à dormir debout, histoires de peur sonore, *Shade* est un bel album d'une musique plus contemporaine qu'électronique pure, qui déroutera plus d'une fois à cause d'une profondeur sonore insoupçonnée, des

rythmes imprécis qui se situent dans un genre de “lounges” pour “weirdos”, mais qui cache de belles mélodies qui rendent la noirceur un peu plus sympathique.

Note : 5/6

CHERRY (Don), REDMAN (Dewey), HADEN (Charlie), BLACKWELL (Eddie) : Old and New Dreams

Chronique réalisée par *Dioneo*



Il y a la voix de ces quatre hommes, qui trouvèrent un jour ce bonheur difficile de rencontrer un maître sans joug ni attaches. Ils saluent donc l'ombre d'Ornette, sur le seul morceau d'ouverture. Pas pour l'expédier, l'ignorer, l'exorciser. Pour la transmuier, plutôt, la convertir en d'autres jeux (de lumière, de vitesses, de couleurs). L'emmener ailleurs, plus loin, dans des contrées mal visitées ; marcher un moment avec elle et puis changer de route au croisement, sans fâcherie ni appréhension... Il y a dans cette musique une gracieuse légèreté qui n'est pas inconséquence mais échappée voulue, pleine, gagnée en de hautes épreuves, à l'Esprit de Pesanteur. En dehors des brises et courants de l'époque. Il faut se rappeler qu'au même moment s'épandait un peu partout un brouet technique à prétention de Grand Tout, qui engorgeait les mannes de Miles dans une Fusion aux joints trop propres. Que fleurissaient aussi, avec un variable bonheur, les chirurgiens sauvages et les greffes affaiblies, parfois bien consanguines, d'une Great Black Music poussée à la lumière d'une révolution mourante, criblée de plomb, chaque jour un peu plus, par l'histoire et ses gagnants. Rien de tout ça, ici. Ceux-là sont d'autre compagnie. Leurs chemins sont plus longs, plus secrets, plus escarpés peut-être mais sous des cieux plus vastes. Par-delà les défaites, le culte des martyrs avec ses joies mauvaises. Contre-chants, contrepoints, contre-pieds, espièglerie concentrée, facétie d'enfant grave ; la trompette de Cherry apprend de tout ce qui fait vol. Imagination faite chair, muscles, voix de gorge et de poitrine, fulgurances arrachées du cortex aux poumons ; la puissance, la vélocité de Redman, qui tombe d'une secousse le 'tout a été dit'. Lignes chantantes, qui fendent la terre en sortant à la contrebasse d'Haden. Et la voix du Trickster, plus ancien que les dieux ; Blackwell et ses roulements de toms, ses fausses lignes droites qui capturent en ses ridicules, d'abord insoupçonnées, l'attention qui s'y poserait distraitement ; enlace les courbes de l'esprit à ses danses et trajectoires. Des formes modales, libres et ouvertes, qui jamais ne se figeront en classiques ; parce qu'y vibre une existence libérée de la survie, engagée dans une autre lutte, une autre partie. Et puis il y a ces deux percées plus à l'Est, vers une certaine Chine. Les gongs, cette bribe d'un Opéra de Pékin -sans doute réformée à fins de propagande- qui vient clore la Longue Marche du Secrétaire Mao. Et tout à la fin, sur la plage titre, la plainte lancinante, ondulante, de la musette de Redman, sur l'invocation aux puissances telluriques des tambours ; les voix inapaisées des Morts et des Vivants aux traits, aux trompes, aux bourdons ténébreux de la contrebasse (jouée à l'archet sur ce morceau). Et le répons de la trompette, en souffles plus longs, mélodieux, d'une délicatesse d'une force qu'on dirait presque féminines. Ode martiale ? Drame codé des jours ? Chant de naissance ou de passage, d'inhumation ? Il n'y a en tout cas, dans ces deux pièces ô combien troublantes, nulle tentation d'exotisme, nul tentative d'évasion dans la fiction, la fantaisie sans creux des circuits touristiques, le congé d'un lointain de mauvais coloriste. Juste un ailleurs rêvé, créé de toute pièce et assumé comme tel. Avec en tête les fracas d'un cataclysme surgit, certes aux confins d'un autre continent ; mais qui résonne à chaque instant en échos déformés, affaiblis ou filtrés mais certainement pas neutres, car plus rien ne peut l'être. En évitant de copier la moindre gamme, la moindre note, en s'abstenant d'inviter l'authentique pour le réduire en accessoire, ces quatre-là réalisent, fugitivement mais en plein, tout ce que rateront les fabriques de la World dans la décennie à venir. Leur science, leur intuition, n'est pas celle des enveloppes de ravaudeurs. Les Rêves, Vieux et Nouveaux... Non pas ceux qui sont fuite, parabole vulgaire, idéale et froide utopie. Non...

Ceux qui sont la substance -en tous temps, en tous lieux- des arts vifs et frais qui passent par nos sens. Cette aspiration du neuf et de l'inouï, au goût d'impulsion primordiale, bien au-delà de toute origine, cet axiome d'affranchissement : ne jamais jouer au-dessous de nous-mêmes.

Note : 5/6

RETURN TO FOREVER : S/t

Chronique réalisée par *Hellman*



La manière fortuite dont s'est peu à peu développé le concept Return To Forever est à l'image du flou artistique de son étrange destinée. Appelé à remplacer Herbie Hancock dans le groupe de Miles Davis, le claviériste Chick Corea s'est ainsi retrouvé au coeur de la période la plus expérimentale du trompettiste, de "In A Silent Way" à "On The Corner". Trois années d'intense apprentissage dans l'ombre du maître, et ce formidable laboratoire humain célébrant la musique comme un langage à part entière, vont servir les desseins de l'artiste qui, lui aussi, veut se donner les moyens de croire en ses propres rêves. À l'heure où il publie sous son unique nom "Return to Forever" pour le label allemand ECM, il apparaît très clairement que Chick Corea ne sait pas encore comment les formuler. Après les albums en trio pour Blue Note "Now He Sings Now He Sobs" et "The Song of Singing", la tentation pour l'électrique s'expose enfin sans fards et, avec elle, les mélodies colorées d'inspiration latine, et du Brésil tout particulièrement, corroboré en cela par la présence de la chanteuse Flora Purim et du percussionniste Airto Moreira, transfuge du premier Weather Report. De fait, ce Return To Forever là fait beaucoup penser aux toutes premières réalisations du tandem Shorter/Zawinul. Quand s'ouvre le disque sur sa plage titre, son exposé brumeux tente de reprendre à son compte la formule magique de "Shhh/Peaceful" avant d'introduire deux thèmes livrés en offrande sur l'autel de l'improvisation. Le saxophoniste Joe Farrell fait pleurer son soprano sur "Crystal Silence" et confère aux vingt trois longues minutes de "Sometime Ago" ces touches lyriques puissantes et incendiaires à nous faire vriller la tête sur une assise rythmique bien installée, déjà assurée par le pilier Stanley Clarke. Célébration tout feu tout flamme de la vie, incontestable fruit d'une passion dévorante, cet album jète les bases de ce qui changera mais finira tout de même par devenir Return To Forever.

Note : 4/6

RETURN TO FOREVER : Light As A Feather

Chronique réalisée par *Hellman*



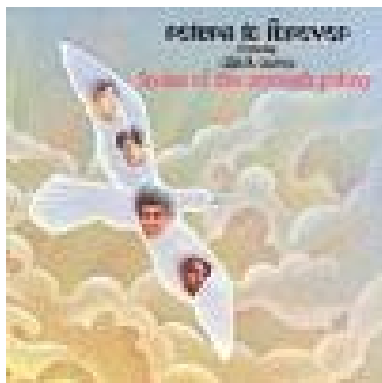
Chick Corea hésite encore. C'est bel et bien son nom qui apparaît en toutes lettres sur la pochette de "Light As A Feather". Mais on peut aussi y lire, timidement associé, Return to Forever. Cette hésitation trouvera son dénouement définitif dès sa prochaine publication. Là n'est pas l'essentiel avons-nous toutes les raisons de croire. Et pourtant ; bien malgré lui, ce petit détail permet de faire une distinction très nette entre les deux époques du groupe qui prend alors tout son sens. En effet, il faut savoir que ce nouvel album est déjà le dernier du line-up qui comprenait alors Flora Purim, Airto Moreira et Joe Farrell. Certes, c'est bien Chick Corea le maître de cérémonie et les albums de Return To Forever ne seraient pas ce qu'ils sont sans sa plume. Mais ne soyons pas ingrats au point de dénigrer l'apport des autres musiciens ; les origines des uns ont su donner une vibration authentique aux rythmiques chaloupées de leurs compositions alors que le souffle du saxophone, sur le point de disparaître, va définitivement emporter avec lui cette candeur lyrique propre à l'instrument. Parce que "Light As A Feather" porte vraiment bien son titre : d'une incroyable légèreté dans son propos, il n'a certes ni la fougue ni la candeur de son prédécesseur. Sur les deux premiers titres, les vocalises de Flora Purim se muent désormais en véritable chant, sans doute trop envahissant, au point de réduire considérablement l'espace d'expression dévoué à Joe Farrell. Et quand une ouverture se crée pour ce dernier, celui-ci opte pour la flûte au mépris du saxophone. Mauvais calcul. Il ne reste donc plus qu'à compter sur Clarke, Moreira et Corea pour battre la mesure et ainsi donner de l'élan à ce disque. Exception faite de l'énigmatique "Children's song", le groupe ne s'en sort encore pas trop mal sur des titres comme "500 Miles High" (au saxophone), "Captain Marvel" et "Spain" qui, dans leurs moments les plus relevés, sonnent comme du tout bon Hermeto Pascoal.

Mais c'est déjà la fin de toute une époque ...

Note : 3/6

RETURN TO FOREVER : Hymn of The Seventh Galaxy

Chronique réalisée par *Hellman*



La donne a irrémédiablement changé. Mais ce n'est encore qu'une étape. Comme le démontre sans ambages "Hymn of The Seventh Galaxy", la plage titulaire qui donne le coup d'envoi de ce nouveau départ enfin officiellement adoubé, le Return To Forever nouvelle mouture délaisse le rubato du clavier électrique et les senteurs exotiques des percussions pour une fusion rock nerveuse qui rêve d'égaliser en intensité l'orchestre de John "Mahavishnu" McLaughlin. Bonne chance ! Les fondateurs Clarke et Corea voient alors leur formation se stabiliser autour du vindicatif Lenny White à la batterie et du méritant Bill Connors à la guitare. Embrigadé malgré lui dans une machine aux aspirations pas toujours très nettes (il n'est pas inutile de rappeler au passage que Clarke et Corea sont tous les deux scientologues), Connors sera l'artisan du second souffle de ce Return To Forever auquel Corea destine un devenir interplanétaire. Au mieux, le guitariste préparera-t-il le terrain à ses futurs successeurs (Earl Klugh, puis Al Di Meola) sans pour autant en récolter directement les fruits. Son fol espoir de jouer aux côtés de son idole de toujours va vite se transformer en impossible cauchemar, Corea poussant constamment Connors à brider et son jeu et sa personnalité. Avec une approche résolument tonitruante, "Hymn of The Seventh Galaxy" est un disque qui ne connaît pas de mesure à la démesure. Seules les quelques premières minutes qui installent l'ambiance de "Space Circus" laissent entrevoir une légère accalmie, mais celle-ci est de courte durée. Rien d'étonnant à ce que le groupe compte parmi leurs admirateurs bon nombre d'amateurs de rock progressif qui reconnaissent en l'exubérance de leur musique une des nombreuses figures de style pour lequel leur genre de prédilection est si réputé. Oublié le latin jazz. Place au jazz rock pur et dur. Sur "Hymn of The Seventh Galaxy", Return To Forever prend du galon au point de devenir une impressionnante machine de guerre qui tire à boulets rouges sur tout ce qui bouge.

Aveuglement.

Note : 4/6

RETURN TO FOREVER : Where Have I Known You Before

Chronique réalisée par *Hellman*

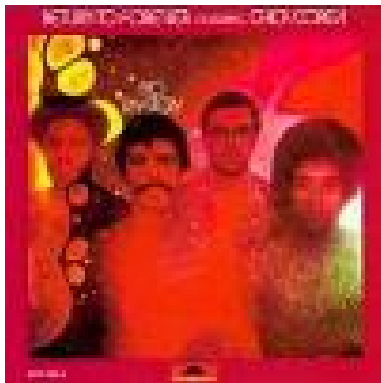


Le line-up se stabilise et, avec lui, le devenir jusque là nébuleux de Return to Forever. Désormais définitivement ancré autour d'une formation à quatre, avec un tout jeune Al Di Meola d'à peine dix-neuf ans à la guitare, "Where Have I Known You Before" en remet une solide couche niveau explosivité ; "Vulcan Worlds" allie donc la nervosité du Mahavishnu Orchestra (le jeu touffu de Lenny White, la guitare de Di Meola) au funk salace des Headhunters (le clavier de Corea, les slaps de Clarke), le tout s'évaporant sur le thème de "Midnight Cowboy". Chick Corea n'a jamais cherché à dissimuler l'importante influence qu'avaient les deux groupes précités sur son travail au bénéfice de Return to Forever. Musicalement, le monde était en ébullition. Il se passait des choses. Le champ des possibles s'élargissait, et il était donc tout légitime de vouloir prendre le train en marche. Je pourrais m'arrêter là car tout est dit, déjà. Car, quelle fraction d'originalité et de personnalité Return to Forever aurait-il à apporter face au discours déjà développé par ses illustres modèles ? Bien peu de choses en fin de compte. Peut-être ici accordera-t-on encore du crédit aux courtes respirations piano solo prodiguées par "Where Have I Loved You Before ?", "Where Have I Dances with You Before ?" et la plage titulaire ... Mais là encore, la démarche n'apparaît pas si sincère, coincée entre une esthétique de l'épure volée à Erik Satie et l'héritage jazz et classique pour s'accorder un semblant de respectabilité. "Song to The Pharoah Kings" clôt ce nouveau périple spectaculaire en déployant ses talents autour des accords universels de "A Love Supreme". Pour des raisons évidentes, il est donc très difficile de voir en Return to Forever autre chose qu'un groupe bassement opportuniste. De foudroyants exécutants qui savent comment mener leur barque et que faire pour lui donner une certaine prestance. À chacun de s'interroger s'il est suffisant de se contenter que de cela.

Note : 3/6

RETURN TO FOREVER : No Mystery

Chronique réalisée par *Hellman*

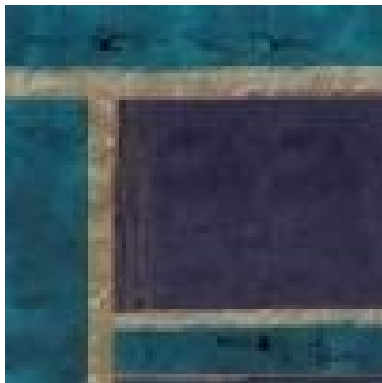


Les choses ne semblent pas s'arranger davantage à l'écoute de ce "No Mystery" qui, effectivement, assume parfaitement l'orientation prise depuis "Hymn of The Seventh Galaxy". L'incroyable adresse et l'indéfectible sens du rythme que nous devons à la paire Stanley Clarke et Lenny White font de ce nouveau Return to Forever leur album le plus funky. "Jungle Waterfall" possède même un petit côté disco ! Toute la première face se veut comme un véritable festival de rythmes sensuels et syncopés à la fois, bande son imaginaire d'un film de Blaxploitation qu'il resterait encore à tourner. Ne vous laissez pas abuser non plus par "Excerpt from The First Movement of Heavy Metal" ; il ne comblera ni vos attentes, ni vos espoirs. Puis, Return to Forever fait volte-face et surprend quand, sur sa deuxième face, le groupe finit par se souvenir qu'il était capable d'évoluer dans des eaux moins tumultueuses. "No Mystery", la plage titulaire, réintroduit la pureté de l'acoustique dans l'univers terriblement connoté d'un groupe que l'on croyait condamné à l'ascèse électrique. Chick Corea retrouve son piano, Al Di Meola laisse deviner sa grande habileté à manier la guitare classique. Même Stanley Clarke redécouvre les joies de la contrebasse, développant un jeu à l'archet qu'on ne lui connaissait pas. Mais ce sursaut d'introspection s'efface après le timide "Interplay" quand surgit la longue suite en deux parties, "Celebration", théâtral et explosif, donnant une idée assez fidèle de ce qu'auraient fait Emerson, Lake & Palmer s'ils pratiquaient la fusion latin jazz. De fait, le disque se finit bien mieux qu'il n'avait commencé ; et cette remarque n'a pas pour but de signifier que ça soulage quand ça s'arrête... "No Mystery" est un disque parfaitement schizophrène qui aurait sans doute gagné à être plus subtil dans ses choix et ses nuances.

Note : 3/6

EXCES NOCTURNE : L'Écho des silences

Chronique réalisée par *Twilight*

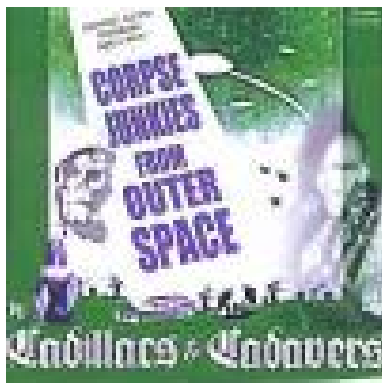


Dans les dernières sorties de chez Brouillard Définitif, c'est au rayon vinyl que ça se passe, sous la forme d'un maxi pour être précis. Les Français de Excès Nocturne nous livrent un titre neuf et trois nouvelles versions d'anciens morceaux. Commençons par la nouveauté, 'Moi dans le silence'; voilà le genre de chanson qui laisse à penser que ce groupe ne joue pas seulement la carte nostalgique et a encore des choses à dire. La programmation a remplacé la batterie d'où une touche plus moderne dans le son (il ne s'agit pas de dire que c'est mieux ou moins bien, juste différent), pour le reste, les guitares restent incisives et le chant de Ariane évolue à merveille. La comparaison avec Siouxsie s'avère plus que jamais pertinente; comme elle, la Française a su mêler l'expérience des années à son timbre sans perdre la touche envoûtante et particulière de sa voix. Personnellement, j'aime beaucoup ce morceau. Que dire des nouvelles versions ? Plus directes, notamment de par la programmation et le feeling général; elles tiennent plutôt bien ce nouvel habillage...à un détail près, même si je cherche la petite bête. Sans parler d'abus, par moment, je trouve que certains ajouts d'effets sonnent un brin 'too much', comme lorsque l'on expérimente avec du matériel neuf. Rassurez-vous, rien de véritablement dérangeant, mais je ne trouve pas que ces éléments apportent beaucoup aux ambiances des titres. Outre la qualité musicale, signalons aux collectionneurs qu'une édition limitée de l'objet est décorée par Ariane elle-même...Si si, acheter du vinyl peut encore être un plaisir de nos jours.

Note : 4/6

CADILLACS & CADAVERS : Corpse junkies from outer space

Chronique réalisée par *Twilight*

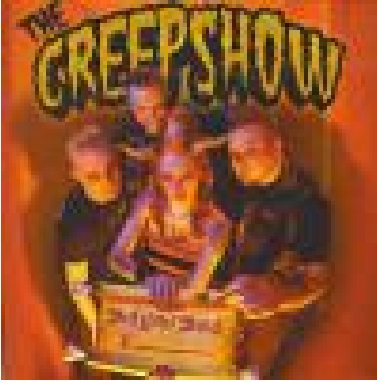


J'ai souvent entendu dire que la scène dark canadienne est peu riche et le microcosme deathrock/batcave encore davantage; il est vrai que les formations du genre, à supposer qu'elles existent (certes, il y a bien Masochistic Religion), semblent avoir du mal à s'exporter de par chez nous. De par la magie des forums en voici néanmoins une découverte récemment. Plus que de groupe, nous avons affaire ici au projet du seul Mark Division qui chante, compose et joue de tous les instruments. Sa musique n'est pas totalement de l'horror punk, pas véritablement du deathrock et malgré le look et l'attitude ne peut être cataloguée de batcave, elle flirte plutôt à la limite de ces styles. 'Corpse junkies from outer space' fleure bon la production maison; c'est une qualité mais aussi une faiblesse car un bon mastering aurait été un plus incontestable pour donner plus de force à l'ensemble. Les compositions n'en sont pas désagréables pour autant, même si elles ne sont pas foncièrement originales; par instant, on songe brièvement à certains passages de The Deep Eynde mais dans ses pointes agressives, le timbre de Mark sonne bien punk; la basse ressort pas mal au mixage, quant aux guitares, elles dégagent un son grésillant un brin agaçant mais qui sait se montrer efficace ('I love your guts'). A noter une version méconnaissable de 'Surf city' (rebaptisée 'Slime city') des Beach Boys ainsi qu'un hommage aux Misfits plutôt correct sous la forme de 'Fiendfuck A Go-Go'. Bref, rien de très neuf mais de la sincérité et un potentiel valable. Hélas, le gros problème reste la production, le son aurait gagné à être meilleur car si le charme opère au départ, après le septième titre, la lassitude s'installe. Cette faiblesse pourrait nuire à Cadillac and Cadavers et ce serait dommage; allez, un 3 pour encourager mais de justesse !

Note : 3/6

THE CREEPSHOW : Sell your soul

Chronique réalisée par *Twilight*



Comme moi, vous aviez découvert les Creepshow avec leur second album ? Comme moi, vous avez aimé ? Alors réjouissez-vous car *People like you* réédite leur premier album ! Rien à dire, c'est du bon psycho, mélodique mais sans tomber dans le mièvre, avec une légère touche horror punk. Certes, le groupe n'a pas encore développé pleinement le potentiel que l'on découvrira sur 'Run for your life'; les compositions sont bonnes mais plus classiques dans l'écriture, il manque l'audace qui caractérisera le second opus même si les éléments se mettent en place, notamment le jeu de clavier. Difficile également de résister au chant de Sarah Sin qui assure pleinement, que ce soit en solo ou en duo avec Sickboy ('Doghouse'). Le point fort de ce disque ? Le magnifique et mélancolique 'The garden', plus tranquille mais parfait exemple du savoir faire des musiciens que l'on retrouve d'ailleurs en clip bonus (de même que celui de 'Zombies ate her brain'). Comme si vous n'étiez pas encore assez gâtés, voic un DVD bonus vous permettant de découvrir The Creepshow sur scène. Fortement conseillé aux fans de formations comme Horrorpops ou Zombina and the Skeletones et nul doute que ceux-ci vendront leur âme sans hésiter; en avaient-ils tellement besoin après tout ?

Note : 4/6

BUSTA RHYMES : The coming

Chronique réalisée par *dariev stands*



"When I step into the place you should keep your mouth closed / Get your fuckin' fingers outside your nose"... Du hip-hop sombre et barré, vous avez demandé ? Ce premier Busta Rhymes est pour vous. Rien que l'intro est ahurissante... ensuite, c'est plus d'une heure de pur hip-hop new school cru et ciselé qui vous attend. C'était pas un nouveau, Busta, il avait déjà fait ses armes avec A Tribe Called Quest et les Leaders of The New School, mais on sentait bien qu'il était fait pour le devant de la scène, et sa starification rapide à base de clips tous plus jobards les uns que les autres (Le Marilyn Manson noir ?) allait définitivement entériner son personnage. Le lascar a un flow de tous les diables dès Do My Thing, où il se fait suppliant comme une créature difforme tirant le pantalon de son créateur : "let me doooo my thiiiiing !!". Impression renforcée par le fouet entendu à la fin du morceau : Trevor Smith fouettant son alter-ego Busta Rhymes, lui signifiant qu'il est l'heure d'aller au turbin ? Everything Remains Raw expose à la fois le style sauvage et brutal du MC (il ne tiendra pas cette maxime très longtemps et fricotera avec Mary J. Blige dès le 3ème album) et sa principale obsession et hantise : la fin du monde, attendue pour le nouveau millénaire. "There's only 5 years left", ne cesse-t-il de haranguer. Une explication à la folie du personnage, qu'il perdra en effet dès l'an 2000 ? En attendant, troisième perle de flow rageur assénée dans ta gueule : Abandon Ship, et son sample génial et moite, east coast as fuck. Cerise sur le gâteau : l'outro du morceau annonce délicieusement 'Whoo Ha', LE tube, et quand ça commence pour de bon, le tableau est clair : c'est busta qui débarque dans un Toys'R'Us en camisole à paillettes pour foutre le boxon et terroriser les mamans (les enfants eux, sont bouche bée d'admiration, bien entendu). Le premier couplet ne contient que des rimes en -ide, le 2ème des rimes en -ouse, si il faut pas être dingue... Bref, un standard du hip-hop, à la ligne de basse imparable. Ces 2 pistes sont produites par Busta himself, alors la team The Ummah (Jay Dee en l'occurrence) fait dans le tiède avec les titres de la fin ! Jusqu'ici les tueries se suivent, on se dit que le mec est un bon, au vocabulaire certes riche en "mothefucka/nigga/bitch" (la sainte trinité) mais sans s'embarrasser des présentations : chaque titre attaque direct, et préfère jouer la folie furieuse en camisole que la "thug attitude" chiant et pas crédible à 50 centimes. La suite nous fera mentir : du quasiment R&B It's a party (excellent mais dur à avaler juste après Whoo Ha !) au funky et agréable The Finish Line (trop de refrains dans tout ça, faudrait choisir !), on sent une nette baisse de régime, seulement rattrapée par l'arrivée inopinée du crew de Busta Rhymes, le Flipmode Squad, au grand complet. Sur tout l'album, la diction de Busta est irrégulière, gouvernée par la fantaisie, la folie et la hargne primitive. Le timbre est rocailleux, la voix se contorsionne, se fait posée sur certains titres (Ill Vibe, avec Q-Tip, le plus posé de tous les MC's), titubante sur d'autres (Hot Fudge, défoncé et carrément glauque), et le plus souvent déchaînée, en roue libre (presque tout le reste). On sait où le Saïan Supa Crew au complet a trouvé son flow, surtout à l'écoute Flipmode Squad meets Def Squad, méga featuring de gros bras plus nombreux que le wu-tang, où on croit reconnaître plusieurs mc's du groupe. Malheureusement, beaucoup de morceaux ne sont pas mis en valeur par la réalisation de l'album : des interludes rigolos à la première écoute (toujours zappés ensuite) viennent grignoter le tiers de Hot Fudge et carrément la moitié de Keep it movin' ! Ce qui fait gravement défaut ici, c'est la cohérence, clairement mise à mal par une production trop discrète, déjà un peu trop focalisée sur la batterie pour du east coast (dommage, les samples sont pourtant cools), et par des featurings et interludes un peu trop présents. Un mal ô combien connu des amateurs de hip-hop, coutumiers de ce genre de désagrément. Pris morceau par morceau,

ce skeud fait mal aux dents. Pris dans son ensemble, il fait mal à la tête. A noter que l'outro drolatique (cette boucle de carmina burana, samplée à la bourrin) ne cache rien du grand flip de Busta, que beaucoup de ricains n'osaient pas avouer à l'époque... "The Coming", vous croyez que c'est quoi ? La réponse au prochain album. Ah oui, j'ai failli oublier : Busta fait 736 fois "ha !!" dans cet album. "thro'ya hands up in the air and never disrespect !! coz I got you all in check !!"

Note : 4/6

PRODIGY : Music for the jilted generation

Chronique réalisée par *dariev stands*



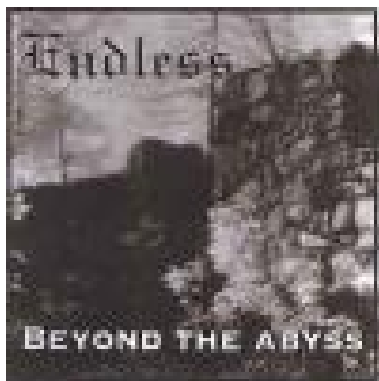
« Musique pour une génération, sacrifiée, gâchée, laissée à l'abandon ». Voilà le programme de ce 2ème album (et premier réellement pensé en tant que tel) de Prodigy. Impossible d'en parler sans évoquer le fameux décret anglais de 94, véritable cataclysme dans le monde de la musique électronique : le Criminal Justice and Public Order Act, interdisant de jouer de la musique « répétitive » en plein air ! Ce n'était pas Terry Riley qui était visé, mais bien les rave parties, dont l'âge d'or venait ainsi de se terminer brutalement, ce qui eu bien le résultat escompté par l'establishment : divisée, la scène rave se dilua dans une « electro » générique et fourre-tout dans laquelle les chapelles pullulent et où le format album, plus classique, à repris ses lettres de noblesse, supplantant les maxis-single, format des DJ's de la scène rave. Condamnés à se radicaliser où à mettre de la pop dans leur vin pour contourner la fameuse loi liberticide, les ex-raveurs déchus eurent des réponses très diverses, dans la confusion de cette étrange année 94. The Prodigy avait choisi son camp : ils seront les Sex Pistols de la techno, des fouteurs de merde dénués de toute éthique bien décidés à mettre le feu aux foules dans les grands festivals rock avec un show 100% rock'n'roll basé sur cette fameuse musique répétitive qu'on a voulu éradiquer. Leur credo est imprimé dans le livret: "How can the government stop young people having a good time. Fight this bollocks" et mis en musique sur l'excellent Their Law avec l'aide des bourrins de Pop Will Eat Itself (une sorte de Bloodhound Gang briton complètement improbable). Parlons-en du livret, tiens : il contient une peinture assez fendarde d'un certain Les Edwards, représentant les ravers et les condés de part et d'autre d'un immense fossé qu'on imagine être celui des générations, le tout sur un fond à peine manichéen... Le plus drôle c'est que juste derrière, pas moins de 4 pages sont consacrées au merchandising, proposant T-Shirts (tous XXL, génération sac oblige), autocollants et briquets pour qui voudra bien renvoyer son livret de cd par la poste ! Soyez pas matérialistes les gars, mas consommez quand même. Bref, passé cette franche marrade (aucune excuse, car les mecs n'ont pas eu besoin d'un Malcolm McLaren...), enfournons donc ce putain de cd dans le lecteur. Premier constat : c'est rempli ras la moule, au moins sur ce plan Liam Howlett, seul membre du groupe en studio, ne s'est pas foutu de notre gueule. Il a même fallu qu'il élague sérieusement le disque, la mort dans l'âme, car son projet originel dépassait largement la capacité d'un cd ! Bon, on va pas tourner autour du pot plus longtemps : ce « Jilted » est quand même un sacré réservoir à tubes, considérablement plus fouillé qu'un premier album aux allures de compilation (le très disloqué Experience), il n'y a qu'à écouter les tueries absolues que sont Poison, No Good (ce sample héliumisé de Kelly Charles... toute une époque), l'inoubliable ouverture Break & Enter, ou dans une moindre mesure Voodoo People, samplant sans vergogne un Kurt Cobain encore tout chaud (pas de rate, on vous dit !). Grosse nouveauté dans le son prodigy, qui n'a jamais cessé de muter, des breakbeats turbo, presque jungle, qui remplacent les tranquilles nappes house kitsch d'Experience. Particulièrement à l'œuvre dans les plats Speedway et Skylined, ils semblent comme amputés de quelque chose sans les images de WipEout ou autre jeu 3D qui va avec... Full Throttle quant à lui, m'a toujours fait penser au jeu du même nom, à l'ambiance far-west/biker tout indiquée. Le titre annonce malheureusement le creux de l'album, qui durera jusqu'à The Heat. Alors ok, cet album a rendu fou des centaines de graines de voyous à scooter qui seraient sans cela resté hermétiques à toute musique électronique (la plupart le sont d'ailleurs restés...) mais le problème de tout ce boucan, c'est que Howlett, nonobstant son indéniable savoir-faire musical (l'album reste joyeusement fufou et délinquant tout du long),

est un gimmick-addict de la pire espèce, un irrécupérable accro du petit effet djeunz, certes ultra efficace aux premières écoutes où pour chauffer une fosse de pogoteurs en manque d'adrénaline, mais malheureusement souvent ridicule à écouter 15 ans après. Si l'on excepte les tueries déjà citées (Poison reste immortel, tout comme la géniale ode au squat Break & Enter, façon explicit lyrics, mais sans lyrics) qui donnent envie de faire d'aller faire du jackass dans les hauts lieux de la branchitude parisienne, tout a salement vieilli, surtout un truc comme One Love, totalement impersonnel et interchangeable. L'album se clôt sur le grand oeuvre de Liam Howlett (en réalité une suite de morceaux comme une autre...) : The Narcotic Suite, entamée par un 3 Kilos génial, samplant une boucle hyper funky et exotique et y ajoutant une flûte à la Magic Malik comme sur Voodoo People. Ambiance fumette et décontracté du baggy, mais tout le crédit du morceau revient au mystérieux auteur du loop qui tue, un certain Bernard "Pretty" Purdie. Bref, un album largement inférieur à sa réputation, révééré par les nostalgiques mais trahissant les obsessions évidentes du groupe, dont leur plus pardonnable : l'idée que chaque son, chaque variation de BPM, chaque break le plus infime soit pensé et conçu avec un seul but en tête : la scène. Prodigy était un groupe de scène, une machine de guerre ridiculisant l'INTEGRALITE des concerts de musique électronique (alias des mecs qui ont l'air de lire leurs e-mails censés amuser les mecs venus pour les voir), et ne reculant devant rien pour bring da mothafucking ruckus à la plèbe hystérique. Il faut rappeler que ce groupe ne contenait pas un, mais trois ambianceurs uniquement présents pour mettre le boxon on stage et dans les clips (cultes bien sûr, j'en reparlerai...), et forcément, l'album souffre un peu de leur absence. Presque une erreur marketing, aurai-je envie de dire cyniquement, que le cerveau de service réparera avec talent lors du skeud suivant...

Note : 4/6

ENDLESS : Beyond the abyss

Chronique réalisée par *Twilight*



L'Allemagne, si elle compte une scène post punk goth riche et particulière, n'a en revanche jamais été un terreau fertile en deathrock bien que des formations telles que Madre del Vizio ou Bloody Dead and Sexy se présentent comme les exception à la règle. Si le genre connaît un renouveau d'intérêt, il n'en était rien au cours des années 90 durant lesquelles Das Ich, The Eternal Afflict et autres proposaient une nouvelle vision de la musique gothique; c'est ainsi que quelques groupes qui s'étaient lancés dans l'aventure passèrent totalement inaperçus, qu'il s'agisse de Corbak, Muder at the Registry (heureusement réédités) ou Endless. Ces derniers ont sorti ce disque sur le défunt label Spirit Production avant de disparaître comme ils étaient venus (à ma connaissance du moins). 'Beyond the abyss' doit beaucoup à Christian Death, tant dans le jeu de guitare que les vocaux du chanteur qui s'inscrivent clairement dans la lignée de la voix de Rozz Williams; il n'en demeure pas moins un album nuancé et bien construit car les musiciens développent leur touche personnelle, notamment le clavier (excellent sur 'Church in chains'). Ces derniers n'hésitent pas à se risquer à des compositions plus tranquilles, ainsi 'Plastic flowers' où la touche écorchée existe surtout au travers de la voix, ou 'Elaine' , titre plutôt acoustique, plus posé et moins forcé au niveau vocal. Je soupçonne d'ailleurs Endless de flirt avec un gothic rock plus traditionnel, comme sur 'Wake up in heaven (sometimes)' qui se rapprocherait plutôt de Fields of the Nephilim que de Christian Death. Ces éléments restent néanmoins des exceptions dans un disque principalement deathrock et ne brisent pas la cohérence, bien au contraire, puisque ils diversifient des climats efficaces mais connus. Il n'empêche, j'ai une sympathie personnelle pour ce disque et même si l'on pourrait reprocher parfois au chanteur d'en rajouter un peu sur le timbre torturé, les lignes sont bien écrites, les atmosphères travaillées, variées et sombres. Bref, le genre de disque qui aurait mérité un peu plus de publicité, encore un. 4,5/6

Note : 4/6

FUNKADELIC : Free Your Mind... And Your Ass Will Follow

Chronique réalisée par *Dioneo*



Bien sûr qu'elle compte : la Couleur. Celle de la peau, celle de la rue, des rues autour, du voisinage. Ça n'est pas une question de race, d'ethnologie, de théories superstitieuses. C'est social, historique, génétiquement détourné. C'est humain. Comme l'étreinte, comme un coup de brique. Comme une trahison. Comme frères et sœurs. Comme l'amour, la drogue et l'ennui. Comme de crever au coin de la rue, Rejoindre la Cause ou descendre à la cave... Il y avait tous ces hippies de bonne famille, des classes moyennes, avec leur liasse au fond du sac, petit passeport précieusement gardé pour regagner en cas de coup dur le pavillon de famille. Au cas où la Révolution ferait faillite une saison de trop. De fait, ça n'a pas raté. L'alternative psychédélique -acides, rock'n'roll, crashpads et Amour Libre- s'est bien vite ravalée au rang de marché parallèle, réduit à ces quatre seuls éléments, vidés de leur substance, de leur potentiel de renversement. En dépit -ô grand dépit- des premiers élans de liberté, des bonnes idées du départ. Et puis il y avait ces types et ces filles des taudis, parqués dans leurs réserves ; cantonnés au folklore, aux yeux des nations, dans leur propre pays. Ceux-là n'eurent guère le choix : de ce qu'ils embrassaient, il leur fallait tout prendre. En entier, et dans le détail. S'ils n'avaient, comme disait l'autre, 'rien d'autre à perdre que leurs chaînes', ceux-là savaient bien aussi tout ce qu'ils avaient à y gagner. Leur propre vie, ni plus ni moins. Le son de Funkadelic, à cette époque, c'est encore le bruit que font les humains quand ils s'emparant de leur existence, pour leur propre compte et sans demander la permission. Alors forcément, il y a excès. Le LSD s'écoule sans compter. La production est brute, énorme, sommaire. Le fuzz des guitares grésille sans pitié aux membranes des amplis, en vagues, en solo sans fin, en wha tranchantes, en grooves chargés jusqu'aux yeux. L'orgue est gorgé d'une même électricité, saturée à l'extrême, acide à faire monter les larmes. La batterie fracasse tout, enfonce ses syncopes dans les crânes et les entrailles. La basse fait sauter les clous. Et les voix... Les voix deviennent folles, déployées en chœurs sublimes et grotesques, hurlées toujours avec l'implacable justesse, pour toucher le ciel et fendre les murs. Le tout, bien sûr, dans une débauche stéréophonique sans afféterie, rebondissant et tournoyant d'une enceinte à l'autre le flot de rythme, de parole, de mélodie vivace. Il y a dans cette musique noyée d'échos, hantée de timbres déformés, toute une charge d'émotions, de joies, de rages trop longtemps comprimées, de frustrations qui se brisent en rires inextinguibles. Une intelligence à l'œuvre, aussi : fulgurante, instantanée, qui ne s'embarrasse pas de programmes et de motifs. À l'axiome pop : 'un peu de chaque chose bien dosée, pour avoir une chance de plaire à tout le monde', Clinton et son gang répliquent par la déferlante : trop de tout, afin que chacun se prenne en peine face le prix du rêve et le poids du réel. Car au fond rien ne se perd, en ce somptueux chaos, en ce lâcher prise intégral. La lucidité qui fait mal, qui libère ou qui démange, ne s'émousse pas un seul instant. Les paroles balancent un humour féroce, le regard et la plume saisissent tous les détails d'une misère entretenue, d'une mauvaise faim de papier vert qui étouffe toute humanité, toute chaleur naissante ; le désespoir de la vie mutilée est retourné contre lui-même, en éclats sardoniques, en répliques imparables ; la chair est là aussi, bien sûr, avec ses sécrétions, ses manques et ses frénésies : affirmée, jetée crue, dévorée dans le ravissement ; tous les élans vitaux, les plus nobles et les plus vils, bien mêlés pour qu'on sente à quel point ils se causent en intimes. Rien ne se délite, non plus, de cette science pragmatique, de cet art de contrebande, de cette science brillante du jeu, des arrangements, emmagasinés depuis des décennies, des siècles, dans les cellules où l'Amérique séquestrait ses parias, ses amuseurs. Grossis par l'amplification,

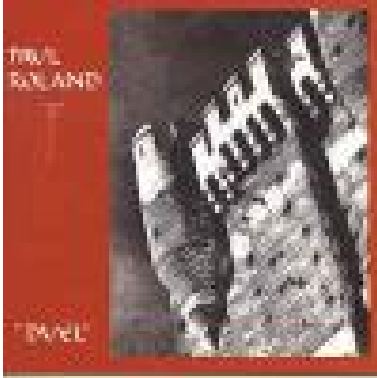
dilatés par les substances, déchirés par l'ironie et par l'exultation, ce sont les riffs des vieux blues, des rythmes de danses qui sont un siècle d'histoire (sous-terrain et publique), les harmonies complexes et décalées, polymorphes, de ces chants d'églises qui furent signal d'évasion, vers les Cieux ou le Canada.

L'expérimentation, dans un tel contexte, à tout de l'instantané, de l'acte perpétré dans l'urgence, parce que c'est ça qu'il faut faire. Bandes à l'envers, ritournelles obsédantes de clavier, mises en boucles et en panoramiques... Tout fait sens et mystère. Presque quarante ans plus tard, rien n'a moisi, rien ne s'est desséché... Et les perruques, les colifichets, queues de renards et montures improbables, ne dissimulent rien : sous leur souveraine décontraction, ces types-là ne cherchent même pas à cacher qu'ils savent encore manier la lame si la situation l'exige. S'ils prêchent la paix, ça n'est pas mus par la peur ni pour cacher une impuissance : c'est qu'ils ont mis la main sur eux-mêmes, dans cet effort violent où l'on dépasse l'ordure et l'épuisement ; après quoi tout existe encore, de part et d'autre de la peau. 'Libère ton Esprit et ton Cul suivra'. Ça n'a rien d'un boniment. Ça n'est pas un sarcasme, même pas, ni une pauvre provocation. C'est une philosophie, vitale et directe, riche et dangereuse. Ne compte que sur toi, sans t'abstenir d'aimer. Existe sans excuse, toujours au-dessus de toi-même. Une voie directe, exigeante, physique et supérieure dans l'ordre des raisons. La seule forme du Cool qui ne soit pas une pose. C'est revenir de loin.

Note : 6/6

ROLAND (Paul) : Duel

Chronique réalisée par *Twilight*



'Duel' est l'un des albums les plus électriques de Paul Roland mais comme toujours dans ses compositions, les instruments acoustiques ne sont jamais loin. Ce disque répond en tous points aux attentes des fans de l'excentrique Anglais, tant dans les mélodies que les arrangements, sans oublier les thèmes abordés. A oublier donc toute forme de mode ou de volonté de coller à son époque, les guitares sonnent limite hard rock dans leurs soli et elles se mêlent sans la moindre gêne au violon ('The crimes of Dr. Cream'), à l'orgue ('Nosferatu') ou aux hautbois ('The king must die'); kitsch ? Oui, probablement mais Paul Roland, c'est un univers dans lequel il faut entrer, un peu comme dans un conte de fée morbide ou un livre d'histoire décalé. L'artiste nous réserve également quelques pièces plus tranquilles et acoustiques comme le mélancolique 'Reptile house', typique de l'humour mordant de notre dandy, ou encore son imaginaire rencontre manquée avec Alice ('Alice's house'), sans oublier 'Menagerie' où prédominent les cordes et le hautbois. Avant de poursuivre, je dois vous révéler qu'il s'agit de la nouvelle version de 'Duel'; plusieurs titres sont présents dans leur enregistrement original mais Paul s'est permis de corriger quelques points dont il n'était pas satisfait comme il l'explique dans le livret enrichi, ainsi il a doublé les chœurs du gothique 'Nosferatu' (mon favori de l'album), renforcé les batteries de 'Kinights' et orchestré une petite intro médiévale pour la trilogie de 'King is dead' afin que la chanson démarre de manière moins abrupte. Aussi surprenant que cela puisse sembler, Paul Roland avoue n'avoir que peu de goût pour l'âge de la chevalerie d'où une certaine difficulté d'écriture des paroles avant qu'il ne décide de tourner les choses à la manière d'une comédie noire, ce qui explique le thème récurrent du déclin. Il explique également qu'à peine le disque terminé, ses musiciens et lui ont enregistré la track-list de leur tournée en une prise pour la préparer. Cette session est ici ajoutée en bonus. Je doute que 'Duel' convertisse les sceptiques, moi, il m'enchanté encore et encore, comme tout ce que compose notre ménestrel contemporain...N'aurait-il pas inventé la pop du XIXème avec un siècle de retard ? Baudelaire, Edgar Allan Poe ou Sheridan Le Fanu auraient sûrement compté parmi ses fans.

Note : 5/6

Informations

Vous pouvez retrouver nos chroniques et nos articles sur www.gutsofdarkness.com.

© 2000 - 2009

Table des matières

Les chroniques	3
DEVO : Be stiff	4
TARANTULA HAWK : Desert solitaire	5
FENNESZ (Christian) : Black sea	6
VENETIAN SNARES : Find candace	7
COMPILATIONS - DIVERS : Urban renewal program	8
MALOMBRA : Malombra	9
COMBICHRIST : Everybody Hates You	10
JUDAS PRIEST : Painkiller	11
JUDAS PRIEST : Jugulator	12
INTO A CIRCLE : Assassins	13
POLARIS : Background Stories	14
PADILLA, ZERO OHMS & MURPHY : Beyond the Portal	16
GRIEG (1843-1907) (Edward) : Lyrische stücke / Pièces lyriques	18
CONSONO : Hymns of Deceased Deities	22
BRIGHTER DEATH NOW : Disobey	23
COMPILATIONS - DIVERS : A Diamond Hidden in the Mouth of a Corpse	24
COMPILATIONS - LABELS : 2 x 6 The Dimensions of a Coffin	25
COMPILATIONS - LABELS : Kosmoloko	26
TALK TALK : Laughing stock	27
K-BRANDING : Facial	31
TALK TALK : The colour of spring	32
OLDFIELD (Mike) : Platinum	35
OLDFIELD (Mike) : QE2	36
CRASH WORSHIP : Triple Mania II	38
AZURE SKIES : Azure Skies	39
PINK TURNS BLUE : If two worlds kiss	40
PINK TURNS BLUE : Meta	41
TANGERINE DREAM : Booster Vol.II	42
TANGERINE DREAM : Fallen Angels	44
TANGERINE DREAM : Choice	45
THESE ARMS ARE SNAKES : Tail swallower and dove	46
REVENGE (CAN) : Infiltration.Downfall.Death	47

JUDAS PRIEST : '98 live meltdown	48
IRON JUSTICE : Tell Me.....	49
SHIFT / OPERATIV PERMANENT : Battle Ahead / You Won't Always Have Your Friends Around.....	50
ATRABILIS SUNRISE : Aesthetics of Self-Destruction.....	51
VISAGE : Beat boy	52
CCCP : Epica etica etnica pathos	53
P.O.S. : Never better.....	54
PROIEKT HAT : Lebensunwertes Leben.....	55
MOLECULEZ : Polluted Beats EP.....	56
THE NAKED AND THE DEAD : The Naked and the Dead.....	57
KK. Null/WATSON (Chris)/Z'ev : Number One.....	58
KK. Null : Fertile.....	59
DEATH IN JUNE : Presents Occidental Martyr.....	60
CLAW BOYS CLAW : Shocking shades of Claw Boys Claw	61
FOX (Robert) : Adonia.....	62
ADRIAN (Rudy) : Desert Realms.....	63
ORBITAL : Special rave.....	64
NEUTRAL MILK HOTEL : In the aeroplane over the sea.....	65
COMPILATIONS - LABELS : Dreams of What Life Could Have Been	67
GUILTY CONNECTOR : Cosmic Trigger/2AM Visit.....	68
DUSTBREEDERS AND JUNKO : Mommy Close the Door	70
YULTCHIEVA (Monâjât) : Maqâm d'Asie Centrale, Ferghâna.....	71
IMPALED NORTHERN MOONFOREST : Impaled Northern Moonforest.....	72
WILLOW WISP : The building up and breaking down of matter	73
BRAINBOMBS : Anne Frank	74
CHRIS & COSEY : Take five.....	75
BLUT AUS NORD : Memoria vetusta II "dialogue with the stars"	76
DUTCH SPACE MISSION : E-Live 2008	77
VON HAULSHOVEN : Jan Stroosma Memorial.....	79
PARALLEL WORLDS : Shade.....	81
CHERRY (Don), REDMAN (Dewey), HADEN (Charlie), BLACKWELL (Eddie) : Old and New Dreams.....	83
RETURN TO FOREVER : S/t.....	85
RETURN TO FOREVER : Light As A Feather	86
RETURN TO FOREVER : Hymn of The Seventh Galaxy	87
RETURN TO FOREVER : Where Have I Known You Before	88

RETURN TO FOREVER : No Mystery	89
EXCES NOCTURNE : L'Écho des silences	90
CADILLACS & CADAVERS : Corpse junkies from outer space	91
THE CREEPSHOW : Sell your soul.....	92
BUSTA RHYMES : The coming.....	93
PRODIGY : Music for the jilted generation	95
ENDLESS : Beyond the abyss	97
FUNKADELIC : Free Your Mind... And Your Ass Will Follow.....	98
ROLAND (Paul) : Duel.....	100